

**Fais de beaux
rêves, mon
enfant**

Massimo Gramellini

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MASSIMO GRAMELLINI

Fais de
beaux rêves,
mon enfant

roman

Déjà 1 million
d'exemplaires vendus !

Robert Laffont

MASSIMO GRAMELLINI

FAIS DE BEAUX RÊVES,
MON ENFANT

roman

Traduit de l'italien par Irène Imbert Molina



ROBERT LAFFONT

Titre original : FAI BEI SOGNI

© Longanesi & C.S.p.a, 2012

Traduction française : Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2013

ISBN 978-2-221-13689-8

(édition originale : ISBN 978-88-304-2915-4 Longanesi & C.S.p.a/Mauri Spagnol, Milano)

En couverture : © Vanesa Munoz / Trevillion images

*Face à ce que nous savons ou ne savons pas, ce qui est
beaucoup plus important c'est ce que nous ne voulons
pas savoir.*

Eric Hoffer

Le dernier jour de l'année, comme chaque année, je suis passé chercher Marraine pour l'accompagner chez maman.

Marraine ressemble à du bois ancien bien conservé. Elle vit seule dans une maison pleine de lumière, où elle lit des romans policiers et bavarde avec les photographies encadrées de son mari. De temps en temps, elle change d'étagère et parle, surtout de moi, avec la photo de maman.

Je suppose qu'elle lui cache les informations les plus scabreuses. Que j'ai eu deux épouses, bien qu'une seule à la fois. Et que j'ai fini par ne pas être avocat.

Pendant que je l'aidais à enfiler son manteau, c'est elle qui a amené la conversation sur le roman que je lui avais offert pour Noël.

« Je l'ai terminé cette nuit...

— Ça t'a plu, même si ce n'est pas un policier ?

— Bien sûr, c'est toi qui l'as écrit.

— Et les pages qui concernent maman ?

— Voilà, c'est cela dont je voulais te parler.

— Ce sont les seules autobiographiques. J'y ai vraiment mis un morceau de mon histoire.

— Tu es sûr que c'est ton histoire ?

— Pourquoi... ça ne l'est pas ?

— En fait, les choses ne se sont pas passées comme ça... Mon cher garçon, j'ai quelque chose à te donner. »

Je l'ai vue s'affairer avec des clés de gnome devant les tiroirs de la commode. Une enveloppe marron est apparue entre ses belles mains pleines de nodosités.

Elle me l'a remise avec une voix tremblante.

« Au bout de quarante ans, il serait temps que quelqu'un te dise la vérité. »

Quarante ans auparavant

1.

Quarante ans auparavant, le dernier jour de l'année, je m'étais réveillé si tôt que je croyais être encore en train de rêver. Je me souviens de l'odeur de maman dans la pièce, sa robe de chambre au pied du lit. Qu'est-ce qu'elle faisait là ?

Et puis : la neige sur le rebord de la fenêtre, les lumières allumées dans toute la maison, un bruit de pas traînants et un gémissement de créature blessée.

« Noooooon ! »

J'enfile mes pantoufles en me trompant de pied, mais je n'ai pas le temps de les inverser. La porte est déjà en train de grincer sous la poussée de mes mains, et là je le vois au milieu du couloir, près de l'arbre de Noël.

Papa.

Le chêne de mon enfance, plié comme un saule par une force invisible et soutenu sous les aisselles par deux inconnus.

Il portait la veste d'intérieur de couleur pourpre que maman lui avait offerte. Celle avec un cordon de rideaux à la place de la ceinture. Ses mouvements étaient saccadés, il lançait des coups de pied en se contorsionnant.

Dès qu'il s'aperçut de ma présence, je l'entendis murmurer : « C'est mon fils... S'il vous plaît, emmenez-le chez les voisins. »

Il laissa sa tête retomber en arrière et heurta l'arbre de Noël. Un ange aux ailes de verre perdit l'équilibre et s'écrasa sur le tapis.

Les inconnus étaient muets, mais gentils, et me parquèrent de l'autre côté du palier, chez un couple de retraités.

Tiglio et Palmira.

Tiglio affrontait la vie derrière la cuirasse immuable de son pyjama rayé et avec le réconfort d'une surdité obstinée. Il ne communiquait que par écrit, mais ce matin-là il refusait

de répondre aux questions que je lui avais gribouillées en caractères d'imprimerie dans la marge blanche du journal.

OÙ
EST
MAMAN ?
ON A
ATTA-
QUÉ
PAPA ?

Des bandits devaient être entrés dans la maison pendant la nuit... Et si c'étaient les deux types qui le tenaient sous les aisselles ?

Palmira apparut avec des sacs à provisions.

« Papa a eu un peu mal à la tête, mon petit. Mais maintenant il va bien. Ces messieurs étaient les médecins qui l'ont examiné.

— Comment ça se fait qu'ils n'avaient pas de blouse ?

— Ils ne la mettent qu'à l'hôpital.

— Et pourquoi ils étaient deux ?

— Les médecins du service des urgences sont toujours deux.

— Ah, c'est vrai. Comme ça, si un des deux tombe brusquement malade, l'autre peut le guérir. Où est maman ?

— Papa l'a accompagnée faire une course.

— Et quand est-ce qu'elle rentre ?

— Bientôt, tu verras. Tu veux un chocolat chaud ? »

En l'absence de maman, je me contentai du chocolat.

Quelques heures plus tard, je fus confié à la garde des meilleurs amis de mes parents.

Giorgio et Ginetta.

Je ne crois pas les avoir jamais considérés autrement qu'ensemble. Maman et papa s'étaient connus à leur mariage, une circonstance qui n'arrêtait pas de stimuler les engrenages de mon petit cerveau.

« Maman, écoute : si Giorgio et Ginetta avaient oublié de t'emmener à leur fête, est-ce que ça aurait toujours été toi, ma maman, ou bien une autre invitée ? »

Ma langue ne tarissait jamais, bien qu'elle fût tout entaillée et rapiécée comme le tablier d'un artisan.

« C'est un miracle qu'avec un outil pareil votre fils arrive à parler, avait expliqué le pédiatre à maman.

— À présent, c'est un autre miracle qu'il faudrait, docteur : arriver de temps en temps à le faire taire, avait-elle

répondu. Avec le bagout qu'il a, il deviendra avocat. »

Je n'étais pas d'accord. Je voulais cesser de parler et commencer à écrire. Lorsque j'étais convaincu qu'un adulte avait commis quelque injustice à mon égard, je lui agitais un stylo à bille sous le menton : « Quand je serai grand, je raconterai tout dans un livre qui s'intitulera *Moi enfant*. »

Le titre pouvait être amélioré, mais le livre aurait fait sensation.

La vérité est que j'aurais préféré être peintre. À six ans, j'avais déjà peint mon ultime chef-d'œuvre : *Maman mange une grappe de raisin*. La grappe était deux fois plus haute que maman, les grains ressemblaient aux boules de l'arbre de Noël et la figure de maman était identique à un grain de raisin.

Elle l'avait accroché dans la cuisine et le montrait avec orgueil aux parents de passage. Leur expression perplexe m'avait fourni un premier verdict existentiel : la peinture, ça ne serait jamais mon domaine. Le monde que je portais en moi, il me faudrait essayer de le dessiner avec des mots.

Chez Giorgio et Ginetta se déroula le réveillon le plus triste de l'histoire. Malgré mes tentatives de ranimer la conversation, leur fils de treize ans et moi fûmes expédiés à neuf heures du soir dans des lits superposés, après un plat de pâtes et un petit steak, tous deux au beurre.

Il n'y eut pas moyen d'obtenir une tranche de panettone et une explication décente. Maman et papa étaient allés faire une course, la même que le matin ou peut-être une autre, mais tout aussi mystérieuse. Et nous, on devait filer tout de suite au dodo.

Je me souviens de la respiration régulière de mon camarade de cellule au-dessus de moi. Et des feux d'artifice de minuit, qui trouaient l'obscurité de la chambre à travers les stores qui n'étaient pas parfaitement baissés.

Terré sous les couvertures, les yeux brillants et la tête tournoyant comme un manège enchanté, je continuais à me demander ce que j'avais fait de si terrible pendant les vacances de Noël pour mériter une telle punition.

J'avais menti à deux reprises, répondit grossièrement une fois à maman et donné à Riccardo, le garçon de la Juventus qui habitait au deuxième étage, un coup de pied aux fesses.

Il ne me semblait pas que ce fussent des péchés tellement graves, en particulier le dernier.

2.

Le premier de l'an, Giorgio et Ginetta me dirent qu'en revenant des courses, maman avait dû aller à l'hôpital pour subir des examens. Cela faisait des mois qu'elle n'arrêtait pas de faire des courses et de passer des examens. Et toujours à l'hôpital. Si seulement elle était venue à l'école, je lui aurais enseigné à copier.

Je l'imaginais aux prises avec l'un des problèmes que la Maîtresse nous avait donnés pour les vacances. Un enfant parcourt trois kilomètres et tous les deux hectomètres il perd deux billes : au bout de mille neuf cents mètres, combien de billes aura-t-il perdues ?

Je détestais les hectomètres. Et cet enfant idiot qui n'arrêtait pas de perdre ses billes, mais continuait sa promenade comme si de rien n'était.

L'après-midi papa réapparut pour m'accompagner à l'hôpital voir maman. Il était redevenu un chêne.

« Passons d'abord lui acheter des fleurs, proposai-je.

— Non. Allons d'abord trouver Baloo. Il doit te parler d'une chose importante. »

Je m'entêtais. Baloo était le prêtre des louveteaux, la section enfantine des scouts que je fréquentais depuis quelques mois. Je serais volontiers passé lui dire bonjour, mais à condition qu'il attende son tour. Il ne pouvait pas passer avant maman.

La médiation de Giorgio et Ginetta aboutit à un compromis honorable. Nous irions à l'hôpital après avoir rencontré Baloo, mais les fleurs, on les achèterait avant.

Je me présentai au patronage scout avec un parterre de roses rouges dans les bras.

De l'ours du *Livre de la jungle*, son homonyme, Baloo avait pris les manières gauches et la bonté. Il nous accueillit dans la salle réservée aux réunions des louveteaux et fit aussitôt

une plaisanterie à propos du championnat de football. Bien qu'il fût né à Buenos Aires et vécût à Turin, c'était un supporter du Cagliari de Gigi Riva.

Il avait des images de footballeurs à me faire voir, mais papa l'interrompit.

« Vous les lui montrerez une autre fois, Baloo. »

Il soupira et me demanda de regarder le plafond : un ciel de craies bleues que j'avais contribué à colorier. Il enfonça une main énorme dans mon épaule et, de l'autre, indiqua le ciel crayeux.

« Ta maman est ton ange gardien, tu le sais. Depuis longtemps, elle demandait la permission de voler là-haut pour mieux te protéger, et hier le Seigneur l'a appelée à lui... »

Je sentis une cuillère de glace me pénétrer dans le ventre et le vider entièrement. Je me tournai brusquement vers papa, à la recherche d'un indice quelconque qui ressemblât à un démenti, mais je vis seulement qu'il avait les yeux rouges et les lèvres blanches.

« Allons prier », dit Baloo.

« Accorde-lui le repos éternel, Seigneur. Fais resplendir sur elle la lumière perpétuelle. Qu'elle repose en paix. Ainsi soit-il. »

La voix chaude de Baloo résonnait le long des nefs de l'église déserte.

À genoux sur le premier banc, le parterre de fleurs rouges serré contre ma poitrine, je remuais les lèvres au même rythme que lui, mais de mon cœur montaient des mots différents.

« Accorde à maman un bref repos, Seigneur. Réveille-la, fais-lui un café et renvoie-la tout de suite ici. C'est ma maman, tu as compris ? Ou tu la ramènes ici-bas, ou tu me fais venir là-haut. Choisis. Mais dépêche-toi. On va dire que maintenant je ferme les yeux et quand je les rouvre, tu as décidé ? Ainsi soit-il. »

3.

Maman fut installée dans notre salon et exposée à la curiosité dolente du voisinage.

Je refusai de la voir. J'étais encore convaincu qu'elle reviendrait. Il est dans ma nature de ne pas considérer les défaites comme irréparables. Les films que je préfère sont ceux où le héros perd tout, mais arrivé au bord du gouffre il recule d'un pas et commence à remonter.

Ce n'est qu'à l'âge adulte que j'ai appris à ne pas fuir les cercueils encore ouverts. Et que j'ai découvert que les morts rapetissent. Comme si leur habit d'os rétrécissait d'une ou deux tailles, après que l'esprit a arrêté d'y insuffler la vie.

Les morts rapetissent et les survivants deviennent méchants, tels des amoureux déçus. Ils sont fâchés contre le monde qui ne souffre pas autant qu'eux.

La douleur me rendait intraitable. C'était déjà arrivé deux ans plus tôt, lorsque je m'étais réveillé de l'opération des amygdales avec la gorge en feu, hurlant aux médecins et à ma famille rassemblés à mon chevet : « Allez-vous-en tous, il n'y a que maman qui peut rester ! »

Maintenant aussi, je grondais contre les visiteurs. Mais loin de les irriter, mon impolitesse semblait les faire redoubler de charitables efforts.

Je ne supportais pas les figures de circonstance, les caresses de ceux qui me plaignaient et les expressions stupides qui flottaient dans l'air.

Quel malheur.

Si jeune.

Pauvre enfant.

Vilaine maladie.

Comme s'il pouvait exister une belle maladie, qui te faisait l'aumône de te laisser en vie.

L'opération des amygdales avait dû être une maladie fort

belle. La convalescence m'avait évité les devoirs pendant des semaines, en compagnie des glaces de maman et de mon refuge secret : le Sous-Marin.

À une certaine heure de l'après-midi, je baissais les stores et m'enfilais dans mon lit en sens contraire, la tête au pied du lit et les pieds sous l'oreiller.

J'effectuais mes immersions en solitaire, mais dans les cas les plus délicats je me faisais escorter par Nemecsek, le garçon de la rue Pál qui, dans une page du livre lue par maman, et facilement reconnaissable parce que je l'avais barbouillée avec la salive rendue amère par mes larmes, se traîne dans la rue, bien qu'il soit moribond, pour aider ses camarades dans la bataille décisive.

Les ennemis encerclaient le Sous-Marin de toutes parts. Mais moi, protégé par le voile magique des draps, je résistais à leurs assauts jusqu'à l'arrivée de maman avec le plateau du goûter. Cette fantaisie me transmettait un sentiment de sécurité que plus tard je ne devais retrouver que dans l'écriture.

Le matin de l'enterrement, je m'enfermai dans ma chambre et attendis que le cercueil fût sorti de la maison. Je baissai les stores, m'enfilai en sens contraire sous les draps et montai à bord du Sous-Marin avec un besoin désespéré de déclarer la guerre au monde entier. Mais je n'arrivais plus à trouver les ennemis. Ils étaient tous à l'intérieur de moi.

4.

Je commençais à la détester parce qu'elle ne revenait pas. J'essayais de ne pas penser à elle, mais ma tête était plus forte que mes intentions et dans les moments de fatigue prenait le dessus. Alors je partais à la dérive, traînant des débris de souvenirs. Le goût de ses petits steaks au beurre. La bonne odeur de ses cheveux lorsque je l'embrassais. La dernière fois où nous avons été heureux.

La télévision avait transmis le feuilleton de l'*Odyssée* et j'avais été bouleversé par le cyclope Polyphème, qui cognait les compagnons d'Ulysse contre les parois de la caverne et se les enfilait dans la bouche comme des petits œufs frais.

Dans mon imagination, la voix de Polyphème se superposait à la voix rauque et terrible du poète Giuseppe Ungaretti. C'était lui qui introduisait tous les épisodes en récitant les vers d'Homère. Dès qu'il arrêta de croasser, on diffusait le résumé en images des épisodes précédents et c'est ainsi que, la semaine suivante, j'avais vu repasser la scène des petits œufs.

Les enfants accoutumés aux massacres télévisuels considéreront le repas du cyclope comme un petit casse-croûte diététique. Moi, au contraire, je me réveillais au cœur de la nuit avec la sensation désagréable d'être un œuf convoité par l'œil unique de Polyphème. Après un bref duel contre l'obscurité, je me déclarais vaincu et allais me réfugier dans le grand lit de mes parents.

Pour mettre un frein à ces migrations nocturnes, indignes d'un petit homme de huit ans, maman avait installé sur ma table de chevet une lampe à faible consommation qui restait toujours allumée. Mais nous savions tous qu'une autre vision du cyclope m'aurait été fatale.

Arriva le soir du dernier épisode et avant que ne défile sur l'écran de la télévision le résumé des épisodes précédents, je m'enfuis à la cuisine avec maman. Je la serrai fort, humant

ses cheveux blonds, jusqu'à ce que du salon nous parvienne, donné par papa, le signal de la fin de l'alerte.

Les autres souvenirs étaient confus, contradictoires et s'alignaient sur les derniers. Quand avait-elle arrêté de m'aimer ? Ses célèbres yeux bleus s'étaient éteints après l'été. Elle était soudainement devenue plaintive et sombre. Elle qui avait toujours eu un sourire pour tout le monde. À l'évidence, elle avait épuisé ses réserves.

Un matin, elle avait disparu « pour faire des courses ». Je l'avais vue revenir encore plus triste. À la maison, nous nous répartissions les tâches : papa la caressait avec des mots et moi, je lui parlais avec des caresses. Mais maman ne semblait répondre ni à l'un ni à l'autre.

Marraine était son amie de cœur et chaque dimanche après-midi, elle venait nous rendre visite avec son mari, oncle Nevio.

Je m'efforçais d'attirer l'attention des hommes, puisant dans mon répertoire : lecture de menus imaginaires (« Désirez-vous des lasagnes au crapaud ? ») et de radioreportages de football improvisés. Mais dès que papa et oncle Nevio se mettaient à discuter de politique, je courais me plaindre à la cuisine.

« Ils ne m'écoutent pas ! »

Marraine riait. Maman au contraire me regardait avec des yeux vides qui faisaient peur, presque autant que celui de Polyphème.

Elle dépendait complètement désormais d'une brave dame qui l'aidait pour le ménage.

P'tite dame.

Une veuve avec deux enfants qui travaillait par nécessité, mais qui paraissait mue par un élan de profonde gentillesse. Sa dignité donnait de la noblesse aux gestes les plus humbles et lui conférait de l'autorité. Avec elle maman redevenait enfant.

La veille du dernier jour de l'an, j'avais fait irruption dans la cuisine pour faire une annonce extraordinaire.

« Maman, prépare-toi : j'ai convaincu papa de nous emmener voir le nouveau film de 007 ! »

Elle s'était mise à faire des caprices.

« Sans P'tite dame je ne viens pas. »

Mais je l'avais invitée à sortir avec moi ! Cela ne lui suffisait pas ?

« Va te faire foudre », lui avais-je dit.

Va te faire foudre.

Je m'étais enfermé à double tour dans ma chambre et il avait fallu l'autorité de mon père pour faire accomplir à la clé le trajet inverse.

Maman était restée suspendue au bras de P'tite dame pendant tout le film. 007. *Au service secret de Sa Majesté*. Le premier sans Sean Connery, remplacé par un James Bond au rabais.

On avait peut-être remplacé maman, elle aussi ? Ce n'était plus elle, et j'en eus confirmation le soir même. Le dernier où je la vis.

Elle m'avait appelé auprès de son lit et demandé pardon pour l'histoire de 007. Nous nous étions enlacés à la manière d'avant, ma tête perdue dans ses cheveux, à en respirer le parfum.

Elle paraissait revenue. Mais il avait suffi d'une quinte de toux pour qu'elle recommence à être assommante. Avec cette voix plaintive, que depuis lors je ne supporte même plus chez les mendiants, elle m'avait recommandé pour la énième fois de me conduire comme il faut avec tout le monde. Et moi : oui, maman, bonne nuit, je peux m'en aller maintenant ?

« Fais de beaux rêves, mon enfant.

— Je ne suis pas petit. Bientôt je serai plus grand que toi.

— Bien sûr. Plus grand et plus fort. Tu me le promets ? »

Je ne la supportais plus. J'avais disparu dans ma chambre et, en signe de protestation, je m'étais enfilé sous les couvertures sans me laver les dents, sombrant dans un sommeil de plomb.

Le mystère de la robe de chambre abandonnée me fut révélé par P'tite dame.

Vilaine Maladie avait réveillé maman pendant la nuit, mais elle l'avait priée de patienter encore un peu, le temps de venir me border dans mon lit. Lorsqu'elle était sortie de ma chambre, elle avait oublié son peignoir sur le lit et là le récit de P'tite dame s'interrompait toujours, étouffé par les sanglots.

J'ignorais comment pouvait se sentir une maman aux prises avec une Vilaine Maladie. Sûrement assez mal, bien que les mamans fussent dotées de ressources inépuisables. Mais il n'était pas possible que seule la mienne eût réussi à

convaincre cette goujate de lui donner la permission de venir me border dans mon lit.

Il s'agissait d'une histoire mise en circulation par une personne douée de peu d'imagination. Donc par papa. Il voulait me faire croire que, jusqu'au bout, maman nous avait aimés. Alors que si elle s'était enfuie avec Vilaine Maladie, c'était justement parce qu'elle ne nous aimait plus.

Qu'elle en ait eu assez de lui, j'arrivais même à le comprendre. Mais comment avait-elle pu cesser de m'aimer, moi ?

Ne pas être aimé est une grande souffrance, mais ce n'est pas la pire. La pire, c'est de ne plus être aimé. Dans les engouements à sens unique, l'objet de notre amour se limite à nous refuser le sien. Cela nous enlève quelque chose que seule notre imagination nous avait donné. Mais lorsqu'un sentiment payé de retour cesse de l'être, le flux d'une énergie partagée s'interrompt brutalement. Celui qui a été abandonné considère qu'il a été goûté et recraché comme un mauvais bonbon. Coupable de quelque chose d'indéfini.

C'est comme cela que je me sentais. Je n'avais pas été capable de la retenir. Peut-être était-elle allée chercher un fils qui aurait su mieux la dessiner.

Malgré tout, je sentais qu'elle pouvait réapparaître. Peut-être avec l'autre fils. Tant pis. J'aurais accepté n'importe quelle humiliation pourvu qu'elle me revienne.

5.

En attendant, une maman de rechange m'aurait bien arrangé. Malheureusement, le destin avait exterminé les principales candidates.

Grand-mère Emma, la mère de papa, originaire de Romagne, était l'une de ces femmes qui nourrissent les légendes. La plus étincelante : jeune fille, elle avait flanqué une gifle sur la trogne du futur *Duce*, son compatriote, lorsqu'il avait essayé de la posséder sur une meule de paille. Si cette vantardise pouvait être attribuée à mon grand-père socialiste, elle était néanmoins considérée comme digne de foi par quiconque connaissait les mains de grand-mère Emma.

Une autre fois, et ici les preuves existent, elle avait fait irruption sur un chantier en bas de chez elle pour forcer un directeur des travaux tyrannique à verser leur paye aux maçons, lui faisant tourner devant la figure un rouleau à pâtisserie encore couvert de farine. Avec ce même rouleau, elle avait ensuite menacé les maçons s'ils se hasardaient à dilapider leur paye au bistrot au lieu de filer la remettre à leurs femmes.

À trente ans, elle avait émigré avec grand-père à Turin. Le jour, elle travaillait comme concierge et le soir, elle arrondissait ses revenus dans une pizzeria, sortant du four des fougasses au jambon et des galettes de pois chiches.

Son bien le plus précieux consistait en une boîte de fer-blanc. Dès que grand-père touchait son salaire de tramot, grand-mère Emma le réquisitionnait de droit divin – sinon il serait allé le boire avec ses amis – et le rangeait dans la boîte où elle avait déjà mis le sien en sécurité.

Le trésor était subdivisé en trois petits tas. Un pour les factures, un autre pour les courses et le dernier, le plus important, pour les désirs. Grand-mère exprimait un désir – un lave-linge, un réfrigérateur, une machine à coudre – et

prenait soin de faire croître le petit tas mois après mois. Les autres membres de la famille n'osaient pas s'approcher de la boîte. Ils auraient dû lui passer sur le corps, qui, comme son caractère, était plutôt encombrant.

Lorsque le petit tas des désirs arrivait à maturation, grand-mère Emma mettait sa plus belle robe et se rendait au magasin. La Princesse au petit pois elle-même n'aurait pu rivaliser de fierté avec son regard.

Le jour où un vendeur lui suggéra un achat à crédit, elle le regarda comme s'il était de la farine pour son rouleau.

« Vous me croyez vraiment assez stupide pour continuer à payer pour quelque chose que j'ai déjà ? »

Grand-mère Emma.

Je garde le souvenir de ses bouderies, les mains plongées comme des battoirs dans la pâte des lasagnes, et de son célèbre *cremigi* : une crème jaune et noire qu'elle renversait dans un plat ovale, me laissant racler avec une cuillère en bois les bords de la casserole incrustés de chocolat encore chaud. À chaque fois, papa était fortement troublé, car à lui elle l'avait toujours interdit.

Grand-père était tellement soumis à sa femme que lorsqu'il mourut, tout le monde crut qu'elle ne s'en apercevrait pas. Au contraire, en raison de ces mystérieux équilibres des couples apparemment déséquilibrés, six mois plus tard elle s'éteignit elle aussi, dans des douleurs atroces que la main charitable de maman avait essayé de soulager jusqu'à la fin.

Grand-mère Emma s'était opposée au mariage des miens par des bouderies en rafales. Elle aurait voulu que papa épouse une jeune fille plus fortunée.

Il était sous la coupe de sa mère, mais l'amour est une révolution qui lui avait insufflé l'énergie suffisante pour envoyer au diable ma grand-mère et aussi, tant qu'il y était, mon grand-père.

« Il serait temps que tu apprennes à porter la culotte, dans cette maison ! » lui avait-il hurlé, avant de sortir en claquant la porte.

Papa et grand-mère s'étaient longtemps regardés en chiens de faïence. C'était maman qui les avait réconciliés, acceptant d'aller habiter dans l'appartement de ses beaux-parents après la lune de miel.

La petite communauté était régie selon un principe irréfutable : tout le pouvoir revenait à grand-mère Emma.

Chaque aspect de la vie quotidienne était soumis à la dictature de règles précises. Le dimanche était consacré au nettoyage des corps. Mais du moment que la Constitution de grand-mère ne prévoyait pas que la baignoire fût remplie et vidée quatre fois, la même eau devait servir aux deux époux d'un même couple, de manière à diviser le gaspillage par deux.

Ayant débarqué dans un État hostile et étiquetée comme clandestine, maman avait mis en œuvre une forme de rébellion qui consistait à répondre aux vexations par des gestes d'amour inconditionnels. Elle ne donnait pas en échange de quelque chose. Elle donnait, un point c'est tout. Avec insouciance, sans jamais rien reprocher ni nourrir l'espoir d'une récompense. Papa devait me le répéter toute sa vie, pour souligner la différence entre elle et moi.

Elle était aussi dotée d'un rire irrésistible. Marraine m'a raconté que pendant la cérémonie du mariage le prêtre ne parvenait pas à officier parce que la mariée n'arrêtait pas de rire. Dès qu'elle cessait de le faire avec la bouche, ses yeux prenaient le relais, déclenchant l'hilarité chez son presque mari, un ours fort sévère. Ces deux-là s'étaient dit oui pour toujours en riant comme des fous.

Le caractère de maman était venu à bout des préjugés de grand-mère Emma et ma naissance avait fait le reste. Elles étaient devenues bonnes amies et lorsque je marchais entre elles, je me sentais en sécurité.

Pas comme maintenant, où seuls des hommes marchent à mes côtés.

David Copperfield,
au moins, avait une tante

6.

David Copperfield, au moins, avait une tante. Moi, je devais me contenter des quatre frères de maman.

Le plus jeune partageait sa sensibilité, et dans cet éventaire de lotions après-rasage il finit par incarner l'élément féminin. Je pris l'habitude de l'appeler Mon Oncle. J'éprouvais un besoin désespéré d'imposer des liens d'appartenance aux survivants.

Un samedi après-midi, Mon Oncle m'accompagna chez l'autre grand-mère, dans une maison de retraite donnant sur les vignobles qui parsèment les collines des Langhe. Durant le trajet, j'appris les raisons pour lesquelles je ne pourrais pas compter sur elle.

Grand-mère Giulia avait eu beaucoup de malheurs et trop d'enfants. Le dernier était justement Mon Oncle. Tandis qu'elle était enceinte de lui, elle avait attrapé la rubéole et, depuis lors, elle souffrait de crises d'épilepsie.

Au début de la Seconde Guerre mondiale, son mari était mort dans ses bras à cause d'un mauvais rhume qu'une simple piqûre de pénicilline aurait guéri, lui laissant une pension de veuve et cinq orphelins avec l'estomac vide, qu'il revint à l'aînée de devoir remplir : à seize ans, maman avait commencé à travailler chez Fiat comme dactylo, sans cesser de s'occuper de sa mère et de ses frères.

Je pouvais témoigner que, par la suite, elle avait continué à les surveiller. Chez nous, c'était un va-et-vient continu de jeunes gens dans l'embarras, qui venaient consulter leur Grande Sœur sur n'importe quel sujet : l'amour, le travail, la couleur des chaussettes.

Maman les recevait à la cuisine, où ils déposaient leur obole pour la consultation : une boîte de marrons glacés. De ma position privilégiée d'écosseur de petits pois et premier assistant de la cuisinière, j'écoutais des discours incompréhensibles, ponctués d'expressions telles que « brave

filles » et « place sûre ».

Mon Oncle avait une douzaine d'années de moins que maman et se sentait un peu son fils. Il me raconta la nuit où il avait traversé la ville sur un cyclomoteur déglingué pour rejoindre la clinique où je venais de naître. Tandis que les autres parents assiégeaient la sage-femme pour avoir de mes nouvelles, il avait voulu savoir avant tout comment elle allait, elle.

« Combien de fois elle m'a montré ton caca !

— Dans quel sens ? » Je rougis.

« Tu faisais tes besoins dans un petit pot en forme d'oie. Ta maman le transportait dans toute la maison, vantant son contenu comme s'il s'était agi d'une sculpture. Elle était folle de toi.

— Et alors pourquoi est-ce qu'elle s'en est allée ? »

Il était évident que je lui avais plu tant que j'avais utilisé mon pot. Du moment où j'étais passé à la cuvette, elle avait cessé de m'aimer.

« Ce n'est pas elle qui a choisi. C'est le destin qui lui est tombé dessus... »

Mon Oncle ôta une main du volant et enfila ses lunettes de soleil pour que je ne le voie pas pleurer.

Arrivés à la maison de retraite, nous traversâmes des pièces croulant sous le poids des années. Aurais-je jamais vu un jour maman avec un bouquet de rides sur le visage ? Ou serait-elle restée pour toujours la jeune dame de la photo qui nous regardait d'une étagère de la bibliothèque ? Le collier de perles et le corsage de jersey avaient beau tout faire pour la vieillir, ils étaient démentis par son sourire de jeune fille et par ses yeux bleus et honnêtes, encore prêts à s'étonner de tout.

Grand-mère Giulia vint à notre rencontre sur des pantoufles instables. Elle m'embrassa d'un geste plus désespéré qu'affectueux et me traîna dans une chambre plongée dans la verdure.

« Qu'est-ce qu'on a fait à ma fille ? » cria-t-elle, avant que Mon Oncle ne réussisse à m'arracher à son étreinte.

Je n'avais jamais pensé que maman fût également une fille.

Je m'étonnai que personne n'eût encore dit la vérité à grand-mère Giulia, c'est-à-dire que maman avait rencontré Vilaine Maladie au retour d'une série de courses.

Si Mon Oncle ne m'avait pas entraîné au loin, je lui aurais

illustré le déroulement des événements, ne lui taisant que mes perplexités bien connues au sujet de la robe de chambre. Je lui aurais expliqué que les coups de théâtre n'étaient pas encore terminés et que le prochain serait la réapparition de la Disparue.

Les mamans ne jouissaient-elles pas d'un sauf-conduit spécial, qui les rendait libres de choisir les moments et les manières de leurs entrées en scène ?

Assis en voiture à côté de Mon Oncle, je m'efforçais de regarder la route. Après chaque panneau publicitaire, je me jurais à moi-même qu'au suivant j'aurais abordé de front le sujet. Mais je continuai à tourner autour jusqu'à la maison.

Certaines questions me faisaient peur. Ou peut-être les réponses m'effrayaient-elles encore davantage.

7.

Si dans le camp des grand-mères la défaite était totale, le moment de la reddition s'approchait aussi pour les autres vice-mères.

Ayant deux enfants à élever, P'tite dame ne pouvait pas venir s'installer chez nous.

Marraine n'avait pas d'enfant, mais se fâcha avec papa. Un affrontement glacial, plein de non-dits. Oncle Nevio et elle disparurent, d'abord petit à petit, puis complètement.

Mon père balaya l'événement d'une de ses maximes de faux dur : « C'est un grand malheur que d'avoir besoin d'autrui, mais nous, heureusement, n'avons besoin de personne. »

Peut-être me suis-je demandé s'il existait un rapport entre ce mystérieux litige et le destin de maman. Ou peut-être ne me le suis-je pas demandé du tout : c'est la mémoire qui édulcore mes souvenirs et tente de me faire passer pour un petit inspecteur à la recherche d'indices, alors que je n'étais qu'un enfant hébété de douleur qui continuait à nier la mort de sa mère.

Dans ce désert de femmes qui desséchait ma vie restaient la Maîtresse et les mères des autres enfants.

La Maîtresse avait un cerveau en forme de cœur. Nous, les élèves, étions ses quarante enfants adoptifs. Trop pour n'importe quelle mère, mais pas pour elle, qui lisait dans l'âme de tous, dosant les reproches et les récompenses.

Elle avait grandi dans une famille socialiste et parlait fort mal des Américains, embourbés à l'époque dans la guerre du Vietnam. Je prenais note et en référais à papa, qui, au contraire, adorait les Américains parce qu'ils l'avaient aidé à chasser les nazis d'Italie. Je crois que c'est alors que j'ai appris les rudiments de ce qui devait devenir mon métier. Prendre note et raconter. Avec une bonne dose de

participation affective, mais conscient que pour chaque fait il existe toujours au moins deux versions.

Papa écoutait mes reportages en silence. Maman et lui ne discréditaient jamais la Maîtresse. Si j'attrapais une mauvaise note, cela signifiait que je l'avais méritée, et pas qu'elle nourrissait un préjugé à mon égard. Les premières autorités que j'ai croisées dans ma vie étaient assez intelligentes pour ne pas se dénigrer réciproquement et me donnaient la sensation rassurante d'habiter un univers ordonné.

La disparition de maman entacha la limpidité du tableau, m'imprimant la marque de la diversité. Le petit lord qui avait grandi dans son palais doré – mère douce mais juste, père amer mais juste – se retrouva soudainement précipité dans la poussière.

J'étais le seul de ma classe à n'être plus pourvu d'une mère aimante. Et même si la Maîtresse faisait attention à ne jamais prononcer le mot « maman » en ma présence, la gêne causée par ma condition d'orphelin se mêlait en moi à la terreur qu'elle fût inéluctable et nourrissait le démon de l'agressivité.

Pendant mes premières années d'école, j'avais témoigné des caractéristiques attachées au signe zodiacal de la Balance sous lequel j'étais né, en jouant parmi mes camarades un rôle de pacificateur. Maintenant, au contraire, je rendais coup pour coup aux provocations des garçons les plus violents.

Pourquoi aurais-je dû continuer à bien me conduire, puisque de toute façon il n'y avait plus personne pour me dire : c'est bien ?

Les mamans des autres enfants m'embrassaient avec une affection pleine de commisération, comme si j'avais été une peluche tombée dans une flaque de boue : faisant attention à ne pas trop se salir. Je les voyais embrasser leurs enfants d'une manière toute différente, qui était exactement la manière dont maman m'avait toujours embrassé. Une sorte d'élan originel.

Ce n'est pas simple d'être un orphelin au pays des fils à maman. Certes, c'est aussi le pays de ceux qui se prennent pour des victimes et la perte précoce de l'un des parents, si elle est rendue bien visible, peut devenir une auréole ou apparaître comme un certificat d'impunité. Mais il faut être taillé pour le rôle de victime.

Je ne demandais ni compassion ni privilèges, mais de l'amour. J'aspirais à ce que quelqu'un prenne fait et cause pour moi. Mais pour aucune de ces mamans je n'aurais jamais été le premier de la liste.

Je cachais mon désespoir sous un masque d'orgueil, inspiré par la rhétorique paternelle du héros solitaire qui sait se suffire à lui-même.

Je n'ai jamais supporté ceux qui pleurent sur leur sort. Même la nuit, je ne pleurais pas. Je croyais encore qu'un matin je me réveillerais et que je verrais maman au pied de mon lit avec sa robe de chambre sur les épaules. Je ne voulais pas qu'elle trouve un oreiller trempé de larmes.

8.

Jusqu'à l'arrivée de Mita, la bonne censée épousseter ma vie.

J'imaginai une Mary Poppins qui m'aurait rempli de baisers et de gâteaux au chocolat. Ma seule préoccupation était qu'elle fût trop belle et que papa l'épousât.

Dès que je la vis, je poussai un soupir de soulagement : elle avait une moustache, comme le concierge de l'école. Elle exhiba ses gencives en une grimace de momie et la puanteur de son haleine m'étendit raide.

« Elle est peut-être belle à l'intérieur », osa Mon Oncle.

Il se trompait.

Mita avait été au service d'une comtesse qui habitait sur la colline et était apparentée à la famille Agnelli. Elle vivait papa comme un déclassement et moi comme un malheur.

Me souvenant des étreintes passionnées de maman, je cherchai un contact physique avec elle. Après avoir constaté la sécheresse de ses gestes, je tentai en vain de franchir le seuil de ses sentiments. Mais il n'y avait pas de place, dans cette lande désolée, pour ceux qui auraient voulu y laisser une empreinte autre que la glorification nostalgique de la comtesse perdue ainsi qu'une comparaison maligne avec elle. Le seul moment où sa vie avait frôlé le conte de fées.

C'était la première fois que je croisais une personne vraiment bornée et je n'acceptais pas l'idée de m'adapter à son niveau de conversation. Je voulais pour mes monologues un public enthousiaste et le fait que Mita ne comprît même pas les raisonnements les plus élémentaires me faisait conclure nos entretiens avec la sensation d'être fou ou incompris.

Nous ne trouvâmes un terrain d'entente que dans la télévision, dont elle pouvait à juste titre se considérer comme une experte, grâce à sa connaissance approfondie des textes de *Sorrise e Canzoni* et *Radiocorriere TV*¹.

Elle adhérerait à une religion païenne, dans laquelle les présentateurs et les chanteurs étaient élevés au rang de divinités. Les cieux et la terre avaient été créés en six jours par Mike Bongiorno, qui, le septième, s'était reposé pour transmettre un spectacle de variétés de Pippo Baudo².

Mais la véritable ligne de partage des eaux de l'histoire humaine avait été l'apparition de Gigliola Cinquetti au Festival de San Remo. Plusieurs années nous séparaient désormais de ce prodige, mais Mita continuait à se bercer du regret d'un paradis perdu. L'époque où Gigliola Cinquetti chantait *Je n'ai pas l'âge de t'aimer*, pendant qu'elle repassait les combinaisons de sa comtesse.

Un samedi d'automne, papa alla dîner en ville. C'était la première fois qu'il me laissait seul et cette nouveauté me procura quelques frissons d'inquiétude.

Mita prit possession du salon et s'assit devant la télévision avec *Sorrisi e Canzoni* ouvert sur ses genoux comme un missel. « Canzonissima » allait commencer, un concours de chanteurs où les téléspectateurs votaient en envoyant des cartes postales couplées à une loterie.

Électrice flottante, mais dotée néanmoins d'une forme subtile de cohérence, Mita privilégiait les jeunes de talent comme Mino Reitano et Massimo Ranieri. Elle me confia le nom de leurs fiancées, ainsi que beaucoup d'autres secrets, mais mon attention se détourna presque aussitôt de ses paroles parce que sur l'écran apparut quelque chose qui l'accaparait tout entière.

Un nombril.

La fille qui osait l'exhiber en public s'appelait Raffaella Carrà³, venait de Romagne comme ma grand-mère et était blonde comme maman. Elle réapparut plus tard en minijupe pour tracer des trajectoires audacieuses avec ses jambes, savamment voilées de bas foncés, couleur de ténèbres.

J'étais trop jeune pour saisir dans ces gestes un présage de sensualité, pourtant la chaleur de ces images creusa une brèche dans les parois endurcies de mon âme. À la fin du ballet, je me coulai dans les bras de Mita et, retenant mon souffle comme un plongeur, j'embrassai ses joues creuses.

« Tu seras ma maman, maintenant ? lui demandai-je d'une voix timide.

— Je regrette, mon enfant... »

Elle dit exactement cela : mon enfant. Sans m'appeler par mon prénom.

« Je regrette, mon enfant... Je n'arrive pas à t'aimer. Personne ne m'a jamais aimée, moi... et je ne sais pas comment on fait.

— Si tu veux, je t'apprendrai. »

En effet, je m'en souvenais encore un peu.

« Je n'y arrive pas... excuse-moi... »

Elle se passa une main devant les yeux et disparut dans la salle de bains, juste au moment où Massimo Ranieri recommençait à chanter.

Ce n'est qu'alors que je sentis une chape de plomb s'abattre sur moi. Quelle illusion ! Rentrer un jour en possession de l'amour perdu m'avait gardé accroché à un monde imaginaire pendant une année entière.

Je compris alors que maman s'en était allée pour toujours et que plus jamais personne ne m'aimerait, ne m'accepterait ni ne me protégerait comme elle avait su le faire.

La figure écrasée contre le coussin du sofa, je pleurai enfin sur son sort. Et sur le mien.

1. Magazines de programmes de télévision. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

2. Présentateurs vedettes de la télévision italienne.

3. Artiste très connue de la télévision italienne.

9.

Les aspirantes mères étaient tombées l'une après l'autre et, avec elles, l'espoir de jamais retrouver la version originale. Il ne me restait que papa.

Pour combler ne serait-ce qu'un peu l'abîme creusé par une mère qui meurt, il faut être un homme doté d'une part de féminité. Sévère au besoin, mais sensible. Papa au contraire était entièrement masculin, ayant été élevé dans le mythe de deux hommes forts : grand-mère Emma et Napoléon.

Il avait de grandes mains et un regard farouche qui en imposait aux autres, tout comme à moi. Il paraissait aussi incapable de me prodiguer une caresse qui ne ressemblât pas à une gifle, que de préparer un café au lait convenable. Dans l'inter règne entre la mort de maman et l'arrivée de Mita, il fut contraint d'endosser un rôle qui n'était pas fait pour lui.

À la sortie des classes, la mère charitable d'un camarade me déposait devant l'administration où il travaillait jusqu'à deux heures. Agrippé à un coin de son bureau, j'attendais l'heure X en gribouillant des grappes de raisin gigantesques au verso des feuilles que je trouvais dans la corbeille à papier. Maman avait disparu aussi de mes dessins.

Lorsque le crayon feutre était à sec, papa me permettait d'utiliser un stylo à bille du bureau, mais dès que nous nous levions pour rentrer à la maison il exigeait que je le remette en place.

« Il n'est pas à nous. Il appartient à l'État. »

J'ai grandi en croyant que l'État était un producteur de stylos à bille.

À deux heures et demie, nous nous retrouvions assis autour de la table de la cuisine et c'était le moment le pire, parce que tout, dans cette pièce, faisait penser à maman.

Papa se mettait aux fourneaux. Ses déjeuners me sont restés sur l'estomac et dans la mémoire avec un sentiment de

déférence mêlée de stupéfaction. Trop absurdes pour ne pas sembler géniaux. Sa spécialité était la viande en conserve réchauffée.

Un homme doté d'une part de féminité aurait cherché une bonne capable de me réchauffer surtout le cœur. Mais aux yeux de mon père, certains propos n'étaient que des exercices de style pour rêveurs. En choisissant Mita, il se laissa guider par les seules valeurs dans lesquelles il se reconnaissait : l'honnêteté et la compétence.

Je recommençai à manger de la viande froide en conserve, température parfaitement appropriée à celle de la maison. Par contre, je dus céder ma chambre à la nouvelle venue et me résigner à dormir avec lui.

Le grand lit de maman disparut, remplacé par deux lits à une place avec des couvre-lits à losanges noirs et marron.

Les couvre-lits étaient un problème secondaire. Papa ronflait comme un ours shooté au miel. La seule solution était de réussir à s'endormir avant qu'il ne s'enfile dans la tanière.

Tous les rapports sont empreints d'une tonalité dominante, et la nôtre s'était décidée une fois pour toutes sur un pré de mon enfance. Tandis que je trottais avec obstination vers un ballon que mon père m'avait lancé, j'avais failli piétiner une pâquerette. Je m'étais alors penché pour la cueillir et en faire cadeau à maman.

Elle avait été émue, lui s'était mis à douter de ma virilité. Dans les biographies de Napoléon, que papa connaissait toutes par cœur, est-ce qu'on lisait par hasard qu'à l'aube de sa carrière le futur condottiere avait préféré cueillir des pâquerettes à sa mère plutôt que d'exprimer sa volonté de puissance en distribuant des coups de pied à tout-va ?

Le récit de cet épisode me persécuta pendant des décennies, comme une prophétie facile : « D'ailleurs, quand il était petit, il se penchait pour cueillir des pâquerettes... »

Privée de l'amortisseur maternel, la friction entre nos caractères avait perdu toute apparence de vitalité pour devenir le sombre défoulement de deux victimes qui, chacune, restait une énigme pour l'autre. Cela ne devait pas être facile pour lui non plus de cohabiter avec un fils qui, par son aspect physique et certains traits de sa personnalité, lui rappelait continuellement la femme qu'il avait perdue. Mais j'étais trop pris par ma souffrance pour m'intéresser à

la sienne.

Maman était un sujet tabou. Une seule fois, j'osai lui demander quel était, dans un classement hypothétique des malheurs, celui qui méritait la première place : la disparition prématurée d'une épouse ou d'une mère ?

Il ne s'agissait pas d'une curiosité philosophique, mais d'un appel au secours. Quelques mois seulement avaient passé depuis le soir où j'avais découvert que les femmes avaient un nombril et que maman ne reviendrait plus. Je sentais un besoin désespéré de partager une émotion avec lui.

Nous étions dans sa voiture – un coupé Fiat 124, plus indiqué pour quelqu'un de mince que pour un pilote massif comme lui – et nous allions chez Giorgio et Ginetta fêter un anniversaire.

Il me tint un discours très rationnel qui dura le temps de trois feux rouges et se conclut en marche arrière sur le parking par cette annonce solennelle : nous étions tous les deux dans une situation précaire, mais des deux, c'était moi le plus à plaindre, parce qu'une épouse, on peut la remplacer, mais pas une maman.

Il descendit de voiture et nous n'abordâmes plus jamais le sujet.

10.

Le seul canal encore ouvert entre nous, c'était l'équipe du Toro.

À cinq ans, je croyais que le Grand Torino était une fable. Papa me la racontait pour que je m'endorme, mais heureusement, je ne m'endormais jamais.

Je voulais savoir comment ça finissait, et ça finissait toujours de la même manière : après avoir gagné des centaines de matchs, marquant des centaines et des centaines de buts, Ceux-Là – comme il les appelait, et c'étaient les seules fois où il manifestait une émotion – montaient dans un avion pour le paradis et ne revenaient plus.

Tout était clair, parfait. Pour moi, la mort n'existait pas encore. Je devais la connaître deux ans plus tard, et toujours par l'intermédiaire du Toro¹, rude entraîneur pour les épreuves de l'existence.

À la veille d'un derby contre la Juve j'attrapai la grippe. Mais il avait suffi que maman descende acheter des médicaments pour que je me sente tout de suite mieux.

Après avoir assigné à un vase et à un porte-parapluies le rôle de poteaux, je commençai à danser dans le couloir, mes pieds nus tenant en laisse une petite balle en caoutchouc. Je faisais tout à moi tout seul, même le reportage sportif, scandant d'une voix piaillante le nom de mon champion préféré.

« Gigi Meroni avance, dribble un joueur de la Juve, puis un autre et un autre encore... Mais qu'est-ce qu'il fait ? Incroyable ! Il repart en arrière et les dribble tous de nouveau. Maintenant, il est devant le gardien de but : il fait passer le ballon entre ses jambes, au-dessus de sa tête, sous ses aisselles... Meroni est seul, devant la cage vide... »

Le bruit de la sonnette retentit, c'était Riccardo, le fan de la Juve du deuxième étage.

« Meroni est mort, il est mort ! » chantonna-t-il gaiement, avec cette méchanceté suave qui anime parfois les enfants.

« Qu'est-ce que tu dis ? lui hurlai-je, la balle encore collée aux pieds. C'est moi, Meroni ! »

Seul, devant la cage vide.

« Toi, Meroni ? Mais t'es idiot ? Allume la radio. Il a été renversé par une voiture. »

Pas d'avion, cette fois-ci.

J'allai au derby avec papa et nous gagnâmes quatre à zéro au milieu des sanglots. Une manière de se réjouir typique du Toro. Ce fut mon baptême du feu comme supporter des « grenats ». Mon entrée officielle dans une secte de challengers du destin, geignards mais indomptables.

Mes dimanches obéissaient à un rituel immuable. Pendant le déjeuner, papa dressait la liste de toutes les raisons pour lesquelles il ne pouvait pas m'emmener au stade et qui en fin de compte se résumaient toujours à une seule : il en avait assez de perdre son temps et son argent à suivre une bande de tocards qui usurpait le nom de Ceux-Là.

Après avoir pelé une pomme avec des gestes chirurgicaux, il se barricadait au salon en faisant semblant de regarder la télévision pendant que je commençais à m'habiller : culotte et écharpe grenat, le reste n'importe comment.

Ayant digéré le journal télévisé, papa se mettait à la fenêtre et regardait les supporters faire la queue aux portillons. Nous habitions devant le stade.

Il restait quelques minutes à les observer en silence. Puis il poussait un soupir énorme comme la mousson, disparaissait dans le débarras pour enfiler ses chaussures et me criait de là : « Allons-y ! Mais sache que je le fais uniquement pour toi. »

J'étais déjà sur le palier depuis une éternité, appuyé au drapeau couleur de sang et de barbera que m'avait offert Mon Oncle. Nous entrions toujours lorsque le match avait déjà commencé et à chaque fois j'avais honte comme quand papa m'emmenait en retard à l'école : avec maman, ce ne serait jamais arrivé.

Elle ne partageait pas les obsessions des supporters, mais elle avait dû apprendre à vivre avec.

Lorsqu'un dimanche de printemps papa fit miroiter à ses yeux la perspective d'une balade sur les lieux des *Fiancés*, « l'infortunée lui répondit² ». Elle ne savait pas que ce jour-là le Toro devait jouer, précisément sur le lac de Côme.

Tandis qu'ils buvaient un cappuccino devant le palais de l'Innommé³, il lui indiqua, en feignant de s'émerveiller, l'affiche annonçant le match, placardée sur un mur du café.

Au stade, maman exigea au moins une place assise : depuis quelques mois, elle abritait dans son ventre un futur fanatique.

Je devais en sortir plusieurs matchs plus tard, mais celui-là fut le premier de ma vie. Un zéro à zéro sous la pluie. Mais moi, dans ma loge bien chauffée, j'étais encore en sécurité.

Depuis que maman avait rejoint Gigi Meroni et le Grand Torino, je ne me sentais plus sûr de rien. Les mots que je prononçais en un dimanche auraient tous tenu dans un sachet.

Papa était convaincu que je ne m'amusais que si je voyais le Toro et c'est ainsi qu'il commença à me le montrer également en déplacement. Drôle d'amusement. Je me rappelle une fois, à Varèse, où trois minutes avant la fin nous étions en train de gagner deux à zéro. Pour finir deux à deux. Je passai le voyage du retour à vomir.

Ensuite arriva le printemps, et un échelon après l'autre le Toro grimpa tout en haut du classement. Si, un certain dimanche aux environs de Pâques, nous avions battu l'équipe de Naples sur notre terrain, nous aurions dépassé la Juve et atteint le sommet. Comme Ceux-Là.

Cette fois-ci, papa m'emmena au stade une heure à l'avance, mais cela ne servit pas à grand-chose : à la dernière minute nous languissions encore sur un score de zéro à zéro. Je le regardai lui, le terrain, les tribunes. Et comme personne ne faisait rien, je m'adressai directement à Dieu.

« Je t'en prie, Seigneur, laisse-nous marquer un but. Tu m'as déjà pris maman, tu me dois bien quelque chose. »

Un instant après, l'entraîneur du Toro jeta dans la mêlée l'avant le plus petit du monde. Il s'appelait Toschi et, en bon lutin, courut aussitôt se cacher parmi les brins d'herbe.

Le ballon reposait dans le giron du gardien de but adverse, qui le passa à l'arrière, qui le repassa au gardien de but, qui le rendit à l'arrière, qui était sur le point de le redonner au gardien de but...

C'est alors que le lutin en eut assez. Il sortit de sa cachette, s'empara du ballon vagabond et le poussa dans les buts.

Dans l'exaltation collective qui suivit, personne ne

remarqua un garçon de onze ans, les mains jointes et les yeux au ciel.

« Merci, mon Dieu ! » criai-je en tombant à genoux.

Merci mon œil. À la fin du championnat, les arbitres annulèrent deux buts du Toro parfaitement réguliers et la Juve nous souffla le titre d'un point. Tout cela pour permettre à Riccardo de coller sur les parois de l'ascenseur les figurines de ses *pyjamas* adorés (c'est comme cela que j'avais surnommé les joueurs de la Juventus, à cause de leurs maillots rayés).

Je gardai l'estomac tellement serré que, pendant une semaine, je ne mangeai que des gressins. Je continuais à me demander jusqu'où pouvait aller le sadisme d'un Dieu qui avait voulu faire de moi un orphelin de mère précoce et le supporter d'une équipe aussi malchanceuse.

1. Le Torino, ou Toro, est l'une des deux équipes de football de Turin ; l'autre étant la Juventus.

2. Cette tournure de phrase, très connue en Italie, fait référence à Gertrude, personnage du roman historique d'Alessandro Manzoni, *Les Fiancés (I Promessi Sposi)*, publié en 1827.

3. Autre personnage du même roman.

11.

Avec la fin de l'école primaire, j'avais aussi perdu mon dernier garde-fou, la Maîtresse. Je me traînais sans guide dans un espace indistinct et je commençais à éprouver une sensation qui ne devait plus me lâcher : un démon d'un poids excessif m'enchaînait à la terre. Un monstre mou et spongieux qui se nourrissait de mes peurs : manque de confiance, refus, abandon.

Je le baptisai Belphégor, le Fantôme du Louvre d'une série télévisée qui avait disputé à Polyphème la première place dans mes angoisses enfantines.

Je me torturais de questions. Avec toutes les mamans qui existaient, comment était-il possible que ce fût juste la mienne qui fût morte ? Mes camarades allaient à l'école accompagnés de leur mère, mangeaient les petits steaks au beurre préparés par leur mère, disparaissaient dans les bras de leur mère au moindre désarroi. Pourquoi pas moi ?

Mon petit cerveau cherchait péniblement des réponses. Si je m'étais haussé sur la pointe des pieds, j'aurais observé dans le monde des incohérences bien pires : guerres, épidémies, inondations. Mais Belphégor savait me pousser uniquement vers le bas. Et de là, le seul horizon que je réussissais à apercevoir était celui de ma petite vie.

De temps à autre, papa menaçait de m'enfermer dans un pensionnat. Cela arrivait lorsque j'oubliais mon appareil dentaire sur la table d'un restaurant. Ou bien lorsque je lui demandais de congédier Mita et de la remplacer par un être humain.

Je devins un lecteur acharné d'histoires d'orphelins. *Sans famille* et *Oliver Twist* dormaient sous mon oreiller, mais ne m'apportaient aucune consolation. J'en arrivai même à envier leurs héros. C'étaient des désespérés au milieu d'autres désespérés ; mais pouvoir partager le problème leur permettait de ne pas se sentir différents. Au contraire de

moi, qui, après les petites classes, avais abouti dans une école catholique de garçons, peuplée de fils à papas beaucoup plus riches que le mien.

J'aurais eu besoin d'une autre Maîtresse. Au lieu de cela, je tombai sur le père Tête de mort.

Il devait son surnom à la conformation terrifiante de son crâne. Faisant preuve d'une sagesse millénaire, la congrégation à laquelle il appartenait l'avait exilé en Libye, mais il avait échappé aux purges de Kadhafi pour revenir en Italie afin de me purger, moi. Lorsque je me rebellais devant quelque brimade, et tout était brimade à mes yeux, il me donnait un coup sur la nuque avec les jointures carrées de ses mains. Dénudant des gencives semblables à celles de Mita, il sifflait : « Tu ne m'aimes pas... »

De fait, je ne l'aimais pas. Je me sentais le héros inversé du seul roman que Dickens n'eut jamais le courage d'écrire : l'histoire d'un enfant à qui on enlève sans raison les femmes de sa vie, pour le forcer à grandir avec une bonne desséchée et un prêtre brutal.

Papa m'avait inscrit dans une école privée parce que c'était la seule qui me gardait prisonnier jusqu'au soir, le déchargeant ainsi de la tâche de s'occuper de moi pendant la journée. Mais le privilège de ne pas devoir regarder Mita à la lumière du jour avait un prix. La cantine de l'étude.

Le septième cercle de l'enfer, je l'imagine ainsi : une salle sombre et rectangulaire imprégnée d'une odeur de pieds, où un serveur allergique au savon pose les croquettes de pommes de terre dans les plats directement avec ses mains et où des marmites d'une taille monstrueuse gargouillent dans l'obscurité, dissimulant la potion magique qui transformera tous les affamés en jeûneurs volontaires.

Une fois les couvercles soulevés, le parfum de la salle se transformait et la bonne vieille odeur de pieds était chassée par une puanteur immonde de fromage pourri. Tandis que l'on transvasait le contenu des marmites dans les soupnières, le père Tête de mort en personne présidait au rite suprême : la prière par laquelle nous remercions le Seigneur pour notre tambouille quotidienne.

Le risotto aux foies de volaille.

La première fois où j'essayai d'en manger, je me mis à vomir, m'étonnant qu'il n'y eût aucune différence entre ce que j'avais déversé sur le sol et ce qui était resté dans mon assiette. Une bouillie foncée au milieu de laquelle

dérivaient, tels des naufragés, les viscères des animaux sacrifiés par Tête de mort au cours de quelque horrible rituel qui se déroulait dans les cuisines.

C'était lui, le créateur de ce régal. Je le devinais en voyant la passion avec laquelle il passait entre les tables pour vérifier qu'il y en eût assez pour tout le monde. Et dès qu'il trouvait un chichiteux atteint d'inappétence, c'était un coup de jointures sur la nuque.

Je ne m'adressais jamais à maman pour lui demander de l'aide. Je l'avais mise en hibernation dans une dimension insondable. Mais devant le risotto aux foies de volaille, je fus obligé de faire une exception.

« Donne-moi une idée, mamiche. »

Quand je pense que le mot « mamiche » m'a toujours été antipathique.

L'idée se matérialisa pendant que le père Tête de mort sévissait à deux tables de distance. Il me fallait des gestes rapides et des nerfs d'acier. Je soulevai l'assiette pleine à ras bord et, retenant mon souffle, je la passai par-dessus la tête de plusieurs camarades à Rosolino, un type qui mangeait de tout, même le papier des bonbons et les capuchons des stylos à bille déjà mordillés par d'autres.

Les foies de volaille le dégoûtaient, lui aussi, mais pas assez pour réussir à interrompre le cycle continu de son estomac. En trois coups de cuiller à pot, il nettoya voracement l'assiette et me la rendit une seconde avant que les lunettes de Tête de mort ne la soumettent à un examen microscopique.

Rosolino continua à vider mon assiette un déjeuner après l'autre. Mais une fois – une malheureuse fois – il y bava un filet brunâtre.

« Ta maman ne t'a pas appris à saucer ton assiette ? » me souffla dessus le père Tête de mort.

Il trempa un morceau de pain dans l'assiette et me l'enfila entre les lèvres.

Je repoussai ce morceau étranger d'un geste automatique : en le crachant sur la soutane de celui qui avait voulu me le faire avaler. Je fus renvoyé pendant deux jours et papa ne m'adressa plus la parole jusqu'à l'été. Nous communiquions par gestes.

Au cours de ces mêmes années, des jeunes incendiaient les écoles et défiaient la police. Je crachais de la ragougnasse de foies de volaille sur des prêtres, mais personne ne me prenait pour un héros.

12.

Rosolino venait de Sicile et était arrivé à Turin juste à temps pour se faire capturer par Tête de mort. À l'entendre, son père fabriquait des milliards. Mais les plus blonds parmi nos camarades disaient qu'il sentait mauvais. Et cela, en plus de son accent du Sud, avait suffi pour qu'il soit inscrit au club des parias.

De l'union de nos deux hontes naquit une amitié, destinée à se briser chaque soir dans le minibus scolaire qui nous ramenait à la maison. Nous jouions à faire rebondir les petites images des joueurs de foot sur la surface molle du siège. Celui qui arrivait à leur faire faire la culbute gagnait le droit de les empocher.

Rosolino trichait et moi aussi, mais avec moins d'adresse. Nous nous insultions réciproquement.

« Espèce de plouc !

— Bâtard ! »

Je ne savais pas ce que cela voulait dire et lorsque je le découvris, mon ami avait déjà déménagé dans une autre ville.

À lui comme à tout le monde, j'avais raconté que ma mère ne venait jamais me chercher parce qu'elle voyageait beaucoup pour son travail. Elle était représentante en cosmétiques indiens.

Original, n'est-ce pas ? Une fois, maman avait dû recevoir au salon une vendeuse de produits de beauté. J'ai le vague souvenir d'une dame qui lui peinturlurait les ongles avec un liquide rose. Mais la référence à l'Inde représentait une touche artistique, inspirée par des événements très récents.

Les vacances de fin d'année n'étaient qu'un dimanche plus long, alourdi par les fantômes du triste anniversaire. Même au cimetière, on ne parlait pas de maman. Papa préférait se concentrer sur les aspects pratiques : les fleurs artificielles

qui duraient plus longtemps, déplacer l'échelle à roulettes sous la rangée de plaques au sommet de laquelle souriait la photo de la défunte, grimper jusqu'au sommet sans renverser l'eau du petit vase (mais à quoi servait l'eau, si les fleurs étaient artificielles ?), descendre et ramener l'échelle à roulettes à l'endroit exact où il l'avait trouvée.

Après être restés immobiles le nez en l'air pendant quelques minutes, sans dire un mot, nous retournions prendre du bon temps à la maison. Lui dans une chambre, moi dans une autre et au milieu Mita avec la télévision allumée. La nuit de Noël, nous esquivions les invitations de Mon Oncle – « de toute façon, nous n'avons besoin de personne » – et la règle qui valait pour le réveillon s'appliquait à merveille également au déjeuner du lendemain.

Comme le championnat de football reprenait son souffle au jour de l'an, il fallait inventer une autre distraction et papa eut une illumination : le voyage en Inde. De New Delhi à Bénarès, la ville sainte, célèbre pour son escalier au bord du Gange qui accueille les plus misérables représentants de l'humanité et qui, depuis notre arrivée, pouvait enfin afficher complet.

Le Groupe Vacances pullulait de mamans. Partout résonnaient leurs ordres anxieux à propos d'objets, d'animaux et de mendiants à éviter. Papa les imitait du mieux qu'il pouvait, mais ne possédait ni leur vue ni leur constance. C'est ainsi que je finissais toujours par m'attirer des ennuis. Les autres enfants devaient même probablement m'envier.

Je voudrais avoir conservé quelque fragment spirituel du pèlerinage d'un veuf et d'un orphelin sur la terre la plus mystique de la planète. Mais mon album de voyage se réduit à un catalogue d'humiliations profanes.

Papa qui offre à boire aux serveurs de l'hôtel – c'est la nuit du Nouvel An – et un groupe d'Indiens appartenant à la caste la plus haute quitte la salle en nous regardant de travers.

Papa qui grimpe sur un éléphant avec un turban rose de faux maharajah et moi, pour ne pas mourir de honte, je vais me cacher derrière la colonne d'un temple hindou.

Un ami de papa qui apostrophe en italo-français un compatriote d'Astérix, qui vient de lui planter sa fourchette dans la paume de la main au cours de l'assaut quotidien au buffet : « Quel maléduqué, ce Français ! Moi, Italien et m'en

vante »

Papa, encore lui, que je surpris dans le couloir en train de bécoter une femme du Groupe Vacances. Une blondasse avec de petites jambes serrées dans une paire de bas tachetés, qui dépassaient de sa jupe comme des serpents pythons.

Sur le moment, je fis mine de rien. Mais dès notre retour en Italie, je lui écrivis une lettre d'une vingtaine de pages, dont le suc était condensé dans la dernière ligne : « Si tu épouses une autre maman, je m'en vais. »

J'attendis une réponse qui n'arriva jamais. Mais la femme python disparut pour toujours dans la forêt.

Puisque la réalité
s'était révélée un tyran sanguinaire

13.

Puisque la réalité s'était révélée un tyran sanguinaire, je cherchai refuge dans l'imaginaire.

J'entretenais les murs du salon de mes reportages sportifs à voix haute, les frappant d'un mouchoir bleu à pois blancs qui avait appartenu à maman.

Ce geste produisait un bruit sec – *tic tic* – et c'est de ce nom que Mon Oncle avait baptisé le jeu. Il était le seul à être initié aux mystères insondables qui se déroulaient à l'abri de la porte fermée.

Dès que je prenais en main le mouchoir miraculeux, les images d'un footballeur, qui s'appelait comme moi et associait une classe très pure à une force bestiale, défilaient sur l'écran excité de mon esprit.

Après chaque but, mon sosie agitait les bras vers un point non précisé des tribunes, où une femme, reconnaissable uniquement à ses cheveux blonds, remerciait pour cet hommage en applaudissant gracieusement.

S'il y avait quelqu'un à la maison, et Mita était presque toujours là, je baissais la voix ou je mettais un disque pour la couvrir. Mais il arrivait qu'elle ouvre la porte à l'improviste et me surprenne avec le visage tout rouge et le mouchoir de maman dans les mains.

« Tu es vraiment fou ! Je le dirai à ton père quand il reviendra. »

Je suais tant et plus, de jour comme de nuit, en été comme en hiver. Suer était ma façon de pleurer.

Belphégor ne supportait pas les larmes. Comme tous les monstres de l'âme, il était convaincu d'agir pour mon bien. Il ne pouvait pas me donner d'amour, mais pouvait empêcher le monde de me faire souffrir : il suffisait de ne pas le laisser entrer. Il détestait la vérité et sa mission était de m'indiquer le moyen de fuir les situations susceptibles

d'engendrer une souffrance. Toutefois, il n'avait pas encore renoncé à ratisser quelque obole d'affection, stimulant mes impulsions autodestructrices dans le but d'attirer l'attention d'autrui.

La névrose la plus inoffensive – me regarder sans cesse les genoux – prit fin le jour où je mis mon premier pantalon long. Mais entre-temps une autre, plus dangereuse, avait fait son apparition.

Pendant mon enfance, j'avais accueilli avec joie toutes sortes de bacilles. Maman était une infirmière compréhensive et il n'existait rien de mieux que de rester au lit pendant des semaines, avec des boutons sur la figure et sa voix tout près de moi, en train de me lire des contes et de siffloter des chansons. Mais depuis que l'infirmière avait brusquement donné son congé, j'avais deviné que de tomber malade ne serait pas non plus pareil.

En conséquence, Belphégor m'inculqua la terreur que cela pût m'arriver. Il entra sans préavis dans ma tête pour susurrer ses ordres péremptaires.

« Fais ci ou ça, sinon tu vas attraper une maladie. »

La chose qu'il fallait faire n'était jamais la même. M'arrêter soudain au milieu de la rue pour esquisser deux pas en arrière et un en diagonale. Pincer le derrière d'un passant et m'enfuir à toutes jambes. Étaler de la colle sur le siège de l'autobus. Frapper d'un coup de ballon le petit tableau de la Madone accroché dans le bureau du proviseur.

En général, il s'agissait de travaux de précision comme celui-là. Les actes de pur vandalisme étaient intermittents, et suivis en tout cas de repentirs immédiats : après que j'eus étalé la colle sur le siège de l'autobus, je m'assis dessus.

La situation se détériora un jour d'été, à l'apogée d'une partie de campagne avec Giorgio et Ginetta. Ayant fini de pique-niquer, papa s'était couché dans l'herbe et s'était mis à ronfler. Sa nuque dégarnie brillait à cinquante centimètres d'un tronc d'arbre.

Vautré à une distance de sécurité, je jouais avec un caillou pointu lorsque Belphégor parla.

« Tu dois le faire passer entre le tronc et la nuque de ton père. Sinon, tu vas attraper une maladie, mais terrible. »

Je lançai le caillou sans la sérénité nécessaire et il atteignit en plein la nuque de papa.

Celui-ci ressuscita des limbes des assoupis et fondit sur moi comme un animal blessé.

J'escaladai un sentier, lui sur mes talons. À chaque bond,

je haletais désespéré.

« Mais tu ne comprends pas ? J'ai raté l'épreuve et maintenant je vais tomber malade !

— Ça, tu ne vas pas y couper ! Attends un peu que je t'attrape... »

Je ne me laissai pas attraper et la phobie des maladies s'atténua. Survint celle des voleurs. Chaque soir, j'inspectais la maison dans ses moindres recoins pour découvrir s'ils s'étaient faufilés dans les tiroirs à linge ou la machine à laver. Mais plus que les voleurs, ce que je cherchais, c'était probablement le butin. Quelque chose qui m'aurait été volé.

Au cours d'une inspection nocturne, la vue d'une grande boîte dans le bureau de papa exhuma un souvenir qui remontait à ma petite enfance, lorsque Marraine était venue à ma rencontre avec un point d'interrogation dans le regard.

« Tu as vu maman, par hasard ? Je ne la trouve plus.

— Mais qu'est-ce que tu dis ? Elle est à la cuisine.

— Tu es sûr ? Regarde, elle n'est pas là. »

J'avais hurlé son nom dans toutes les pièces de l'appartement, de plus en plus agité et nerveux. Après l'avoir cherchée jusque dans le four, j'en étais arrivé à violer le sanctuaire inexpugnable, le bureau de papa, mais je n'avais trouvé qu'une grande boîte sous la table de travail.

Alors, j'avais commencé à pleurer et maman était sortie de la boîte pour m'embrasser.

« On t'a joué un tour ! »

Je m'étais fâché tout rouge. Les enfants sont des gens sérieux, qui détestent les plaisanteries stupides. Ils savent que tôt ou tard elles deviennent réalité.

14.

Après avoir échappé à l'attentat au caillou, papa décida de m'envoyer chez un psychologue. En réalité, c'était un généraliste qui avait étudié la psychologie pendant ses moments perdus. Pour mon père, m'envoyer chez un psychologue authentique aurait signifié que j'étais authentiquement fou.

Le docteur Frassino ponctuait ses monologues de pauses horripilantes et je sortais de ces séances au ralenti plus hystérique que lorsque j'y étais entré. De lui, je ne me rappelle rien d'autre, sauf la sentence qu'il émit.

« Le caractère se forme au cours des trois premières années de vie. Rester orphelin à neuf ans ne produit pas de déséquilibres indélébiles, même si cela accentue certains penchants. »

Traduction. Si le petit avait perdu sa maman à la naissance, il aurait continué à lancer des pierres à son papa. L'ayant perdue un peu plus tard, il lui en attachera une au cou, tout au plus.

C'était l'époque où tout le monde s'arrogeait le droit de savoir qui j'étais. Des espèces de mots croisés que le père Tête de mort nous avait fournis en vue d'un test d'orientation démontrèrent que l'enseignement supérieur le plus adapté à mes capacités était la comptabilité. Même mon père éclata de rire.

J'avais besoin d'une fabrique de bons exemples qui m'éclairait la voie, et je la trouvai dans les biographies. Ma passion pour la vie des autres a toujours été liée au désir inconscient de découvrir comment ils avaient réussi à survivre à la première confrontation à la douleur.

Je voulais être rassuré sur mon obsession : l'idée que la blessure de l'enfance eût marqué toute mon existence de manière inexorable. À l'époque, je lus que Bouddha et un parrain de la mafia avaient tous deux perdu leur mère, étant

petits. Toutefois, ils avaient pris par la suite des chemins différents. Peut-être trouverais-je une voie intermédiaire, moi aussi.

Je me serais bien contenté de garder les pieds sur terre. Au lieu de cela, je marchais sur les pointes comme un elfe. Mes semelles n'étaient usées que sur le devant et mes talons ondulaient dans l'air sans rien faire d'utile.

Je marchais sur les pointes et je les regardais continuellement, parce que je n'étais pas capable de lever les yeux au ciel.

J'avais mes raisons. Le ciel me faisait peur. Et la terre aussi.

Mon Oncle me donna un conseil sensé : lorsque tu marches, lève la tête comme si tu devais tendre un fil depuis le menton jusqu'au nombril.

J'avais essayé, sérieusement. Mais j'étais rentré dans un poteau.

Au fond, ma vie est l'histoire des tentatives que j'ai faites pour garder les pieds sur terre sans cesser de lever les yeux vers le ciel.

Malgré ma foulée d'elfe, j'étais un footballeur de cour d'immeuble acceptable. Certains après-midi d'été, je retrouvais les autres boutonneux du pâté de maisons sur le parking d'une fabrique de pièces détachées pour autos.

On se partageait entre tifosi du Toro et de la Juve, tirant au sort l'engagement de l'unique supporter de l'Inter. Il avait quelques années de plus que nous et ne ratait jamais une tête.

C'étaient des derbys disputés à mort et presque toujours interrompus pour des raisons de force majeure : un ouvrier qui nous confisquait le ballon parce que nous avions cabossé sa voiture, une vieille allergique au bruit qui se penchait du balcon pour nous arroser de seaux d'eau glacée.

Un soir où je revenais à la maison tout seul après un challenge mémorable – suspendu sur un quinze à quinze à cause d'un ballon mis sous séquestre –, je fus entouré par une bande de voyous à vélomoteurs. Ils étaient nombreux, et tous plus forts que moi.

« Qu'est-ce que t'as fait à ma sœur ? s'informa le voyou en chef, me tirant par mon maillot trempé de sueur.

— Moi ?

— Toi, petit con. Qu'est-ce que tu lui as fait, hein ?

— Tu me confonds avec quelqu'un d'autre. Je ne la connais pas, ta sœur. Et toi non plus. »

Une corde noire flotta dans l'air et se transforma en douleur. Je crois qu'ils m'avaient frappé avec une chaîne.

Je tombai sur le trottoir et les vélomoteurs commencèrent un gymkhana absurde, dessinant des cercles de plus en plus étroits autour de mon corps.

« C'est l'argent que vous voulez ? Tenez ! »

Je lançai en l'air mon porte-monnaie, mais ce n'est qu'après l'avoir fait que je me rappelai qu'il était vide.

Le voyou en chef le prit plutôt mal.

« Alors, ma sœur a raison : t'es qu'un sale petit con. »

Petit con et sœur. Il n'avait que deux idées fixes dans la caboche et il n'y avait pas moyen d'étendre le champ de la conversation.

Son vélomoteur allait me passer sur les jambes lorsqu'un type vêtu de gris traversa la rue. D'un coup de reins, je me décollai de l'asphalte et courus à sa rencontre.

« Au secours, ils veulent me tuer ! Je vous en prie, accompagnez-moi à la maison. J'habite tout près ! »

Le type vêtu de gris me prit par la main et nous nous mîmes en marche, talonnés par l'essaim de vélomoteurs : le chef de la bande avait lu la lâcheté dans le cœur de cet homme.

« Barre-toi, l'ami, et laisse-nous donner une leçon à ce petit con. Il a fait du mal à ma sœur.

— Ne les écoutez pas, monsieur ! l'implorai-je.

— Que lui as-tu fait exactement ? »

Les voyous avaient commencé à lui cracher dessus. Il esquissa encore quelques pas, puis lâcha ma main.

« Excuse-moi, mais j'ai un fils moi aussi... j'ai un fils moi aussi... »

Sa fuite fut tellement lamentable qu'elle fit passer à mes bourreaux l'envie de me tabasser. Filant comme une souris, je réussis à gagner l'abri d'une boulangerie.

J'oubliai rapidement leurs visages. Mais celui du type vêtu de gris hanta longtemps mes cauchemars, accompagné d'une question restée sans réponse. Pourquoi, tous autant qu'ils étaient, que ce fût maman ou des inconnus, me laissaient-ils seul dans les pires moments ?

Le réseau de mensonges dans lequel je me débattais pour cacher au monde mon infirmité existentielle devenait de plus en plus serré. Jusqu'à ce que dans cet enchevêtrement

de fils ne perçât une lumière.

Ce fut le matin de mon treizième anniversaire, lorsque sur la table de nuit, à côté de mon couvre-lit, je trouvai un disque de Barry White enveloppé dans du papier cadeau.

« C'est Sveva qui te l'envoie, dit papa.

— Qui est Sveva ?

— Une collègue à moi.

— Elle porte des bas couleur python ?

— Pas autant que je me souviens.

— Et pourquoi est-ce qu'elle m'a offert Barry White ? Je ne sais même pas qui c'est.

— C'est une de mes collègues, je te l'ai dit.

— Je parlais de Barry White.

— Elle ne le connaît pas non plus. Elle s'est fait conseiller par le vendeur du magasin.

— Et elle, qui te l'a conseillée ?

— Tu plaisantes, ou tu parles sérieusement ?

— Je plaisante sérieusement.

— Boh... Ton humour à deux sous, je ne le comprends vraiment pas. »

Papa aimait les blagues. Un jour un Allemand, un Français et un Italien... Il les racontait très bien. À la mer, en été, tout le monde riait : Allemands, Français et Italiens. Tout le monde sauf moi. Même si je contestais son autorité, j'avais honte de lui lorsqu'il l'abandonnait pour revêtir les habits du bouffon.

Les blagues de papa plaisaient à Sveva. Et à papa aussi. Mais moi non plus, je ne lui déplaisais pas.

Elle vint en reconnaissance à la maison et le regard d'hostilité qu'elle échangea avec Mita lui fit gagner beaucoup plus de points que le disque de Barry White.

Quelques mois plus tard, on était en été, nous descendîmes ensemble manger une glace. Nous deux seuls. Au premier carrefour, elle me prit la main pour traverser, mais je me raidis. Je n'étais plus habitué à ce genre de contacts.

« Tu as peur de m'aimer ? » dit Sveva en me donnant un baiser sur la joue.

Un baiser. À moi.

« Tu embrasses comme une maman, répondis-je. Vous seriez devenues amies. Mais je ne crois pas qu'elle t'aurait laissé embrasser aussi papa. » Nous nous mîmes à rire jusqu'à ne plus pouvoir nous arrêter.

15.

Sveva avait un fils déjà grand, qu'elle aimait et qu'elle avait élevé seule après la mort de son mari. Pour elle non plus, je ne serais jamais le premier de la liste.

Malgré ce contretemps, notre alliance produisit des résultats considérables. Nous arrivâmes à convaincre papa d'expédier Mita à la retraite et moi au lycée section classique, nous moquant des tests du père Tête de mort.

Je restais dans le même institut, mais avec le fameux Discours du Foie de volaille, je pris solennellement l'engagement d'améliorer mes résultats, à condition d'être dispensé de l'étude et de la cantine pour fins gourmets.

Comme par enchantement, je me retrouvai maître de ma chambre et de mes après-midi, que je partageais entre le dictionnaire grec et le défouloir du *tic tic*.

J'avais introduit une variante dans le jeu. Je n'étais plus un champion de football, mais une star de rock. Je mettais sur le tourne-disque un album de Genesis, qui disputaient aux Pink Floyd la palme de groupe préféré, je saisisais le mouchoir magique et je me transformais en Peter Gabriel, leur chanteur.

Ma tête était toujours en tournée. Je me produisais devant des millions de personnes et, après avoir déniché dans le public celle qui m'intéressait, je murmurais dans le mouchoir-micro : « La prochaine chanson est pour toi... »

Alors, dans mon esprit commençaient à défiler les images de mon alter ego vêtu de lumière, qui arpentait la scène en entonnant *The Carpet Crawlers*. Je ne comprenais pas bien le texte, mais la voix et la musique parlaient d'elles-mêmes.

Avec le Toro, j'arrivai même à gagner le championnat. Ce fut par un dimanche de mai et j'étais là, en compagnie de soixante-dix mille personnes, lorsque notre Graziani envoya s'écraser le ballon sur les chaussures d'un défenseur du

Cesena.

Aucune personne normale n'aurait jamais plongé dans les chaussures d'un défenseur du Cesena. Seul un ange apparenté à un héros. Par chance, mon Pulici était cet ange.

Il avait débuté en première division l'année où maman s'en était allée. Un pinocchio maigre avec des yeux apeurés. Il courait tellement vite qu'il arrivait sur place avant le ballon. Mais même lorsqu'il le rencontrait, il finissait toujours par le tirer droit vers les nuages ou contre les panneaux publicitaires.

Papa disait qu'on aurait dû lui refaire la convergence des pieds. Quelqu'un dut rapporter l'information à l'entraîneur, parce que celui-ci, du jour au lendemain, envoya mon Pulici contre un mur. Pour qu'il refasse sa convergence.

Tout le monde l'oublia, sauf les enfants. Tandis que les grands regardaient l'entraînement des titulaires, nous allions nous presser autour du terrain où le pinocchio maigre jouait tout seul contre un mur.

Une fois, le mur se fâcha et lui renvoya la balle sur le nez. Mon Pulici tomba à genoux et se couvrit la figure avec les mains, comme s'il voulait pleurer, mais en cachette.

Alors, je rassemblai mon courage et lui hurlai : « Ne flanche pas, Pulici ! »

Je ne crois pas qu'il m'ait entendu. À Turin, nous hurlons très bas, c'est une de nos spécialités. Mais depuis ce jour-là, ses tirs commencèrent à devenir de plus en plus précis et ses muscles de plus en plus puissants. Jusqu'à ce qu'un dimanche, l'entraîneur eût la bonne idée de le réintégrer dans l'équipe, à Cagliari, sans me mettre au courant.

Je n'avais pas pu y aller parce que papa était au lit avec la grippe, mais quand la radio dit que le Toro menait grâce à un but dont il était l'auteur, j'ouvris grande la fenêtre du salon et hurlai : « Ne flanche pas, Pulici ! »

J'étais si content que je manquai de tomber par la fenêtre.

Depuis lors, il n'a plus arrêté de marquer des buts. Mais chacune de ses prouesses n'avait été qu'une longue avant-première, en attendant ce dimanche de mai où notre Graziani devait écraser le ballon sur les chaussures d'un défenseur du Cesena.

L'ange tomba sur la Terre comme s'il avait laissé échapper quelque chose qui attendait depuis trop longtemps d'être ramassé. Il posa son front sur les lacets du défenseur et le ballon, qui semblait mort, recommença à voler jusqu'à conclure son voyage au fond du but.

J'ouvris la bouche pour crier, mais rien n'en sortit. Mon Pulici courait vers moi les bras tendus et les poings serrés. Je regardai les drapeaux grenat se soulever comme des tapis volants, et ensuite le ciel. Ils s'étaient tous penchés : Gigi Meroni et Ceux-Là, avec des banderoles incroyables. Derrière eux, juste un peu à l'écart, une femme, reconnaissable uniquement à ses cheveux blonds, participait à la fête en applaudissant avec grâce.

Je me sentais heureux comme un imbécile. Après une trop longue immersion dans les abîmes j'avais enfin envie de glisser sur la surface de la vie, me nourrissant de l'illusion d'être semblable aux autres.

Belphégor aurait trouvé à y redire, mais il m'obsédait moins qu'autrefois. Peut-être était-il en train de devenir idiot, lui aussi.

Restait le problème de la place vide dans notre cocon familial. Sveva habitait avec son fils et tous les soirs, papa et moi les rejoignons pour dîner ensemble. En hiver, c'était un supplice de s'endormir devant la télé dans une salle à manger étrangère et de rentrer ensuite à la maison au cœur de la nuit glacée.

Personne ne venait jamais chez nous, et surtout pas mes camarades de classe. Je ne voulais pas qu'ils se rendent compte que mon appartement était plus petit que le leur et totalement dépourvu de mère. Mais il restait toujours le risque que quelqu'un sonnât à l'improviste à l'interphone. J'avais donc enlevé la photographie de maman de l'étagère. Je la gardais en sécurité dans le dernier tiroir, sous une pile de revues musicales.

Un soir d'hiver, tandis que dehors il neigeait, papa me convoqua dans son bureau.

« Qu'est devenue la photo ? »

Il chercha mes yeux sans les trouver.

« Quelle photo ? »

— La jumelle de celle-ci. »

Il m'indiqua l'image de maman qui trônait derrière la vitre d'une bibliothèque comme une banquette de sûreté du milieu d'un embouteillage de biographies napoléoniennes.

« Je ne me rappelle plus où je l'ai mise. »

— Tu as honte de ta mère ? »

Je gardai le silence pendant un temps que je ne saurais calculer, mais sûrement inférieur aux sept années pendant lesquelles il avait gardé le silence avec moi. Puis je dis :

« Parle-moi de quand elle est morte. »

16.

Juste avant l'été, maman avait découvert qu'elle avait un cancer. On l'avait opérée trop tard : le mal l'avait déjà envahie.

Pendant les mois où j'étais convaincu qu'elle ne nous aimait pas, elle avait consumé son corps dans des séances de radiothérapie, s'efforçant de ne laisser transparaître aucun détail qui pût m'effrayer. Elle était toujours triste, mais pas pour elle-même. Pour nous. Elle ne voulait pas nous abandonner.

À l'aube du 31 décembre, mon père s'était réveillé en sursaut et l'avait trouvée dans ma chambre, assise sur le lit. Elle était en train de me border.

Elle l'avait tranquilisé : retourne dormir, moi je reste encore un peu ici. La dernière image qu'il avait de maman était sa tête penchée vers moi, tandis que dehors tombait la neige.

Elle s'était probablement sentie mal dans ma chambre. Une violente oppression l'avait poussée à enlever sa robe de chambre. Elle avait traversé le couloir pour gagner le divan du salon, mais n'était jamais arrivée jusque-là.

Il s'était réveillé presque aussitôt, comme mû par un pressentiment, et avait trouvé son corps recroquevillé sur le tapis.

L'illusion qu'elle fût encore en vie s'était évanouie avec l'arrivée de l'ambulance et le verdict des urgentistes : infarctus foudroyant.

Maman avait toujours eu le cœur fragile et les traitements, unis aux progrès du mal, avaient anéanti les défenses de son organisme. Mais elle avait lutté jusqu'au bout pour ne pas nous laisser seuls.

« Tu ne dois certainement pas avoir honte d'une mère pareille », conclut mon père.

Je m'approchai de la fenêtre et regardai le stade tout

blanc au-dessous de moi.

Peut-être avait-elle eu le temps de voir la neige. Par cette aube de mort, il y en avait partout : sur la terre comme au ciel.

Je me demandais si elle aimait la neige. Je ne le savais pas. Je ne savais rien d'elle. La condition idéale pour la transformer en un mythe.

17.

Maman devint mon ange sans peur et sans reproche. Le diable, c'était la mère d'un gosse riche de l'école. Je la trouvais toujours à la sortie de l'institut, appuyée avec une nonchalance étudiée contre la portière de sa jeep. Cheveux teints en blond, lèvres agressives et jeans ajustés qui disparaissaient dans des bottes pointues, noires comme ses lunettes de méchante.

Je fis une espèce de cauchemar. Je me réveillais à l'aube pendant les vacances de Noël et je découvrais que ma chambre avait été fermée à clé de l'extérieur. À travers le trou de la serrure, je pouvais apercevoir dans le couloir un trône, et une femme assise dessus : la blonde de la jeep. Elle avait déclaré la guerre à maman et l'avait tuée, envahissant notre maison.

Deux inconnus traînaient papa devant elle, le tenant sous les aisselles. Une voix glaciale sortait de la bouche de la blonde.

« Donne-moi la clé de la chambre de l'enfant, ou bien je te tue, toi aussi. »

À ce moment-là apparaissait Mita, les gencives découvertes et une clé dans les mains.

« J'ai ici un double, comtesse ! »

La blonde se levait de son trône et avançait vers ma chambre.

D'un bond, je m'enfilais dans le Sous-Marin et j'épiais la porte en entrebâillant mes draps.

Voilà qu'elle s'ouvrait et que sur le seuil apparaissaient une botte noire pointue et... le sourire rassurant de maman avec le plateau du goûter.

Le même sourire qu'elle avait sur la photographie que j'avais gardée cachée dans le tiroir.

Maintenant, son portrait trônait entre les posters de mon

Pulici et de Peter Gabriel. Je regrettais qu'elle n'eût pas le don de la parole, sinon je lui aurais demandé quelques éclaircissements à propos d'un spectacle incompréhensible qui commençait à m'intéresser plus que le groupe Genesis, et même que le Toro. Les filles.

Au cours de mes années d'enfance heureuse, lorsque la vie semblait encore une pâtisserie et que j'étais plus entouré de femmes qu'un play-boy, l'univers féminin n'avait pas de secrets pour moi.

Ma première histoire d'amour arriva un été, dans un hôtel de montagne. Elle portait des nattes et s'appelait Cristina. Elle avait sept ans et pour amoureux Antonello, un vieux de dix ans.

Un jour, Cristina avait couru vers moi avec une voix geignarde : Antonello l'avait fait tomber de la balançoire.

Pour punir le malotru, je lui avais flanqué des coups de tête dans le ventre – il était trop grand pour que j'arrive plus haut – et il m'avait payé de ma gentillesse en me malaxant méticuleusement comme une cornemuse. Mais la douleur la plus terrible avait été de voir Cristina et Antonello à nouveau ensemble sur la balançoire. À y repenser, déjà à ce moment-là je ne comprenais pas grand-chose à l'univers féminin.

Mais il y avait maman, et la blessure d'amour-propre fut vite résorbée. Après une semaine de balançoires enflammées, une crise irréversible survint entre Cristina et Antonello.

La nuit du premier homme sur la Lune, Cristina fit irruption dans la salle de télévision, dépassa le fauteuil où était assis Antonello, comme s'il n'en avait été qu'une housse, et vint parler avec moi.

« On sort voir la lune ? »

— La lune, elle est ici ! » objecta la mère d'Antonello, se référant à l'écran sillonné d'images laiteuses.

En dehors du fait que Cristina l'avait demandé à moi et pas à son fils, comment pouvait-on préférer un téléviseur au ciel ?

Maman parut avoir lu dans mes pensées.

« Vas-y, mais enfile ton pull. »

Elle m'embrassa en m'étreignant comme elle avait l'habitude de le faire.

« Fais de beaux rêves. Ou plutôt, faites-les ensemble. Ensemble, c'est encore mieux. »

Cristina et moi nous nous étendîmes sur la pelouse de

l'hôtel, la tête tournée vers le haut. Une lune presque pleine resplendissait au milieu d'une couronne d'étoiles et elle était beaucoup plus proche que dans le poste de télévision.

Je lui indiquai une tache au centre de l'écorce rugueuse.

« Regarde, le vaisseau spatial !

— Ce n'est pas un vaisseau spatial. C'est Roti, répliqua-t-elle avec une grimace de dégoût pour mon ignorance. Tu sais garder un secret ? continua-t-elle dans un murmure. Maman m'a raconté qu'il y a très longtemps, un Italien était déjà arrivé sur la Lune. Un certain Roti, à cheval sur un hipposquif.

— Ta maman, elle ne sait vraiment rien. La mienne m'a expliqué que sur la Lune habite Jeannot l'attrape-nez.

— Laprattequoi ?

— C'est un monsieur qui, dès que tu dis un mensonge, te vole ton nez et l'emporte là-haut.

— Et pourquoi ? tressaillit Cristina en touchant le sien pour s'assurer qu'il était encore à sa place.

— Pour le manger, non ? Le mien, il l'aura déjà bouffé une dizaine de fois. »

Je croyais l'avoir tranquillisée. Mais elle poussa un hurlement. Une deuxième tache était apparue sur la surface de la lune.

« Jeannot s'approche de Roti pour lui manger le nez ! dit-elle.

— Je te l'avais bien dit que l'histoire de l'hipposquif était un mensonge.

— Tais-toi ! »

Elle saisit ma main et je me sentis un peu bizarre.

Des fenêtres entrouvertes de l'hôtel parvenaient les voix des reporters qui se disputaient à propos du moment de l'alunissage.

« Il a touché ! » – « Il n'a pas touché ! »

Cristina secoua la tête.

« Pauvre Roti ! Quand les astronautes descendront, Jeannot lui aura déjà mangé le nez.

— Ne t'en fais pas. De toute façon, il repoussera. »

J'ai toujours aimé les histoires qui finissent bien.

18.

Depuis l'époque de la lune, je n'avais fait que reculer. Je me mouvais, sombre et emprunté, sur une scène surpeuplée de mâles et j'entrais dans la saison des amours sans avoir acquis la moindre connaissance du monde féminin.

L'apport de papa consista à me réexpédier chez le faux psychologue. Le docteur Frassino me demanda de baisser ma culotte et contrôla les dimensions de mon pénis pour s'assurer que le traumatisme infantile ne l'avait pas rabougri.

Tout est en règle, dit-il, il te donnera des satisfactions. Fin du cours d'éducation sexuelle. L'éducation sentimentale était confiée aux maximes du père Nico : « Dans un cheval, la femme ne voit que le cheval. L'homme, la chevalinité. »

Le père Nico était le professeur de grec, de latin, de religion, de tout. Il considérait les femmes comme un élément décoratif, à la manière des garnitures de crème sur les gâteaux. Il soutenait qu'avant d'épouser nos fiancées, il aurait fallu leur faire écrire une dissertation, même s'il n'apparaissait pas clairement qui aurait dû ensuite la corriger : lui, probablement.

S'il était né au Moyen Âge, il serait devenu un Templier. Il se contentait d'incarner la version catholique du surhomme. Il dormait trois heures par nuit et lisait tout le temps, même en mangeant, même en marchant, tout en cultivant implacablement ses obsessions.

« Je suis pour la plus grande liberté de choix. Si vous êtes de droite, votez pour un démocrate-chrétien de droite. Si vous êtes de gauche, pour un démocrate-chrétien de gauche. L'important, c'est que vous votiez pour un démocrate-chrétien : contre le divorce et contre l'avortement. »

L'année du bac, à la veille de notre premier vote, nous organisâmes un test électoral en classe et en écrivîmes les résultats au tableau.

Lorsque le père Nico lut que le PR avait obtenu la quasi-unanimité des suffrages, il nous tint un discours plein de tristesse. Il partageait les positions du Parti Républicain en économie, mais il s'agissait tout de même d'un mouvement laïque et il était de son devoir de nous mettre en garde contre les risques d'une dérive dans le domaine éthique. Personne n'eut le courage de lui révéler que PR signifiait en réalité Parti Radical, la fabrique de mangeurs de curés qui, selon lui, était la preuve irréfutable de l'existence du diable.

Pour ne pas empiéter sur le temps des leçons, il nous interrogeait entre sept et huit heures du matin. J'aimais le grec, danse de dieux, et supportais mal le latin, marche de soldats. J'avais une passion authentique pour Homère, bien qu'il m'eût joué un tour avec Polyphème, tandis que je considérais Virgile comme un poète de cour surfait.

À sept heures, par un matin d'hiver, le père Nico m'interrogea sur le livre VIII de l'*Énéide*, que je m'étais fait un devoir de ne pas effleurer. Les pages étaient encore attachées et je dus les ouvrir avec mes doigts, en les glissant de travers comme un coupe-papier.

« Traduis à partir du vers 26. *Nox erat et terras animalia fessa per omnis.*

— *Nox erat...* C'était la nuit...

— Continue », et il cracha un morceau d'ongle. Il avait la mauvaise habitude de se ronger les ongles et de les disséminer dans les parages.

« *C'était la nuit...* Mais qu'est-ce que c'est que ce vers ?

— Que dit Horace ? *Quandoque bonus dormitat Homerus.* De temps en temps Homère somnole.

— Ne dérangez pas Homère, mon père. Autre catégorie. Virgile ne se limite pas à somnoler. Il ronfle et crachote... *C'était la nuit*, un gladiateur analphabète aurait pu écrire ça. Ou le service météorologique de l'armée de l'Air.

— Continue à traduire !

— Voulez-vous m'expliquer pourquoi Dante, dans *La Divine Comédie*, a choisi Virgile comme guide au lieu d'Homère ? Vous me direz : Homère était aveugle. Mais il restait toujours Platon, Eschyle, Sophocle, Euripide...

— C'est une théorie audacieuse, mais intéressante. Je te ferai cadeau d'un demi-point : 2 et demi au lieu de 2.

— Tout cela parce qu'un vers de Virgile ne m'a pas plu ?

— Non. Parce que tu n'as même pas pris la peine de lire les suivants et que tu as fait exprès de déclencher une

polémique dans l'espoir que j'oublierais de te les demander. »

Je pris ma posture classique d'aliéné (poings fermés, yeux hors de la tête, lèvres saillantes) et je sautai de l'estrade, poursuivi par un de ses ongles.

« Reviens ici ! » cria le père Nico.

« Je sais que quand tu étais petit, la vie t'a durement éprouvé, ajouta-t-il à voix plus basse.

— Ah oui ? Et qui vous l'a dit ? »

Sûrement pas moi, vu que je continuais à entretenir la légende de la représentante en cosmétiques indiens.

« Tu crois lui rendre la pareille en refusant de grandir. Mais en réalité, tu ne fais du tort qu'à toi-même. Tu es toujours agressif et prêt à discuter.

— Si de temps en temps quelqu'un prenait mon parti, et pas seulement celui de Virgile...

— Ah, bravo, on s'est déjà préparé un bel alibi ! La pauvre victime contrecarrée par un monde qui lui veut du mal.

— Ce n'est pas un alibi. Si je...

— Les *si* sont la marque des perdants ! Dans la vie, on devient grand *malgré*. »

En tout cas, il augmenta encore un peu ma note : 2 trois quarts.

Au milieu de ce frôlement de soutanes, la seule forme de vie assimilable à quelque chose de féminin était la fille d'un collègue de papa qui me donnait des leçons particulières de dessin (j'en étais resté aux grappes géantes). Elle possédait une collection infinie de minijupes et de bas noirs. Je me penchais continuellement en faisant semblant de lacer mes chaussures pour lorgner ses jambes sous le bureau. Elle disparut le jour où elle s'aperçut que je portais des mocassins.

Dans mon imagination, je rêvais d'une sœur idéale en minijupe et bas noirs qui aurait soulagé ma solitude. Peut-être pas une sœur, d'ailleurs. Une fiancée. Ou une maman. Ou les trois à la fois. Je ne comprenais pas pourquoi certains de mes camarades se disputaient continuellement avec les leurs. Ils auraient mieux fait de me les prêter.

À l'école, je n'avais même pas de voisine à laquelle j'aurais pu écrire des poésies et dont j'aurais pu contempler les seins en cachette. Il fallait se contenter du peu qu'il y avait, c'est-à-dire l'école de filles au coin du pâté de maisons. Un ramassis d'eaux dormantes, qui péchaient tout

en se mortifiant. « Ne fais pas ça, c'est trop bon », murmuraient-elles en s'abandonnant à l'étreinte de quelque garçon plus âgé. Mais à moi, elles disaient seulement : « Tu es vraiment gentil... » – signal de passage interdit.

Pendant mon adolescence, je divisais les filles en deux catégories : les madones inaccessibles et les infirmières de la Croix-Rouge tout juste bonnes à presser comme des citrons. On ne séduit pas les madones. On les vénère. Et je les vénérais, le cœur rongé par leur indifférence. Mais dès qu'elles manifestaient un peu d'intérêt pour moi, elles cessaient de m'intéresser.

Pour prévenir la crainte d'un abandon possible, je ne me laissais aller qu'avec celles sur lesquelles je croyais exercer un contrôle. Ma spécialité était la réplique de désengagement.

« Tu m'aimes ? » demandaient-elles. Je comptais jusqu'à onze (le numéro sur le maillot de mon Pulici), avant d'ébaucher une réponse opportuniste : a) je ne sais pas ; b) j'ai peur ; c) j'ai peur de ne pas le savoir.

Quand j'y pense, une vraie crapule. Et de la pire espèce, celle des crapules inconscientes.

Mais étais-je vraiment ainsi ? Ou est-ce la mémoire qui a arrangé mes souvenirs dans le but de me confectionner un autoportrait complaisant ? Il est moins humiliant de s'attribuer un certificat de crapule – surtout inconsciente ! – que de lâche.

Au mariage du fils de Sveva, je compris que tous les orphelins n'étaient pas égaux. Ceux qui, comme lui, avaient perdu leur père étant petits se trouvaient à leur aise parmi les femmes. Ils ne tombaient jamais complètement amoureux parce qu'aucune des prétendantes ne pouvait rivaliser avec la supermaman, mais cet obstacle leur conférait un élément ultérieur de charme.

Un orphelin de mère était moins attirant. Il n'avait pas l'auréole du titan solitaire. Tout au plus du poussin encore mouillé.

Maintenant que j'y pense, je n'en ai jamais fréquenté. La rencontre avec d'autres membres du même club aurait fait ombrage à ma présomption d'être unique.

Pour amortir mon impact avec le monde réel, Belphégor avait obstrué mes sens avec de l'ouate. Rien ne me passionnait, même pas la transgression. Je ne me soûlais pas, je ne me droguais pas et je ne fumais pas de joints, tout

au plus quelques cigarettes à jeun. Je n'aimais pas les sports extrêmes ni les horaires déréglés : j'ai vu plus d'aubes au réveil qu'en allant me coucher. Je n'étais ni de droite ni de gauche, mais libéral-démocrate, ce qui, à dix-huit ans, revient à préférer le jus d'orange au Cuba libre.

Les utopies politiques m'angoissaient, de même que les émotions, les rêves, n'importe quoi. Mais surtout maman. Mon adoration s'évanouit pour faire place à l'indifférence. Je ne cachai plus sa photo. Je l'oubliai simplement.

Mon esprit flottait au niveau le plus bas. Je ne croyais en rien, sinon en quelques chansons. L'étude des philosophes matérialistes et une exposition excessive aux curés avaient forgé un athée railleur. Dieu était une invention de l'homme. La mort était la fin de tout.

Je ris au nez d'un prêtre qui, le premier mercredi de carême, m'avait tracé une croix de cendres sur le front. Je ne savais que trop bien que je redeviendrais poussière et que, de ma mère, il ne restait rien sinon de la poussière.

Dans le cœur de chaque garçon
se cache un désir de fuite

19.

Dans le cœur de chaque garçon se cache un désir de fuite, et le système le plus sûr qu'il connaisse pour échapper à lui-même est de s'enticher d'une personne qui n'est pas faite pour lui.

À l'université je rencontrai la très grande, très belle et très narcissique Alessia. Mademoiselle Première Fois.

La première fois où j'acceptai le risque qu'on me dise non (le oui arriva au contraire avant même que je ne finisse de demander). La première fois où je réussis à dégrafer un soutien-gorge d'un seul mouvement harmonieux du poignet. La première fois où je fis l'amour. Comme c'est souvent le cas, ce ne fut pas une expérience mémorable : Alessia semblait surtout soucieuse de ne pas abîmer son maquillage et moi, je me sentais comme un voleur qui ouvre enfin un coffre-fort et le trouve vide.

Devenue ma fiancée, elle avait continué à s'entourer d'une cour d'adorateurs muets qu'elle maintenait dans un état d'ambiguïté permanente, jouant de leurs illusions par goût de recevoir continuellement confirmation de son charme. Elle appartenait à la troupe de personnes dangereuses du point de vue affectif, qui se complaisent dans leur égoïsme en le faisant passer pour de la sensibilité.

J'étais le dernier à pouvoir m'ériger en précepteur moral. « Fais de beaux rêves », m'avait recommandé maman. Et moi, je ne faisais que les enlaidir l'un après l'autre.

J'aurais voulu m'inscrire en fac de lettres ou dans un institut de sciences politiques pour tenter l'aventure du journalisme, mais mon père n'avait jamais renoncé à ses projets napoléoniens. Il me voyait étudiant l'économie, pour devenir ensuite chef d'entreprise.

Je ne défendis pas mon rêve, pour la simple raison que je ne l'écoutais plus. Les rêves sont enracinés dans l'âme et la mienne était hors d'usage.

Nous trouvâmes un compromis qui nous mécontenta tous deux et fut donc acceptable. La faculté de droit.

« Si tu rates tout le reste, tu pourras au moins être avocat, comme l'imaginait ta mère », résuma papa avec son pragmatisme habituel.

Mais c'est à moi seul que revient la responsabilité de cette erreur. Je n'avais choisi ni la bonne faculté ni la bonne fille, par crainte de poursuivre mes rêves. Il était fatal que j'aie dans le mur.

Lorsque Alessia me quitta par téléphone, une minute après m'avoir répété qu'elle m'aimait, mes défenses s'écroulèrent et Belphégor s'empara de mon cerveau.

Une fois épuisées mes tentatives pathétiques pour la reconquérir, je cessai de fréquenter l'université, baissai les stores et me barricadai dans ma chambre.

Je ne sais si en amour la seule victoire est la fuite, mais à coup sûr celui qui perd reste là où il est : immobile. Je passais des heures assis à ma table de travail, avec pour seul réconfort les chansons de Police et une cartouche de Camel Light (dans ce Light résidait toute ma lâcheté).

Imbu des bribes de psychanalyse que j'avais étudiées pour l'examen d'anthropologie criminelle, je rédigeai un interminable dossier sur moi-même, dans lequel je me décarnais dans un langage aride, à la troisième personne, quelques vérités supposées.

Dans le chapitre intitulé Diagnostic, j'écrivais : « Puisque le traumatisme déterminé par la mort de sa mère a fait dévier le Vrai Soi du sujet, quoi qu'il fasse, pense ou dise, cela ne lui appartient pas, mais à la personnalité dystonique qu'il a développée au cours des années. Une sorte d'intrus existentiel. »

Mais de quelle façon « le sujet » aurait-il pu récupérer son Vrai Soi ? C'était l'objet du chapitre intitulé Pronostic, où les mots qui revenaient le plus souvent étaient « il faut » et « on doit », comme dans les meetings politiques.

« Il faut désactiver le cerveau et les sens, inévitablement compromis. On doit libérer l'instinct, seul élément structurel non entamé par le traumatisme. »

Certains problèmes, qui ne seraient pas simples à résoudre, se profilaient à l'horizon. Qui pouvait me mettre en contact avec l'« élément structurel » sinon mon cerveau et mes sens, réduits désormais à l'état de vieux tas de ferraille ? Et surtout, qui me garantissait que c'était le Vrai Moi et non

pas l'« intrus existentiel » qui avait inspiré la rédaction du dossier ?

Ces objections poussèrent mon auto-analyse vers un cul-de-sac, d'où elle mit des semaines à se désensabler. L'illumination arriva un dimanche matin, tandis que je changeais l'air dans la pièce imprégnée de fumée : pour redevenir moi-même, il me fallait changer d'air, moi aussi.

Pas de voitures ni de trains, c'est d'un voyage intérieur qu'il s'agirait. Je remettrais ma vie à zéro, ramenant les aiguilles de ma montre au matin où je m'étais réveillé orphelin. Je fixai l'horaire du début du nouveau cours : 11 h 11 le lendemain. Mais cet instant précis me surprit au cabinet, ce qui n'était pas exactement le contexte idéal pour une cérémonie d'initiation.

Belphégor accorda au Vrai Moi un sursis de vingt-quatre heures, qui devinrent quarante-huit, puis soixante-douze. Je m'étais planté.

Après quelques suppléments de réclusion et de délire, j'ouvris grand la porte de ma chambre, un soir, pour annoncer triomphalement à Sveva, la seule personne avec laquelle je conservais un simulacre de rapport humain, que j'avais enfin trouvé la solution. Pour découvrir le Vrai Moi, je devais rétablir l'équilibre altéré par la mort de maman en la ramenant, elle aussi, à la vie grâce à l'imagination.

Si seulement j'en avais été capable, j'aurais essayé de la dessiner, renonçant pour une fois à lui mettre des grains de raisin dans la main. Je me contentai de mettre à jour sa carte d'identité.

Elle aurait eu cinquante-six ans. Bien portés, même s'il me plaisait de l'imaginer avec un léger surpoids : elle était trop friande de gâteaux.

Mais avec quelle voix m'aurait-elle parlé ? Je ne me souvenais plus de la sienne. De quelle couleur auraient été à présent ses cheveux blonds, dont ma mémoire avait égaré le parfum ? Et comment aurait-elle été habillée ? Encore avec les mêmes tailleurs du temps où je me réfugiais dans son armoire pour jouer à cache-cache ?

Je me débattais dans une cage mentale, prélude possible à la folie.

Un jour, je poussai jusqu'au palier et y trouvai Palmira, désormais veuve de Tiglio, entourée de sacs à provisions. Elle regarda les cernes sous mes yeux, ma barbe rare et mes cheveux déjà clairsemés sur la nuque. Surmontant un dégoût

justifiable, elle me fit une caresse.

« Tu n'es plus ce que tu étais, petit. Tu as pris froid. De temps en temps, je pense à la bonne chaleur dans laquelle tu aurais grandi, si ta chère maman avait été là...

— Les *si* sont la marque des perdants. Dans la vie, on devient grand *malgré*. »

Je m'étais défendu à l'aide du manuel du surhomme du père Nico. Mais désormais mon âme se trouvait à la morgue : même Palmira le disait.

Ses mots résonnaient dans ma tête. Je les sentis descendre dans mon ventre, flotter dans une mare acide et, de là, essayer de remonter vers le cœur.

Le barrage de Belpégor n'était pas facile à franchir. Néanmoins, l'écho d'une voix parvint jusqu'à moi.

« Si tu avais grandi auprès de ta mère, maintenant tu aurais moins peur de tomber. Mais tu aurais également moins besoin de voler. *Malgré* le fait qu'elle ne soit plus là, il est temps que tu commences à battre des ailes. »

20.

D'un jour à l'autre, il ne m'importa plus de rechercher le Vrai Moi. Devenir quelqu'un me suffisait. Et quelqu'un d'autre encore mieux.

Cependant, il me fallait agir. Les monstres du cœur se nourrissent d'inaction. Ce ne sont pas seulement les défaites qui les font grossir, mais les renoncements.

Je sortis de prison et me présentai de nouveau à l'université, décrochant une mention « très bien » à l'examen de procédure pénale. Il m'en manquait encore six pour obtenir ma maîtrise et je cherchai de l'aide auprès de mes anciens camarades pour achever ma remontée. Mais ils étaient déjà à la veille de leur soutenance de thèse et ne pouvaient pas revenir en arrière pour m'attendre.

Je me barricadai de nouveau chez moi, rédigeant des programmes d'étude que je repoussais d'heure en heure. Mais le travail solitaire sur des matières tellement éloignées de mes intérêts me rappelait continuellement que ma vie était la conséquence inexorable de choix défensifs.

J'avais besoin de m'évader et je proposai à Mon Oncle de m'embaucher dans son entreprise. Il n'attendait que cela, mais il l'attendait pour plus tard : avant, il fallait que je passe une maîtrise. Il appartenait à la dernière génération des nostalgiques de la culture. À Noël, je lui faisais cadeau de livres de philosophes abscons qu'il dévorait avec une soif de savoir désordonnée et poignante.

Je cherchai de la distraction auprès de mes amis du samedi soir, mais eux non plus ne se montrèrent pas à la hauteur, ou à la bassesse, de la tâche. À l'époque, je fréquentais un groupe d'étudiants en ingénierie. Des jeunes gens solides et concrets, qui rangeaient mes tourments intérieurs sous l'étiquette de lubies et me présentaient de braves filles, des filles qu'on oublie vite.

Ils ne savaient même pas que j'étais orphelin. Ou en tout

cas ils ne le savaient pas par moi : j'avais toujours refusé d'aborder le sujet et la présence de Sveva, qui après le mariage de son fils s'était installée chez nous, me dispensait de fournir des explications.

D'habitude, les jeunes qui sont affligés d'un dégoût existentiel trouvent à se défouler dans la politique ou le spectacle. Mais mon énergie vitale était trop faible pour alimenter un talent créatif. Quant aux idéologies, elles continuaient à me paraître de la même essence que l'amour : des utopies inconciliables avec la nature égoïste de l'être humain et en particulier avec la mienne.

Sur le conseil de Sveva, j'allai dans une salle de sport me débarrasser de mes toxines, mais deux instructeurs au physique d'athlète – rebaptisés aussitôt les Cons de Riace¹ – me proposèrent de prendre des anabolisants pour devenir comme eux et ils ne me revirent plus.

Restait la psychanalyse, mais pour arriver à m'allonger sur un divan, j'aurais dû vaincre ma honte et demander l'argent à papa, qui considérait les affres de l'esprit comme une distraction pour ceux qui avaient du temps à perdre.

Je m'aperçois que j'ai parsemé les dernières phrases de *mais*. À l'époque, c'était mon tic de langage quotidien. Je vivais avec la sensation d'être enterré par un mur d'incompatibilité contre lequel mes enthousiasmes de brève durée allaient se briser.

Peu à peu, je déplaçai mes livres d'études vers le bord de ma table de travail et les remplaçai par des manuels de développement personnel.

Sois le maître de ton destin.

L'art de conquérir ses amis et de dominer les autres.

La névrose peut être vaincue.

Comment chasser l'angoisse et commencer à vivre.

Je surlignais les phrases les plus importantes de chaque volume. Mais les phrases surlignées se multipliaient à chaque lecture et, à la fin, je me retrouvais avec, entre les mains, des livres complètement peinturlurés d'orange.

J'appris par cœur :

l'introduction rédigée par Bjorn Borg pour un cours de tennis de la fédération suédoise : « Ton problème est que tu manques de confiance en toi et cela t'amène à

perdre le contrôle de tes actions » ;
le poème *If* de Kipling : « Si tu sais rêver sans devenir l'esclave de ton rêve, / Penser sans faire de la pensée ta seule ambition » ;
le poème anonyme « trouvé dans l'ancienne église Saint Paul à Baltimore », qui tournait autour des mêmes concepts mais était d'une qualité littéraire inférieure : « Ne sois pas cynique en amour car, en dépit de toute stérilité et de toute désillusion, il est aussi éternel que l'herbe. » De fait, on venait de recouvrir d'asphalte la pelouse devant ma maison.

Même *Gatsby le Magnifique*, je le transformai en manuel d'autosecours, m'identifiant au chenapan romantique séduit par une femme qui ne lui convenait pas du tout. Depuis sa jeunesse, Gatsby avait travaillé sur lui-même, se remplissant les poches de programmes : « Arrêter de mâcher de la gomme et lire un livre ou une revue instructive par semaine. »

Je commençais, moi aussi, à remplir mes poches : « Faire onze séries de onze flexions par jour et étudier l'espagnol. »

J'évitais de toucher aux deux ouvrages de droit commercial, mais pendant un mois j'étudiai l'espagnol en faisant des flexions.

Puis, d'un jour à l'autre, je balayai sans regrets ce petit théâtre suspendu dans le vide et j'en mis sur pied un autre : « Écouter tout Mozart et lire tout Jung. Après onze semaines de traitement, téléphoner à Alessia. »

De semaines, il en passa deux à peine avant que Sveva ne fît irruption dans ma chambre et ne m'ôtât Jung des yeux et Mozart des oreilles.

« Tu crois que je ne me suis pas aperçue que tu te moques de ton père ? Tu n'assistes plus aux cours, tu passes des examens au compte-gouttes, si tant est que tu en passes. Tu devrais avoir honte ! »

Elle éclata en sanglots.

« Je ne suis pas assez précieux pour mériter tes larmes, répondis-je théâtralement, mais au fond assez content.

— Ton père et moi on va se quitter. Il dit qu'il veut reprendre sa liberté. Que dans quelques années il aura le même âge que ton grand-père lorsqu'il est mort, et par conséquent il ne veut se priver de rien.

— Papa a peur de mourir et moi de vivre. Je pourrais lui

proposer un échange.

— Il dit que nous devons le laisser tranquille, que ça lui passera.

— Et moi, qu'est-ce que je peux faire ?

— Étudier ! Il dit que son mal-être dépend de la maîtrise que tu n'as toujours pas décrochée. Tu l'as déçu, tu lui as enlevé la confiance dans l'avenir.

— Alors, nous sommes à égalité. Tu ne comprends pas qu'il m'utilise comme alibi pour se justifier d'en prendre à son aise ?

— Je voudrais être ta maman pour te flanquer une gifle. J'espère que là où elle se trouve maintenant, elle ne voit pas dans quel état tu es !

— Toi, tu ne dois même pas prononcer le nom de ma maman, compris ? Va-t'en ! Non, c'est moi qui m'en vais. Comme ça, vous pourrez continuer à vous déchirer sans me mettre en cause. »

Voilà qui était fait. J'avais réussi à couper jusqu'au dernier fil qui me rattachait à une idée d'affection.

Belphégor pouvait s'enorgueillir de mes progrès. Il me semblait l'entendre murmurer les mots d'ordre habituels dans ma tête.

« Tu seras toujours différent des autres et jamais personne ne t'aimera vraiment. »

Je me rappelai qu'on était en été. Je sortis la tente canadienne de la cave et rejoignis mes amis ingénieurs dans un camping sur l'Adriatique. Mais pour guérir l'âme, il ne suffit pas de changer d'hôpital. Je détestais les amis, le camping, la mer Adriatique, toutes les mers du monde. Je me détestais moi-même.

Un matin, je me levai avec un mal atroce au fond des mâchoires. Mes dents de sagesse avaient percé. À vingt-cinq ans.

L'instinct de conservation se manifesta. Même si j'avais décidé de jeter ma vie aux corbeaux, je ne me laisserais pas toucher par les mains d'un dentiste inconnu.

Je sautai dans le premier train en direction de la maison. Tandis que je fermais les yeux pour anesthésier la douleur, des plages lointaines de l'enfance surgit la vague d'un souvenir oublié, et je fus envahi par l'image d'une paire de lunettes cerclées de noir qui se penchaient sur moi.

Je tente de fuir ce regard courroucé et investigateur, mais je ne peux pas bouger parce que j'ai une roulette dans la

bouche. Le bruit de la bête mécanique s'apaise, je tourne le cou pour sentir que je suis vivant et les lunettes cerclées de noir deviennent un visage entier, qui parle avec maman et lui annonce qu'il devra m'enlever une dent.

Je hurle. Le dentiste montre des signes d'impatience. Il finit par sortir de son cabinet pour aller dans celui d'à côté converser avec une obturation.

« Que ce garçon se calme et je reviendrai ensuite.

— Je m'en occupe, docteur, soyez tranquille », dit maman.

Elle s'approche du fauteuil, m'enlève la serviette que j'ai autour du cou et me prend par la main.

« Dépêche-toi, on s'en va ! »

Un instant et nous sommes déjà dehors, mais une voix de roulette retentit dans la cage d'escalier.

« Où allez-vous, madame ?

— J'ai oublié d'aller chercher une robe chez le teinturier.

— Les teintureriers ferment dans trois heures.

— Mais vous n'avez pas idée du trafic qu'il y a aujourd'hui. »

Nous courons dans la rue tout en nous étreignant et en nous embrassant. Maman me raconte alors comment, alors qu'elle était déjà une jeune fille, ses dents de sagesse avaient percé et comment elle avait échappé au supplice de l'extraction grâce à toutes sortes d'expédients.

« Et puis ?

— Et puis on me les a enlevées. Dans le calme. Nous enlèverons aussi la tienne, jeune homme. Dès que nous aurons un peu moins peur tous les deux... »

1. Au lieu de *Bronzes de Riace*, deux statues d'hommes de provenance grecque, datant du V^e siècle av. J.-C., retrouvées dans la mer Ionienne devant le bourg de Riace en Calabre.

21.

Mes dents se montrèrent si intelligentes qu'elles me contraignirent à passer le quinze août en ville.

Au cours d'un double mixte entre deux joueurs de tennis et deux autres assez faibles (dont moi), je fis la connaissance d'Alberto, lui aussi un naufragé de l'été qui fréquentait la rédaction du *Corriere dello sport*. Le soir, je l'accompagnai voir le match du Toro et je notai mes impressions sur un bout de papier froissé dont je lui fis cadeau.

Lorsque quelques semaines plus tard il partit faire son service militaire, je fus convoqué au journal par son chef de bureau pour prendre sa place. Il s'appelait Orso et c'était le premier journaliste que je voyais à l'œuvre. Après lui avoir parlé, je pensai que ce serait aussi le dernier.

« Alberto m'a fait lire un papier d'enfer et il affirme que c'est toi qui l'as écrit, commença-t-il en me recevant debout dans le vestibule comme un postulant. Je n'ai pas compris si tu étais fou ou si tu as eu simplement une enfance difficile. Naturellement, une hypothèse n'exclut pas l'autre. Mais je pencherais pour la première : tu es fou. Par conséquent, tu t'entendras bien avec moi. Ta tâche principale consistera à aller me chercher un café au bar sans en renverser la moitié dans l'escalier. Je t'avertis : tu n'as aucune possibilité d'être engagé, mais même dans l'hypothèse hautement fantaisiste selon laquelle un jour de malheur tu arrives à réaliser ton cauchemar et à devenir journaliste, je te présente dès maintenant mes condoléances parce qu'il s'agit d'un métier de merde. Tu acceptes ? »

Je répondis oui et me retrouvai tapant à la machine de brefs délires à propos de disciplines sportives inconnues de moi, comme le ballon élastique et le tambourin, en échange d'une rétribution de mille lires par brève : le prix d'un croissant.

J'étais enfin quelqu'un.

Mon rêve d'écrire s'était matérialisé sous une forme imprévisible, lorsque je croyais ne plus le désirer. Si un rêve est vraiment LE rêve, celui pour lequel on est venu au monde, on peut passer sa vie à le cacher derrière un nuage de scepticisme, mais on ne réussira jamais à s'en délivrer. Il continuera à envoyer des signaux désespérés, comme l'ennui et l'absence d'enthousiasme, comptant sur une révolte de l'individu.

Belphégor et moi sommes alors convenus d'une trêve. En échange de mon renoncement à explorer les blessures de l'âme, le monstre s'engageait à ne plus empoisonner le rêve que je venais de retrouver par des perfusions de découragement.

Je portai au journal quelques cafés et de nombreuses histoires, qui devinrent peu à peu des articles : au début, signés seulement de mes initiales, et ensuite carrément de mes nom et prénom.

Pour que je puisse m'offrir quelques croissants supplémentaires, Orso Chef me procura une collaboration aux pages sportives du quotidien *Il Giorno* de Milan. Et par une de ces ironies de la vie, on me demandait uniquement des articles sur la Juve.

Entre-temps, papa prenait congé de Sveva. Une séparation ponctuée de repentirs et de scènes. Elle continuait à me demander de l'aider, mais je faisais semblant de ne pas m'en apercevoir. Belphégor savait comment se comporter dans les situations de ce genre : tourner le dos à toute vérité qui puisse être source de souffrance.

Mon père, lui aussi, semblait avoir été contaminé pas la même maladie, et pour détourner l'attention de ses propres inquiétudes, il commença à s'intéresser à ma métamorphose. Il procédait avec l'adresse d'un spadassin qui connaît les points faibles de l'adversaire. En ma présence, il ironisait sur la vacuité du métier de journaliste, mais devant ses collègues, il déclamait mes chroniques sportives comme si j'avais été la réincarnation de Jack London.

C'était un duel de résistance nerveuse et bizarrement j'arrivais à tenir le coup. La conscience d'avoir trouvé une place, et peut-être un métier, sans son aide me soutenait. Mais une fois, je commis l'erreur de lui demander si maman aurait été fière de mon choix.

« Pauvre femme, répondit-il. Elle en aurait fait une maladie. Elle désirait pour toi un travail sûr, sérieux.

Personne ne t'engagera jamais dans un journal. »

Le quinze août de l'année suivante, tout mal de dents définitivement disparu, je mijotais dans la tiédeur d'une cabine téléphonique au cœur de la Sardaigne.

« Je suis le rédacteur en chef du *Giorno*, disait la voix au bout du fil. Mes compliments pour tes articles sur la Juve, en bon supporter je n'en ai pas raté un seul. Je me demandais si tu serais disposé à venir travailler avec nous.

— Volontiers. Mais pour vivre à Milan avec ma rétribution de collaborateur, il faudrait que je gagne à la loterie.

— C'est déjà fait : nous voulons t'engager... Ne te monte pas la tête. Notre principal chroniqueur sportif est parti et nous ne pouvons nous permettre de le remplacer que par un jeune qui ne nous coûtera pas trop cher. Alors, qu'en dis-tu ?

— Qu'est-ce que j'en dis ? Wouaouh pourrait aller ? »

Je raccrochai et regardai avec des yeux de merlan frit la fille aux cheveux roux qui me souriait de l'autre côté de la vitre. Puis je les plissai jusqu'à ne plus laisser qu'une fente. J'avais un coup de fil intérieur à passer.

« On m'a engagé au journal après un an d'essai seulement. Et je suis amoureux, enfin ! Maman, s'il faut vraiment que je te rejoigne, fais que ce soit maintenant. Il n'y aura jamais de meilleur moment pour mourir. »

C'était donc arrivé. L'écriture m'avait rendu sûr de moi au point de me pousser à rompre unilatéralement mon pacte avec Belphégor.

J'étais tombé amoureux fou. Entre feux de joie et guitares, au bord de la mer et dans un sac de couchage. Parce que tous, au moins une fois dans la vie, nous avons le droit de croire que les chansons de l'été ont été écrites exprès pour nous.

Elle portait le nom de l'une de mes grand-mères, Emma, et avait le même caractère entêté. Bien qu'elle fût la plus convoitée de la compagnie, elle était considérée hors concours. Trop liée à un sosie de l'Incroyable Hulk, qui avait été son rêve et le restait encore, bien qu'ils aient rompu à la veille des vacances et qu'il exhibât ses muscles de par le monde désormais sans elle.

J'avais séduit Emma à la surprise générale, et aussi un peu à la mienne, en tirant finalement profit d'une leçon infailliable : l'écouter. Les femmes ne se conquièrent pas avec les cordes vocales, mais avec les oreilles. Nous, les hommes,

perdons du temps à les assourdir de répliques mémorables, alors que la seule chose qu'elles nous demandent est de prêter attention à leurs pensées.

À l'aube, j'avais émergé du sac de couchage avec le regard perdu en direction d'arcs-en-ciel imaginaires et l'envie de passer les cent années suivantes de ma vie avec elle.

Ivre de stupeur autant que moi, mais nettement plus concrète, Emma s'était mise à ramasser les canettes de bière abandonnées le long de la plage, tandis que j'apaisais ma tension en utilisant mes orteils comme pinceaux pour tracer sur le sable le profil de mon amour.

Une de ses amies me demanda quel animal préhistorique j'étais en train de dessiner. Et dire qu'avec les pieds je m'en tirais mieux qu'avec les mains. Puis elle revint vers le sujet du jour. « Ne vole pas trop haut, me conseilla-t-elle. Même si Emma et son petit ami sont en pleine crise, leur histoire n'est pas encore finie. Elle y a cru énormément. »

Le bon sens me suggérait de l'écouter, mais j'étais envahi par une sensation de toute-puissance qui me faisait me sentir invulnérable aux coups de la fortune. La sagesse devait lutter contre la résistance tenace du cœur, qui venait de contempler les étoiles et n'avait aucune intention de regagner son refuge antisismique.

À la fin des vacances, je repris ma place d'avant à la rédaction, en attendant de déménager à Milan. Au bout d'une semaine, je brûlais déjà du désir de revoir Emma. Je n'avais plus d'argent et aucune idée de la manière dont j'aurais pu me payer un autre voyage en Sardaigne. Je commençais à échafauder les hypothèses les plus désespérées, y compris la possibilité de m'embarquer sur un bateau de pêche, lorsque Orso Chef me convoqua dans son bureau.

« Je viens de lire ton interview de Michel Platini. Celle où tu lui demandes ce qu'il pense de l'amour absolu et s'il est vrai que la distance tue les sentiments... Une bouillie impubliable ! Ta petite Sarde te manque, hein ? Bien sûr que je sais qui c'est : elle appelle ici cinquante fois par jour. Tu te souviens que dimanche prochain ton Toro joue à Cagliari ? Le journal n'a prévu aucun envoyé spécial, mais j'ai convaincu les organisateurs de te laisser monter dans l'avion comme dirigeant accompagnateur... Ne me remercie pas, je l'ai fait parce que comme ça, au moins, tu me libères la ligne téléphonique. Oh, tu n'es pas en train de te moquer d'elle, au moins ? Fais attention, l'amour est une chose

sacrée... Qu'est-ce que tu fais, tu m'embrasses ? Mais alors, je te plais ! Et maintenant, tu vas lui raconter quoi, à la petite Sarde ? »

Emma était venue m'accueillir à l'aéroport avec des lunettes noires et un foulard d'espionne, pour se rappeler à elle-même que notre histoire était clandestine. Mais dès qu'elle me vit, elle oublia toute prudence et courut à ma rencontre sous l'œil des caméras d'une télé privée qui était là pour immortaliser le débarquement des footballeurs et renvoya l'image de notre baiser dans toute l'île.

Deux jours plus tard, la petite Sarde me laissa à la porte des départs. Elle avait enlevé ses lunettes et son foulard. Elle m'annonça qu'elle se considérait comme ma petite amie en titre et qu'elle viendrait avec moi à Milan en automne. Elle ajouta qu'au retour de ses vacances autour du monde Hulk la quitterait sûrement.

Elle ne dit pas que c'était elle qui allait le quitter. Mais le refoulement des vérités dérangeantes faisait désormais partie de ma manière de vivre, comme une seconde nature. Je produisis comme d'habitude un film hollywoodien et me le projetai dans le cerveau : Hulk revenait inchangé de son voyage, Emma s'apercevait qu'elle ne l'aimait plus et appareillait pour sa nouvelle vie avec moi.

Bien au contraire, Hulk revint de voyage pour lui offrir une maison, le mariage, des enfants. Tout ce qu'Emma avait toujours espéré l'entendre lui offrir.

Commencèrent des négociations téléphoniques. C'était un challenge inégal et, de plus, je n'étais pas sur mon terrain pour le disputer.

Un matin de novembre, je franchis avec les jambes molles la porte du Palazzo dell'Informazione de Milan pour signer le contrat d'embauche. Je venais d'accrocher mon pardessus au portemanteau lorsque l'appareil sur mon nouveau bureau se mit à sonner.

« Ciao. Je voulais te souhaiter bonne chance. Aujourd'hui, c'est une autre aventure qui commence pour toi. Pour moi aussi. Dans trois mois je me marie. Je t'en conjure, ne m'appelle plus jamais. Tu nous ferais du mal à tous les deux. »

Je sentis la même douleur que celle que j'avais éprouvée dans la pièce des louveteaux après l'annonce de Baloo. Une cuillère de glace qui pénétrait dans mon ventre pour le vider complètement. L'ombre inéluctable de la mort que j'avais fuie toute ma vie.

Je descendis dans la rue pour échapper au regard de mes collègues. Je laissai derrière moi la piazza Cavour et marchai le long de la via Turati jusqu'à la piazza della Repubblica. Je demandai asile à un banc qui faisait face au trafic et j'abritai ma figure derrière un journal. Les larmes descendaient lentement, comme d'un robinet mal fermé.

Malheureusement, le journal avait un format tabloïd. Trop petit pour me cacher entièrement.

S'ensuivit une période difficile et littéraire

22.

S'ensuivit une période difficile et littéraire, en équilibre instable entre romantisme et rhétorique.

Je conserve un ou deux témoignages écrits datant de ma période milanaise. Le premier est un roman de Jay McInerney, *Bright Lights, Big City*, qui débute par cette phrase foudroyante : « Tu n'es pas exactement le genre de personne qu'on s'attendait à trouver dans un endroit comme celui-ci, à une pareille heure. »

C'était un *tu* qui aurait très bien pu être moi. Un jeune homme abandonné par celle qu'il présumait être la femme de sa vie se perd dans les nuits de la métropole à la recherche de lui-même, jusqu'à ce qu'il découvre que l'amour perdu avec lequel il avait toujours refusé de régler ses comptes était sa mère morte d'un cancer.

Le deuxième spécimen remonte à l'année suivante et c'est la feuille sur laquelle j'avais ébauché le brouillon d'une lettre à Emma. Je la reproduis avec quelques parenthèses ajoutées par la suite.

Milan, 11 octobre

Ciao Emma,

Il est quatre heures de la nuit – ou du matin ? – et je ne sais pas ce qu'avoir sommeil veut dire. (L'influence de McInerney est immédiatement évidente.)

Je t'écris sur le palier de mon deux-pièces. Le journaliste avec qui je partage la location s'est endormi en laissant les clés dans la serrure, mais il a les oreilles bouchées avec du ciment et j'ai beau me pendre à la sonnette, rien n'est capable de le réveiller. (Je voulais lui faire pitié ou la faire rire ? J'étais en train de tracer le portrait d'un pauvre type qui n'arrive même pas à rentrer chez lui.)

Nous avons émergé de la rédaction à minuit, en tenant sous le

bras les exemplaires du journal qui venaient de sortir et quelques collègues, des filles sympathiques. (Un mensonge pathétique pour la rendre jalouse. En réalité, nous étions dix garçons au ventre vide et bourrés d'adrénaline.)

L'un de nous avait été invité à dîner par un journal concurrent, mais n'ayant pas le courage de l'avouer, il a dit aux autres de continuer sans lui : il devait nous suivre en voiture. Dommage qu'au carrefour de Porta Venezia il ait tourné du côté opposé.

Il y avait encore beaucoup de mouvement autour des tables du restaurant et lorsque nous avons réussi à commander notre côtelette, il était déjà une heure. Elle est arrivée à une heure et demie. Avec l'os et tout. À deux heures, on a vu aussi arriver le traître. Il s'était sali les mains de cambouis pour nous faire croire qu'il avait eu des ennuis mécaniques. Et nous : « Tu dois avoir une de ces faims ! Heureusement, il reste encore une côtelette et des frites en pagaille. » Il a fait valoir qu'il avait mal à l'estomac, mais il a dû tout manger depuis le début, même le gâteau avec les meringues, et là j'ai cru qu'il allait éclater. (Avec quel culot j'osais déguiser en chatolements de dolce vita ces pauvres plaisanteries de caserne !)

Tu me manques, Emma. Pas tant pour ce que tu m'as donné, mais pour ce que tu aurais pu me donner ensuite, lorsque je suis arrivé à Milan seul, vivant et luttant seul, me préparant à manger seul et quémendant auprès de la concierge une reprise à mon pantalon. (J'étais en train de lui reprocher de ne pas être venue à Milan me préparer à manger et reprendre mon pantalon.)

Je viens de fêter mon anniversaire. Vingt-sept ans, mais ça tu le sais. Ce que tu ne peux pas savoir, c'est que le journal de ma ville – oui, La Stampa – m'a offert un poste au siège de Rome. Je voudrais t'en parler. J'ai toujours rêvé d'une amante qui soit aussi une amie et une conseillère. Avec toi, Emma, je les avais trouvées toutes les trois.

Sincèrement, je pensais te mériter, après tout ce que j'ai souffert pendant l'enfance. Tu te souviens quand je te disais que ma mère vivait en Amérique, où elle dirigeait une multinationale de cosmétiques ? (Depuis l'époque du collège, je lui avais fait faire du chemin.)

Les choses ne sont pas exactement comme ça et un jour, je te les raconterai mieux. En tout cas, je pensais te mériter. Et que tu avais besoin de moi. Mais cela, peut-être que je ne le pense plus. (De fait, elle en avait épousé un autre.)

Excuse-moi, je suis en train d'écrire un tas de conneries et il

est presque cinq heures du matin. Voilà, je croyais que tu avais besoin de quelqu'un qui t'écrive un tas de conneries à cinq heures du matin. (Encore McInerney.)

Je croyais pouvoir t'offrir un monde peuplé de personnes amusantes. Et un autre, plus petit mais plus grand, habité rien que par nous deux. Le bonheur, Emma.

Le bonheur, c'est de faire l'amour à des heures bizarres ou bien normales, pourvu que ce soit avec toi. Le bonheur, c'est de grandir ensemble, de se disputer pour voir qui a la tête la plus dure, et puis, pleins de bosses, de gravir une autre marche de notre amour. Le bonheur, c'est un rendez-vous au bar auquel j'arrive en retard. (Curieux, comme idée du bonheur.) Un problème qui te tracasse et que nous résolvons ensemble. Un bracelet dont je te fais cadeau, une chemise que tu me laves. (Après l'avoir reprise, je suppose.)

Excuse-moi encore pour ce wagon de pensées idiotes. Je voulais seulement te dire que ce qui me manque, ce n'est pas une femme, c'est toi. Toi qui es aussi une femme, et quelle femme. Mais tu es quelque chose de plus : l'autre moitié de moi.

Je ne sais pas dans quelle mesure je peux me moquer de celui que j'étais alors. Les sentiments vrais ont une dignité qui les préserve du sens du ridicule.

De telles lettres, j'en écrivis par dizaines. J'en postai même certaines, sans jamais rien recevoir en retour, ne fût-ce qu'une carte postale. Il y en avait pourtant de fort belles, en Sardaigne. L'une d'elles immortalisait la plage où nous nous étions aimés. Je me l'étais expédiée à moi-même. Chaque soir, je la regardais et, après l'avoir imprimée dans ma mémoire, je fermais les yeux pour sentir l'odeur des baisers et de la mer.

Le souvenir idéalisé de son visage s'effaça peu à peu, mais jamais complètement. Il me fallut deux ans pour guérir, c'est-à-dire pour me sentir aussi mal qu'avant de l'avoir rencontrée. La douleur ouvre des brèches qui permettent de regarder à l'intérieur de soi. Mais je continuais à regarder du mauvais côté.

Le fait d'avoir à nouveau perdu l'amour aggrava mon état. Je fus saisi par la rage de renier le passé. Je ne répondis pas à une dernière lettre de Sveva et, dans ma rage autodestructrice, je cessai même de rappeler Mon Oncle au téléphone, bien que ce fût la seule personne grâce à qui je sentais que je faisais encore partie de quelque chose.

Puis je débarquai à Rome, la grande chienne qui lèche

toutes les blessures.

23.

Dans le tiroir le plus reculé de mon bureau, je conservais une boîte ronde. Pendant ses folles années, elle avait offert l'hospitalité à trois couches de biscuits danois, mais elle s'était reconvertie depuis longtemps en coffre-fort, abritant les souvenirs d'une vie.

En fouillant tout au fond, voici mon premier cahier d'école. Celui avec une panthère sur la couverture et l'incipit qui marqua le début de ma carrière littéraire : « C'est l'autone et les feuille tondent. » Puis le cadavre effrangé du mouchoir à pois de maman avec lequel je frappais les murs de la maison pendant les séances de *tic tic*. Et le squelette du tuyau de pipe que j'ai tenu pendant des mois entre les lèvres après avoir archivé les Camel Light, sifflant dedans comme un arbitre ou une locomotive à chaque fois que j'éprouvais le désir d'aspirer.

Et encore : une photo d'Alessia la narcissique à une soirée déguisée. (Elle y figure en Pharaonne.) Le billet qu'une fiancée sensible m'avait glissé en cachette dans un manuel de droit privé : « Quelles que soient les bêtises que tu es en train d'écouter en ce moment en cours, pense que ce soir nous serons ensemble. » La lettre jamais expédiée à Emma. Et son visage, immortalisé par un Polaroid. Le roux éclatant de ses cheveux forme désormais une tache plus atténuée, rosée.

Les années romaines habitent toutes au sommet de la boîte et commencent avec une couverture de *Playboy*, à laquelle est agrafée la photocopie d'une prière bouddhiste.

Les bouddhistes romains se retrouvaient tous les jeudis soir aux alentours de la place Saint-Pierre, dans une maison qui donnait – ironie du sort – sur le bastion de la chrétienté.

C'était un petit palais d'ancienne et farouche noblesse, avec un ascenseur hors service et des marches d'escalier très

basses, pour permettre aux roues des carrosses de glisser dessus.

La première fois que je m'y aventurai, je n'en vis pas un seul (leur passage avait été supprimé depuis plusieurs siècles) et je dus monter en transpirant les sept étages à pied. La gymnastique de l'âme a une prédilection pour les escalades. Je me consolais en pensant que Moïse, lui non plus, n'avait pas reçu les Tables de la Loi dans une cave.

Tandis que je laissais mes chaussures sur le palier, le son d'un orgue m'apporta l'écho de certaines messes catholiques de mon enfance. Il était produit par le mélange des voix qui répétaient un mantra.

L'âme intimidée, je gagnai la salle de la prière et m'assis comme les autres sur le sol, dans la posture du lotus, jusqu'à ce qu'une crampe laïque au mollet me force à décroiser les jambes et à les allonger sur le côté comme une bayadère.

Le responsable du groupe déclara la réunion ouverte. Il portait une barbe touffue comme celle de Che Guevara et avait probablement été l'un de ses adeptes lorsqu'il était jeune, avant de détourner ses obsessions révolutionnaires de la société vers sa propre personne.

À tour de rôle, les personnes présentes racontèrent les bénéfices que la pratique bouddhiste avait apportés à leur existence. Un échantillonnage complet d'humanité était exposé dans ce salon. Individus de toutes sortes, qui n'avaient en commun qu'une seule chose : la confrontation à la souffrance.

Je fus frappé par leur refus de la victimisation. Une jeune fille réchappée de la drogue admit qu'au moment où elle se trouvait au plus bas de sa parabole, elle avait pensé que même les arbres se déplaçaient pour ne pas lui faire d'ombre. La prière lui avait redonné de la force vitale. Maintenant, elle savait que la cause de ses malheurs était à chercher à l'intérieur d'elle-même.

Chaque confession se concluait par des applaudissements collectifs, qui résonnèrent aussi lorsqu'un étudiant à la mine réjouie annonça que la récitation du mantra avait résolu ses problèmes de stationnement.

Les applaudissements, le stationnement. C'en était un peu trop pour moi. Mais juste à ce moment-là, Agnès décida de me présenter à l'assistance.

« Lui, son problème c'est la figure du père... »

Je l'avais connue dans les ruelles de Trastevere, l'hiver qui

suivit celui de mon atterrissage à Rome. La nuit, une fois terminé mon travail au journal, je fréquentais la tribu des Velléitaires : acteurs à la recherche de réalisateurs, réalisateurs à la recherche de producteurs et producteurs à la recherche d'argent, qui se pourchassaient d'une terrasse à l'autre en n'obtenant que de vagues promesses d'invitations à dîner.

Agnès exerçait vraiment la profession d'actrice, mais surtout elle l'était. Blonde, sensuelle et douée d'un comique inconscient. Elle avait joué dans un film à succès, inspiré les fantaisies adolescentes sur une couverture de *Playboy* (où elle n'était vêtue que d'un bikini clouté de cabochons en cuir) et expérimenté tous les genres d'émotions possibles, avec une nette préférence pour les plus nocives. Au seuil de ses trente ans, la rencontre avec le bouddhisme l'avait arrachée au bûcher des vanités pour la transformer en une guerrière de l'esprit.

C'était la première fois que j'accueillais la foi dans ma chambre à coucher. Chaque soir, Agnès s'agenouillait devant un petit temple portatif et récitait son mantra. Je la voyais sortir de ces corps-à-corps avec elle-même complètement régénérée. Elle m'avait attiré vers le Bouddha avec la technique irrésistible – une alternance d'allusions et de regards dolents – que les femmes utilisent lorsqu'elles veulent vous amener à faire quelque chose sans vous le demander.

J'avais tergiversé, mettant en avant des scrupules religieux inexistantes, jusqu'à ce que je finisse par me résoudre à l'accompagner à une réunion.

« Son problème, c'est la figure du père...

— La figure du père ? Plutôt la figure de la mère, objectai-je.

— La mère ou le père ? s'informa la maîtresse de maison qui était chargée des encens.

— J'ai des problèmes aussi bien avec la figure de ma mère qu'avec celle de mon père, répondit une fille qu'il me semblait avoir déjà vue dans un programme télévisé.

— Moi aussi !

— Et moi !

— Tu vois ? Ici, tu ne te sentiras jamais seul, résuma Agnès, son visage photogénique illuminé par un sourire de béatitude.

— Mais je n'ai pas de problèmes avec mon père. C'est-à-

dire... j'en ai, mais ils ne sont pas fondamentaux.

— Ah non ? Et alors pourquoi est-ce que tu oublies toujours de payer les factures et que tu n'es même pas capable de changer une ampoule ?

— Tu dois vraiment raconter mes affaires à tout le monde ? Qu'est-ce que mon père a à voir avec les factures et les ampoules ?

— Ne m'as-tu pas toujours dit que c'est un homme pratique ? Toi, tu refuses de l'être juste pour le contrarier. C'est ta manière de marquer la différence.

— Mon problème, c'est que je suis amoureux, mais que je ne suis pas heureux. »

Je ne savais pas pourquoi cette phrase m'était sortie de la bouche. Peut-être sous l'inspiration de Belphégor, pour éloigner la conversation d'un sujet qui l'énervait.

Tout le monde tourna les yeux vers Agnès avec un regard interrogateur. Sauf Che Guevara, qui planta les siens sur moi.

« Tu as fait une découverte importante. L'amour ne suffit pas à rendre les êtres humains heureux. Le bonheur ne naît pas du monde, mais de notre rapport à lui. Il ne dépend ni de la richesse, ni de la santé, ni même de l'affection d'une autre personne. Il ne dépend que de nous. Par conséquent, nous pouvons tous le trouver. Allez, répétons : je peux être heureux.

— Je peux être heureux, entonna le chœur.

— Tu es d'accord ? me pressa le Che.

— En théorie, oui. Mais la vie n'est pas un mantra pour joyeux drilles. Dans l'estomac de chacun de nous flotte une injustice que nous avons subie et que nous considérons comme inacceptable. La preuve de l'inexistence d'un dessein supérieur qui, s'il y en avait un, ne l'aurait jamais permise. Pour survivre à la souffrance, nous sommes obligés de nous construire une cuirasse de cynisme qui nous protège de la vérité.

— Quel âge as-tu ?

— Presque trente ans.

— C'est l'âge des premiers bilans. Je sais ce que tu ressens, je suis passé par là. Tu as la sensation d'avoir vécu le long d'un plan incliné qui t'a amené jusqu'ici. Comme si tu étais la résultante de choix qui n'ont pas été déterminés par toi, mais par ceux qui se trouvaient autour de toi. Tu as grandi avec une mère encombrante ?

— Plutôt encombrante, oui. » C'était un mensonge, mais

pas tout à fait.

« Ma mère aussi est casse-pieds ! dit le joyeux drille qui trouvait des places de stationnement.

— Acceptez vos mères, continua Che Guevara d'un ton simple qui atténuait l'emphase de ses paroles. Ce n'est qu'ainsi que vous pourrez vous accepter vous-mêmes et aller au-devant de la vie sans vous sentir persécutés. Une légèreté vigilante, voilà le secret de toute réussite.

— Comment fait-on pour s'accepter soi-même ? demandai-je.

— Chaque fois que tu t'agenouilles pour réciter le mantra, fixe-toi comme objectif de faire la paix avec ta mère. Alors tu pourras regarder la vérité en face, et le brouillard qui la dissimule au regard des faibles d'esprit se dissipera. Si tu veux changer les effets, change les causes. La vie répond. Toujours. »

Après cette soirée, toutes les questions suspendues au plafond redescendirent. Pourquoi ma mère était-elle morte si jeune ? Aurais-je été vraiment différent et meilleur, si j'avais grandi dans la chaleur d'une famille autour de moi ? Étant donné que notre mère est notre premier professeur d'amour, serais-je resté un redoublant toute ma vie ?

Prie et tu trouveras les réponses, avait dit Che Guevara. Je priai en japonais, mais aucune réponse n'arriva. Alors je recommençai à chercher la solution dans les livres, dans les chansons, dans les dialogues exténuants avec moi-même.

Une nuit, après avoir fait l'amour, Agnès se blottit dans mes bras et je m'efforçai de me mettre en harmonie avec son souffle apaisé. Mais avant de lui parler, j'attendis d'être sûr qu'elle dorme.

« Je voudrais trouver le courage de le dire au moins à toi, murmurai-je à son aisselle. Ma mère est morte quand j'avais neuf ans. Elle a résisté jusqu'au bout, pour l'amour de moi, mais à la fin elle a succombé. Et moi, je n'arrive pas encore à l'accepter, tu comprends ? Je dois trouver un sens à cette injustice. Dans les tragédies grecques que tu aimes tant, il y a toujours un personnage vengeur qui rétablit l'équilibre. Mais moi, de qui puis-je me venger ? Du Dieu qui me l'a tuée ? Et de quelle manière, si je ne sais pas où il habite ni quelle forme il a ? Et puis, ton Bouddha me répondrait que la vengeance ne rétablit pas l'équilibre. Elle ne fait que mettre en place les causes de nouveaux déséquilibres. »

Le matin, je me réveillai avec l'odeur du café et le sourire

d'Agnès au-dessus de moi.

« J'ai fait un rêve étrange, cette nuit, commença-t-elle. Il y avait dans le lit un menteur qui me disait la vérité.

— Et tu l'aimais un peu ?

— Je lui répétais : arrête de ressasser et commence à sentir.

— Excellent conseil. Que suggère le chef pour le petit-déjeuner ?

— Une cure fortifiante. »

Elle me tendit le plateau. Il y avait un cappuccino, un croissant et la photocopie d'une prière bouddhiste.

« Il faut être maître de notre esprit sans laisser l'esprit devenir notre maître.

Mes amis, réveillez en vous une foi profonde et faites briller le miroir de votre vie sans la moindre négligence, jour et nuit.

Apprenez à dominer votre moi, en tenant habilement en mains les rênes du cheval fou qu'on appelle l'esprit. Et courez, courez... »

24.

Je ne savais pas monter à cheval et l'esprit me désarçonna. Il était encore trop imprégné de cérébralité pour se laisser dompter par la spiritualité.

Je me réfugiai dans les certitudes de mon milieu professionnel : ce cirque de journalistes, politiciens et intellectuels qui avaient choisi comme résidence favorite les plus radieuses terrasses de Rome. Échanger des potins avec les puissants était un système éprouvé pour ne jamais se remettre en question.

Toutefois, là non plus, je ne me sentais pas accepté. Ma spécialité consistait à me sentir mal à l'aise partout où je me trouvais. Parmi les spiritualistes affleurait mon sens de l'humour, une petite voix impertinente qui m'empêchait de les prendre trop au sérieux. Et parmi les intellectuels, mon âme assoiffée d'infini, qui se sentait prise au piège de leurs propos arides.

Il n'en reste pas trace dans la boîte à biscuits. Mais il y a un petit ballon éclaté, enroulé autour de mon vieux passeport. Celui avec le visa des Maybe Airlines.

À la suite d'un concours unique de circonstances, l'été de mes trente-trois ans me surprit dans la cabine téléphonique d'un aéroport militaire, avec une épouse à l'autre bout du fil et un gilet pare-balles autour du ventre. Je m'étais marié quatre mois auparavant, mais pas avec Agnès. Notre amour avait davantage été un pont qu'un abordage : nous nous étions séparés sans esclandre, avec un sentiment réciproque de gratitude et d'accablement.

J'avais été recueilli par une collègue qui se montrait acariâtre avec autrui mais très douce avec moi, qui avait lu tous mes écrivains étrangers préférés – mais elle, sans besoin de traduction – et en ce moment était en train de me donner un cours accéléré de training autogène au téléphone.

« Tu es l'homme le plus courageux du monde !

— Pardon ? À qui es-tu en train de parler ?

— Tu préfères que je te traite de lâche ?

— Tu aurais raison. Je tremble dans ma culotte et je t'assure que ce n'est pas une métaphore... Écoute, je n'y vais pas, à Sarajevo. C'est une ville assiégée. Il n'y a pas d'électricité, pas d'eau, pas de gaz. Et les gens se tirent dessus dans les rues.

— Je le sais et j'ai très peur. Mais je sais aussi que tu y arriveras !

— Qu'est-ce que j'ai à voir avec la guerre ? Jusqu'à il y a trois ans j'écrivais des chroniques sportives. Et depuis que j'ai commencé à m'occuper de politique, le plus grand danger que j'ai couru a été de boire un café avec un ministre.

— Tu vois ? Les autres pensent que tu es un humoriste, seulement capable de voir l'aspect comique des choses.

— Mais qu'est-ce que j'en ai à faire, des autres ? mentis-je.

— Saute dans cet avion et écrase-les tous ! »

Sous l'influence de ma déesse de la guerre, je m'ajustai le gilet pare-balles autour de la ceinture et montai à bord d'un bombardier de l'ONU chargé de denrées alimentaires, où je me creusai une place entre les colis de thon en boîte.

Ma réaction affective survécut au décollage, mais se tarit déjà à l'approche de Sarajevo, dès que le pilote allemand m'eut indiqué les bouches des canons serbes camouflés dans les broussailles.

« S'ils nous abattent, demain les Nations unies diffuseront un communiqué énergique de protestation », déclara-t-il sèchement en anglais.

Moi, au contraire, je choisis l'italien pour hurler.

« Qu'est-ce que je fiche ici ? »

Le gilet pare-balles ne réussissait pas à me protéger contre une peur honteuse de mourir. Pour la combattre, je me mis à dialoguer à haute voix avec ma mère.

« Je suis lâche. Tu n'en es pas convaincue ? Crois-moi, je suis lâche. Le drame, c'est que je l'ai peut-être été aussi en me mariant. »

Mon ton avait la sincérité des moments décisifs.

« Le problème n'est pas ma femme. Elle participe, elle est déterminée : tu l'as entendue tout à l'heure au téléphone. C'est moi qui avais besoin de me lancer dans une ascension et, au lieu de cela, j'ai pris un raccourci. J'ai essayé de changer ma vie sans me changer moi-même. Je me suis

raconté la fable de l'amour entre semblables et de l'union de deux solitudes. Et puis il y a sa famille, qui est solide, accueillante, c'est une vraie famille : en ai-je jamais eu une, après toi ? Mais ce n'est pas comme ça que je vais grandir, maman. Même le jour de mon mariage, je n'étais pas un époux, juste un orphelin, comme toujours. Une chape de honte traînait derrière moi jusqu'à terre pendant la cérémonie. Je craignais la réaction des invités qui allaient découvrir que tu n'existais que dans les mensonges que je leur avais servis pendant toutes ces années. Même si je dois reconnaître que ton absence ne les a pas bouleversés. Ils semblaient plus intéressés par les petits fours. »

C'était une séance de prise de conscience de soi-même à haute altitude, sous le tir des canons : j'étais en train d'explorer la frontière ultime de la psychanalyse.

« Je reste toujours l'elfe déprimé qui marche sur les pointes, tête basse... Toutefois, pendant que je lui passais l'alliance au doigt, j'étais convaincu de voir le ciel. »

Le pilote et son second ne comprenaient pas l'italien et me lançaient des coups d'œil étranges. Peut-être pensaient-ils que je parlais dans un magnétophone ? J'en doute. Devant leurs sourires condescendants j'aurais plutôt tendance à croire qu'ils considéraient que j'étais devenu fou.

« Maman, et si je ne m'étais vraiment marié que par peur ? Oui. Peur de perdre une chose dont je m'aperçois maintenant que je pourrais très bien me passer : l'illusion d'une stabilité et d'une sécurité qui ne sont que les simulacres des beaux rêves que tu me souhaitais lorsque j'étais enfant. Oh, mais laisse-moi atterrir vivant à Sarajevo et je te promets que je ferai décoller mon mariage... Je me débarrasserai tout de suite des vieilles habitudes, et je repartirai avec des sentiments plus simples. »

Par exemple, en aimant bien Matt, le soldat scandinave de l'ONU au casque surmonté d'une paire de cornes, qui m'accueillit à l'aéroport entre hangars à demi démolis et entrepôts fantômes.

Accueillir n'est pas le verbe juste. Il me saisit par le cou, m'entraînant de force le long de la piste, hors de portée de tir des snipers et jusqu'à la douane, devenue une tranchée de boue sur laquelle dérivait les restes d'un bureau.

Matt s'assit sur le bord et orna d'un coup de tampon la première page libre de mon passeport.

Maybe Airlines, la compagnie du Peut-Être.

« C'est le visa d'entrée, ricana-t-il. Il te plaît, ce nom ?

C'est moi qui l'ai inventé. »

Je le récompensai par une cigarette.

« Et toi, rien ? me demanda-t-il, en aspirant avec avidité.

— J'ai arrêté il n'y a pas longtemps. »

C'était vrai. J'avais fumé la dernière pendant mon voyage de noces, au sommet d'une petite colline rebaptisée pour la circonstance le puy Poumon.

J'avais tout de même emporté une cartouche avec moi, pensant qu'en temps de guerre les scrupules de santé seraient moins présents. Mais j'avais l'intention d'inaugurer ma nouvelle vie par un geste de générosité. Je renversai mon sac à dos et dix paquets de Camel Light tombèrent dans les bras du guerrier viking, qui me bénit dans une langue dont je ne compris que le sourire.

Par exemple en aimant bien Salem.

25.

L'hôpital de Sarajevo flottait comme un galion fantôme sur des vagues de poussière, au milieu d'édifices noircis et de rues éventrées. Une infirmière s'obstinait à laver le sol avec une serpillière inexorablement sèche, tandis qu'une horde de mères, poussées par le désespoir, poursuivaient les médecins le long des couloirs et les tiraient par la blouse, implorantes et menaçantes.

C'était une de ces situations dans lesquelles la charité elle-même est contrainte de choisir. Les Nations unies avaient équipé un avion pour transporter à Londres quarante enfants dont l'état était désespéré. Les médecins parcouraient les services, dressant des hiérarchies du malheur, qui changeaient continuellement parce que, chaque jour, il y avait des morts. Dès qu'une place se libérait, les mères se la disputaient comme des tigresses, prêtes à tout pour avancer d'un échelon dans cette horrible liste d'attente.

La chambre 51 du service de pédiatrie donnait directement sur la rue depuis qu'une bombe avait ébréché les murs et arraché les vitres des grandes fenêtres. Il n'y avait plus ni nourriture, ni perfusions, ni draps propres. Uniquement la cohue des parents autour des petits lits. Un seul n'avait aucun visiteur, le plus éloigné de la porte, et là, gisait un enfant aux cheveux tellement noirs qu'ils paraissaient bleus.

Sa solitude m'attira. De sa bouche pendait une tétine, visiblement inappropriée, vu son âge. Un linge taché de sang montait et descendait sur sa poitrine au rythme de sa respiration. Dans une main, il serrait un petit ballon éclaté.

Je le caressai et il explosa en une note aiguë.

« Mama ! Dada ! »

« Il appelle sa mère et son père », intervint le docteur Joza. C'était un infirmier, mais tout le monde l'appelait docteur. Il avait mérité une promotion sur le terrain.

« Salem est orphelin. Ses parents ont fini sous une bombe, le mois dernier. Lui, un sniper lui a tiré dans l'estomac. »

Il existait un être humain, dans cette ville, qui pour des brouilles de race s'était posté derrière une corniche, avait cadré dans son viseur télescopique un enfant qui jouait dans la rue avec un ballon et lui avait tiré dans l'estomac.

« Il est dans la liste pour Londres ? » m'informai-je.

Le docteur Joza secoua la tête.

« Aucune mère ne se bat pour lui. »

Ce fut comme si le starter d'une course d'obstacles avait tiré dans ma tête.

« Je vais essayer de le sortir d'ici. »

Je tourmentai quelques fonctionnaires de l'Onu et quelques diplomates anglais, mais chacun avait sa propre liste dans la poche. Ils se limitèrent à un geste de courtoisie : inscrire Salem au bas de leurs suites de noms.

Le seul espoir restant étaient les dollars que je gardais dans mon gilet pare-balles. Il en fallut cent pour avoir un nom.

Commandant Ciuka.

L'interprète me conduisit au rendez-vous à travers des rues impeccables. À Sarajevo, les balayeurs allaient plus vite que la guerre.

Comme tous les habitants de la ville prise au piège, nous aussi longions toujours le même côté du trottoir, celui qui ne pouvait pas être cadré par les canons des assaillants. Tous les deux pas, nous levions la tête vers les toits des maisons pour découvrir la présence d'un éventuel tireur. En fond sonore, on entendait la musique lugubre des coups de fusil, tirés on ne savait d'où, par qui et contre qui, mais tirés sans discontinuer, à de brefs intervalles.

Le commandant Ciuka nous attendait dans un bar enfumé, aux murs couverts de graffitis d'étudiants qui rappelaient les slogans de mai soixante-huit. Il l'avait acheté grâce au butin que lui avaient procuré ses hold-up dans les banques. Dans sa vie précédente, il avait passé de longues périodes en détention comme bandit, mais dès que Sarajevo était devenu une prison à ciel ouvert, il avait armé trente garçons de son quartier et s'était autoproclamé leur chef.

Il existe une frontière entre humain et inhumain : le sens de la justice. Le commandant Ciuka n'était pas un homme bon. C'était un juste. Il avait mis à l'abri les personnes âgées de la zone et engagé une bataille pour récupérer un quintal

de farine, dont il avait fait cadeau aux orphelins terrés dans une grotte près du fleuve. Chaque fois qu'il passait les voir avec sa Mazda flambant neuve et clairement volée, les enfants caressaient ses mains, qui ne lâchaient jamais sa mitraillette.

Je lui racontai l'histoire de Salem et mis un paquet de dollars sur la table.

« Je les prends, mais pas pour moi, dit-il. Ils serviront à graisser les serrures. »

Je revins le lendemain et il me montra une liste avec tous les cachets en règle : le nom de Salem était à côté du numéro 11. Mon préféré.

Avant de prendre congé, il me remit un petit ballon rouge.

« Porte-le à cet enfant de ma part. »

C'est ainsi que j'entrai dans l'hôpital le plus triste du monde avec un sourire sur la figure et un petit ballon au bout des doigts.

Je traversai la chambre 51 et vis une foule autour du lit de Salem. Pendant un instant, j'espérai que ce fussent ses propres parents, mais ils étaient blonds, comme l'enfant avec des bretelles couché dans le petit lit et en train de dévorer de la purée de pommes de terre en poudre.

Le docteur Joza posa une main sur mon épaule.

« On y est arrivés ! attaquai-je. Salem est sur la liste. Même si, à ce que je vois, il va déjà un peu mieux. Dans quel service l'avez-vous transporté ?

— Salem est mort. Ce matin. »

Je serrai le ballon dans une étreinte rageuse jusqu'à ce qu'il m'explose dans les mains.

« Voulez-vous que je vous accompagne le voir ? me demanda le docteur Joza.

— Merci. Je me débrouillerai seul. »

Je fermai les yeux et le vis. Jeune, adulte, vieux, comme il ne deviendrait jamais, et puis de nouveau enfant : avec ce trou dans l'estomac que je n'avais pas eu le temps de combler.

Encore une fois, j'avais cru que la vie pouvait être une histoire qui finit bien, alors qu'elle n'était qu'un petit ballon gonflé par mes rêves et toujours destiné à m'exploser dans les mains.

À Sarajevo, je passai un mois dans des hôtels sans eau ni électricité, rencontrant des enfants sans mère et sans pieds : ils les avaient laissés sur des mines.

À côté de leur drame, celui de mon enfance refit surface. C'étaient mes tourments d'adulte qui disparaissaient. À quoi me servait cette vie, que j'avais si peur de perdre ?

Avant de repartir pour Rome, j'aidai l'interprète à emporter les livres retrouvés dans sa maison bombardée. Je vis un exemplaire en français des *Misérables* de Victor Hugo et je cherchai une phrase dans les dernières pages, je savais qu'elle était là.

Le héros Jean Valjean est sur le point de s'éteindre dans son lit et Cosette, sa fille adoptive, l'implore de résister. Elle ne veut pas qu'il meure, mais cet homme juste la rassure.

« Ce n'est rien de mourir. C'est affreux de ne pas vivre. »

Une fois rendu à la vie de tous les jours, je retombai dans la routine habituelle. Au bout d'un moment, je cessai de lever la tête tous les deux pas pour repérer des snipers sur les toits du Trastevere. Même le souvenir de Salem commença à pâlir. L'égoïsme et l'ironie étaient les boucliers de Belphégor derrière lesquels je retournais me cacher pour ne pas souffrir.

J'oubliai la promesse faite à ma mère et mon mariage dérailla après un an de tiraillements, le soir où ma femme me fit savoir que l'horloge biologique avait sonné le rappel.

Je reculai contre les portes du placard, comme pour marquer physiquement la distance entre sa réaction et la mienne. Toute ma vie j'avais regretté l'absence d'une famille. Et maintenant que je pouvais en construire une, je m'apercevais que ça me terrifiait.

Il n'est pas certain que l'on désire ce qu'on n'a jamais eu. Quand on se sent mal, on préfère ce qui nous appartient depuis toujours.

Chaque victime tend à reproduire les schémas de son passé, et dans le mien il y avait les déjeuners de Noël avec Mita et papa. Lorsque je pensais à un enfant, ce n'est pas un héritier que je voyais, mais un orphelin potentiel.

Lassé par mon silence, Mon Oncle avait cessé de m'appeler. Mais au moment où je traversais l'épreuve de la séparation d'avec ma femme, il confia à papa qu'il désirait passer quelques heures avec moi. Il était malade et il lui restait peu de temps à vivre.

La rencontre eut lieu dans mon ancien appartement, là où nous avions passé tant d'après-midi à parler du Toro, du *tic tic*, des livres qu'il était le seul à avoir lus vraiment.

Il avait perdu ses cheveux à cause de son traitement, mais ses yeux étaient restés les mêmes, bleus et limpides comme ceux de maman.

J'aurais dû lui demander pardon et l'aimer sans réserve. Peut-être aurais-je réussi à exorciser dans un geste d'affection toutes mes angoisses. Mais la gêne m'empêcha de creuser sous la surface des phrases toutes faites. Désormais, je me pavanais sur la scène des terrasses romaines et j'éprouvais un agacement mal dissimulé devant la simplicité de mes parents. En y repensant, j'étais vraiment abject.

Lorsque Mon Oncle s'éteignit dans son lit comme Jean Valjean, sa femme m'envoya à Rome la boîte d'allumettes avec laquelle maman avait allumé sa dernière cigarette avant de se trouver mal. On l'avait retrouvée sur un appui de fenêtre et il l'avait vénérée comme une relique.

J'appris ainsi que, sur le point de mourir d'un infarctus, maman avait encore allumé une cigarette. Une vraie folle. Comme moi. Mais qui avait bon cœur, ce qui n'était pas mon cas.

26.

Ce furent les femmes qui me tirèrent des bas-fonds où je m'étais enlisé, peut-être pour me dédommager de leur désertion massive pendant mon enfance. Où que je me tourne, il y avait toujours un visage féminin prêt à me sourire : l'amie qui me trouvait un appartement à louer sur son palier, la femme de ménage qui ressemblait à la bonne tant rêvée, la compagne de jeux nocturnes qui m'acceptait pour ce que je pensais lui donner : honnêtement, pas grand-chose.

Mon mariage, à peine éclos et aussitôt flétri, avait eu comme conséquence une certaine indolence dans mes humeurs sexuelles. Je prenais feu avec la même rapidité que celle avec laquelle je m'éteignais.

La persévérance des victimes, incapables de comprendre mes cabrioles émotives, compliquait les opérations de décrochage. Je me comportais comme ces hommes qui, n'ayant pas la force de se détacher de la femme qu'ils ne désirent plus, se laissent glisser vers le bord de la liaison, l'air d'y être poussés par elle.

Après deux ans d'agissements peu reluisants, je décidai de me tenir éloigné de toutes pour ne gâcher la vie d'aucune. L'abstinence volontaire me fortifia. Je commençai à sentir que je me suffisais à moi-même. Un soir d'été j'allai prendre le frais sur une terrasse romaine avec la conviction intime que je pouvais me passer à jamais de l'amour. Ce fut alors que mon âme sœur me tomba dessus sans crier gare.

J'étais en train d'expliquer à des amies que même la vulgarité de certains individus (je me référais à un collègue qui distribuait les lasagnes dans les assiettes avec ses mains) ne réussirait pas à ébranler ma confiance dans le progrès humain, lorsqu'une voix qui semblait sortir d'un film vibra à la hauteur de ma nuque.

« Nous ne sommes pas des singes évolués, mais des

divinités déchues ! »

Pendant que je me retournais, je me rappelle avoir pensé : voilà la folle classique qui se glisse dans les fêtes et force sur le gin. Puis je la vis et dus reconnaître qu'il n'y avait pas que sa voix qui était digne d'un film.

Instantanément séduit par ses pommettes, je commis l'ingénuité de lui répondre.

« Tu as les preuves de ce que tu affirmes ?

— Non, mais toi non plus ! Cette histoire de singes est un lieu commun que les scientifiques ont accepté uniquement parce qu'ils n'arrivaient pas à en trouver de meilleure !

— Peut-être parce qu'il n'en existe pas ?

— Si tu te sers de ta tête et de tes cinq sens, sûrement pas !

— Et de quoi est-ce que je peux me servir ?

— De ton cœur ! »

On ne manquera pas de remarquer que j'avais dans la jungle des principaux systèmes du monde en agitant de faibles points d'interrogation, tandis qu'elle empoignait les points d'exclamation comme des dagues.

Devant ce combat sanglant, mes amies se volatilisèrent. En réalité, il n'y eut aucun affrontement. Je me limitai à accueillir ses révélations par une rafale de grimaces.

Elisa me parla de l'Atlantide, une civilisation plus évoluée que la nôtre, qui s'était détruite elle-même par excès d'avidité. Ses restes gisaient dans les profondeurs de la mer, cachés aux yeux mais non à la conscience des hommes, si seulement ils retrouvaient la capacité de l'interpeller.

J'interpellai la mienne et sus que devant ce mélange d'âme et de pommettes, la cuirasse que j'avais précautionneusement portée ces derniers temps s'était désintégrée.

Par l'ami qui l'avait accompagnée à la fête, j'appris en revanche qu'elle était sa compagne. Il me fallut des mois pour découvrir que ce n'était pas vrai, alors qu'il aurait suffi que je le lui demande, à elle. Dès que je le fis, nous nous mîmes à vivre ensemble avec une complicité immédiate, comme si nous avions déjà été amoureux quelque part ailleurs, j'imagine dans une mansarde de l'Atlantide.

Je la conquis grâce à un petit dîner chez moi. Elle arriva sous un chapeau de star du cinéma muet, serrée dans une jupe de laine orange. Celle-ci remontait à la hauteur des genoux pour laisser la place à des bas d'un noir profond, qui

s'enfonçaient presque aussitôt dans des bottes.

Elle était escortée de deux pizzas biologiques surgelées, comme si elle avait eu une prémonition concernant l'état de mes paupiettes précuites, qui peu après devaient sortir du four à micro-ondes complètement liquéfiées.

Dans les gestes d'un couple en train de naître, on peut lire sa mission. Elisa était entrée dans ma vie pour en changer le menu. Ce que j'étais venu faire dans la sienne n'était pas aussi clair. Peut-être lui apporter un peu de légèreté : mon expression tandis que j'extrayais les paupiettes du four la fit beaucoup rire.

Lorsque nous passâmes au salon, je me sentais tellement en sécurité avec elle que je décidai de tout lui raconter. J'entends par là, non les mensonges habituels, mais quelque chose de vraiment incroyable pour moi : la vérité.

Je posai sur ses genoux l'album avec les photographies d'une vie et m'assis sur le bras du fauteuil pour la guider pendant qu'elle le feuilletait.

« Voilà, ça c'est moi tout petit avec ma mère... Épargne-toi la phrase que tout le monde prononce : comme tu étais mignon, et ensuite, que s'est-il passé ?

— Je te préfère comme tu es maintenant. Tu ne me plairais pas avec des joues bouffies et une forêt de boucles sur la tête.

— En tout cas, il s'est vraiment passé quelque chose. Tu vois ? Sur les photos suivantes, ma mère n'est plus là. Elle est morte quand j'avais neuf ans.

— Je suis désolée. »

Elle m'effleura une main avec des doigts de pianiste et finit par les y laisser.

« Elle luttait contre un cancer, mais était devenue si faible qu'à l'aube du dernier jour de l'année elle a été emportée par un infarctus. »

Elle me regarda d'une certaine manière. Comme vous regarde une femme lorsqu'elle a décidé de miser sur vous.

J'essayai d'effleurer son genou de ma main libre. Du moins, c'était mon intention. En réalité, je lui décochai un coup de coude qui rebondit sur sa cuisse.

« C'est un problème pour toi, si je suis orphelin ? »

Elle fit un léger écart en arrière, mais davantage à cause du coup de coude que de l'orphelin.

« Je connais beaucoup d'orphelins avec des parents vivants : des enfants pas aimés, et incompris, dit-elle.

— Tu as peur de la mort ? »

Typique de ma part. Je suis accroché au bras d'un fauteuil, dans l'attente du bon moment pour embrasser celle qui pourrait être l'envoyée du destin, et je lui demande si elle est terrorisée par l'idée de crever.

En tout cas, elle ne parut pas bouleversée. Même pas surprise.

« J'ai failli mourir lorsque j'étais jeune fille. Depuis lors, je sais ce que c'est et n'y pense plus. Je sais que c'est un passage d'une dimension à une autre : de la matière à l'antimatière. Les Égyptiens l'appelaient Sortie vers la Lumière. Cela fait déjà moins peur, n'est-ce pas ?

— Et la vie ?

— Ce qui me fait peur, c'est l'idée de la gâcher. Si la mort est un voyage, j'imagine que la vie est le prix du billet.

— Ce n'est rien de mourir. C'est affreux, c'est de ne pas vivre.

— Oh ! Je l'ai lu quelque part, moi aussi, je ne me souviens plus où.

— C'est de moi. »

Si nous devions vivre ensemble, il ne faudrait pas oublier de faire disparaître *Les Misérables* de la bibliothèque.

« Tu es sûr ? Et qu'est-ce que tu voulais dire exactement, quand tu as écrit cela ? »

Je commençais à comprendre quel type de femme c'était. Elle ne se contentait pas de surfer sur une belle phrase. Elle voulait m'entraîner au fond.

« Eh bien... qu'il faut affronter la vie. Que même les souffrances, les injustices et les larmes répandues pour une cause servent à quelque chose, bien que je ne sache pas à quoi.

— Pour moi, elles servent si elles te poussent à changer. Tu ne t'es jamais demandé, après avoir subi un coup dur : pourquoi est-ce que ça m'est arrivé à moi, qu'est-ce que la vie est en train de me dire ?

— Non, en général je me plains du coup dur et c'est tout. Mais aurais-tu par hasard une réponse à me suggérer ?

— Tu vas encore te moquer de moi, comme pour l'Atlantide !

— Je ne me suis pas moqué de toi ! Pas trop, du moins... »

Pour prouver mon innocence, j'ouvris grand les bras dans la position du papillon qui souffre d'arthrose et lui assenai un deuxième coup de coude, cette fois-ci sur l'épaule.

Elle me prit les deux mains, je crois dans un geste d'autodéfense. Nos doigts s'entrecroisèrent et elle me les

serra. Il n'y a pas de moment plus beau, au début d'une histoire, que celui où on entrecroise ses doigts avec ceux de l'autre personne et où elle vous les serre. Là, on découvre un océan de possibles.

Je tendis mes lèvres vers les siennes, mais je n'eus pas à accomplir le parcours en entier parce qu'à mi-chemin je les trouvai sur les miennes.

Elles avaient le goût des beaux rêves.

L'inévitable me prit au dépourvu

L'inévitable me prit au dépourvu, tandis que je préparais ma valise pour un déplacement professionnel.

Mon père luttait depuis longtemps contre un cancer et m'annonça au téléphone l'aggravation de sa maladie, avec le ton bureaucratique qu'il utilisait pour me rappeler une facture arrivée à échéance.

Je sentis une morsure à l'estomac qui me surprit par son intensité. Était-ce uniquement la peur de le perdre ou venais-je de découvrir combien je l'aimais ?

Je changeai la composition de mes bagages et passai l'été avec Elisa à Turin, dans la chambre où maman m'avait parlé pour la dernière fois.

Maintenant, couché dans ce lit, il y avait papa. Tellement désarmé devant la mort. Tellement différent de l'homme que j'avais craint toute ma vie.

Un soir d'août, il regarda le soleil se coucher derrière la fenêtre et comprit qu'il ne le reverrait plus. Il me saisit le poignet.

« Je n'ai aimé que ta mère, tu le sais ?

— Ton fils aussi, j'espère.

— Avec toi je n'ai jamais rien compris. Mais je t'ai bien aimé quand même, oui. De confiance. »

Il essaya de sourire, mais la toux l'étouffa.

« Je me sens encore coupable envers elle. Si cette nuit-là je ne m'étais pas rendormi...

— Qu'est-ce que tu racontes, papa ? Tu es Napoléon, d'accord. Mais même lui n'aurait pas pu empêcher un infarctus foudroyant. »

Il était sur le point de répliquer, mais au lieu de cela, il baissa les paupières. Lorsqu'il les rouvrit, il flottait déjà dans un ailleurs.

« Après la disparition de ta mère, tu étais un enfant très seul. J'aurais dû te donner un chien.

— Je me serais contenté d'une bonne convenable. Mais maintenant assez, repose-toi. »

« Chien » devait rester son dernier mot. Je ne le lui avais jamais entendu prononcer auparavant et attribuai cette étrangeté aux effets de la fièvre. Mon père était insensible à l'attrait des animaux.

La chambre mortuaire fut installée dans le salon, qui avait déjà accueilli celle de maman. Et cette fois-ci j'étais là, moi aussi, parmi ceux qui montaient la garde autour du corps de mon père.

Passant à côté du cercueil réfrigéré, la moitié féminine de l'entité Giorgio-Ginetta me hurla à voix basse : « Vends cette maudite maison ! »

Cela me sembla une phrase dépourvue de sens. Belphégor, immédiatement consulté, l'attribua au désespoir causé par la perte de l'ami de toute une vie.

Le jour de mon anniversaire, qui est aussi celui de la fête des Anges Gardiens, je grimpai avec Elisa sur le mont Circeo pour rattraper un peu des vacances perdues.

Nous longions un côté du bois lorsque quelque chose d'entièrement blanc déboula d'une haie. Un chien à peine plus gros qu'un rat, avec le museau et les pattes d'un loup.

Il flaira l'air, indécis sur la direction à prendre. Puis, parmi les nombreux passants qui se disputaient son attention, il se dirigea résolument vers moi.

Je l'aimai aussitôt, et par conséquent je tentai de m'en libérer. C'est toujours mon premier mouvement, lorsque j'aime. Je réussis à le semer à un croisement, mais Elisa revint sur ses pas et le trouva planté au milieu de la route : il l'attendait.

Il devint Billy. N'ayant aucune pratique des chiens, nous mîmes deux jours à découvrir que c'était une femelle. Le son de son nom ne changea pas pour autant, seulement la graphie : Billie. Comme cadeau d'anniversaire, papa m'avait envoyé un ange gardien à quatre pattes.

J'aurais été le premier à douter des coïncidences astrales si Billie ne s'était pas révélée dès le début une petite chienne atypique. Elle n'aboyait pas contre les chats. Avant d'entrer dans une pièce, elle soulevait une patte de devant pour demander la permission. Elle cultivait avec obstination sa solitude et passait des journées entières à observer un point indéfini de l'espace.

Avec le temps, je crois que j'ai compris ce qu'elle voit.

Billie intercepte l'énergie de l'amour. Elle se nourrit de ce genre de vibrations.

Il suffit que quelqu'un dans les parages élève un peu trop la voix pour qu'elle aille se cacher dans un coin inaccessible du débarras. Mais si deux personnes s'enlacent à l'intérieur de son champ de réception, elles sentiront un déplacement d'air autour de leurs chevilles. C'est l'ange de l'amour, tout content, qui remue la queue et tire la langue.

Mon travail me conduisit pendant tout l'hiver dans une résidence locative de Milan, où Elisa et Billie me rejoignaient en fin de semaine.

Un soir où le ciel était d'une couleur de plomb et où Belphégor avait peint mon cœur dans la même tonalité, j'emmenai le loup-rat du mont Circeo dans un atoll de verdure encerclé par le trafic.

Les autres chiens se tenaient immobiles au milieu de l'îlot, paralysés à l'idée de se retrouver dans le fleuve de voitures. Billie au contraire, confiante dans la configuration aérodynamique de son châssis, improvisa une ronde frénétique autour du parterre. C'était une course absurde et merveilleuse. Sa manière de s'opposer au présent pour transformer en réalité le rêve qui l'habitait.

Je ne compris pas la leçon, et au dîner je m'assis en face d'Elisa pour remplir mon ventre de raviolis et ses oreilles de lamentations à propos du monde entier, d'accord pour comploter contre moi.

« Pourquoi te comportes-tu en victime alors que tu ne l'es pas ? m'interrompit-elle. Tu penses mal. Et tu manges encore plus mal. Tu empoignes ta fourchette comme si c'était un scalpel et tu as du jus qui coule aux coins de la bouche. C'est dégoûtant !

— Ton implacable sens de l'observation ! Mademoiselle onze dixièmes, de tout ce que je t'ai raconté, la seule chose qui t'intéresse, c'est le jus ?

— Oui, ça m'intéresse. Énormément. Tu as quarante ans et tu te tiens à table comme un cochon. Est-ce que personne ne t'a rien appris ?

— Et qui donc aurait pu me l'apprendre ? Qui ? Personne ne m'a jamais rien appris. Personne ! »

Je sillonnai à grands pas le petit salon de la résidence, à la recherche d'un objet susceptible d'être cassé. Jusqu'à ce qu'entre le divan et les rideaux, j'aperçoive un tremblement blanc.

Billie. Effrayée, mais surtout offensée : sans amour comme je l'étais, je ne faisais que l'affamer. Je tombai à genoux et la serrai dans une embrassade qui m'en rappelait une autre lointaine. Des larmes que j'ignorais posséder coulèrent de mes yeux. Billie les lécha toutes avec patience et ma fureur s'évapora peu à peu.

Le matin suivant, je trouvai un message d'Elisa à l'intérieur de ma veste. Elle l'avait écrit au dos d'une carte de visite.

Pense à chaque instant que ta mère vit et t'apprend à vivre. Elle a toujours été près de toi et regrette que tu ne croies pas totalement à l'amour. Salue-la quand tu te réveilles et parle-lui toujours, de tout. Elle sait ce que c'est que l'amour. Remercie-la pour celui qu'elle a pour toi et efforce-toi de ne pas écouter ton scepticisme. Imagine que tu le jettes dans une corbeille.

En attendant de trouver une corbeille de dimensions assez vastes, je repliai la carte dans l'étui que je gardais dans la poche intérieure de ma veste, avec la photo où je souriais sur les genoux de ma mère et avec un rare autographe de mon père. La fois où, au bas d'une lettre, écrite comme toujours à la machine et pleine de recommandations à propos de factures et de contraventions à payer, il avait ajouté à la main : *Je t'embrasse, papa.*

28.

Après l'enterrement de papa, Marraine avait voulu me parler. Avant de rentrer dans ma vie, elle s'était obstinée à attendre qu'il termine la sienne.

Elle me parlait comme si j'avais encore neuf ans : elle en était restée là et, en un certain sens, moi aussi. Les attachements de l'enfance s'impriment dans le cœur comme des tatouages indélébiles. Lorsqu'ils semblent morts, ils ne sont qu'évanouis. Et ils peuvent reprendre vie sans qu'il soit besoin de tant d'explications.

Marraine se révéla la survivante d'un monde inconnu. Elle était sortie du brouillard de mon passé avec une sacoche de souvenirs intacte et ses récits construisaient un rempart de chaleur qui grandissait jour après jour.

Dans la crainte d'en perdre une partie, je lui demandai de tout m'écrire.

Tout ce qui concernait maman.

La veille de Noël, elle me remit un cahier vert aux pages quadrillées : elle les avait remplies d'une prose dépouillée, rédigée avec une calligraphie claire et sans ratures.

Je l'ai connue durant la guerre. Je travaillais à la Spa, une usine du groupe Fiat qui venait d'être bombardée et elle était venue pour un entretien d'embauche. Elle avait seize ans, trois de moins que moi. Je me rappelle de ses grands yeux bleus, écarquillés dans une expression anxieuse et apeurée. Je dis à une collègue : « Dehors, il y a une petite blonde qui ressemble à un angelot. »

Je l'ai revue quelque temps plus tard au bureau, avec un fichu noir autour de la tête. Après avoir été engagée comme dactylo, elle avait contracté le typhus, qui lui avait fait perdre tous ses cheveux. Elle avait les mains bleues, mais là, ce n'était pas la faute du typhus. C'était l'encre du papier carbone qu'elle utilisait pour les doubles des documents qu'elle tapait à la machine.

Nous avons découvert que nous habitions à quelques pâtés de maisons l'une de l'autre et le samedi après-midi, nous avons commencé à sortir ensemble. La fin de la guerre est arrivée, la Libération. Les ouvriers ont occupé l'usine et nous, les femmes, avons été envoyées à la cave pendant un jour et une nuit, pour attendre que les Allemands quittent la ville.

Alors, ta mère et moi, nous sommes parties vers la maison. Nous marchions en zig-zag, parce que les rues n'étaient pas toutes sûres. Des fascistes isolés tiraient du haut des toits, il fallait se mettre à courir. À ce drame collectif pour ta mère s'ajoutait un incident personnel. La lanière d'une de ses sandales s'étant cassée, chaque fois que nous devions traverser en courant une rue dangereuse, elle perdait sa chaussure. Je ne sais combien de fois je me suis arrêtée pour l'attendre.

Les jours suivants, il ne fut pas facile de nous rencontrer, parce qu'elle habitait via Calandra, à côté de deux « maisons closes », et la file des partisans qui se pressaient pour y entrer arrivait jusqu'à corso Vittorio. Ta maman ne sortait qu'accompagnée par grand-mère Giulia, feignant de ne pas entendre les commentaires admiratifs, mais désagréablement vulgaires, des garçons qui attendaient leur tour.



Cet été-là, la guerre terminée, nous nous sommes défoulées grâce à la danse. Nous allions à la Pagode, un dancing de corso Massimo, devant l'arrêt du tram.

Nous sortions du bureau à cinq heures. La Pagode était ouverte jusqu'à six heures et demie et de nouveau le soir, lorsque je n'avais plus la permission de sortir. Nous profitions donc de cette parenthèse de liberté avant le dîner.

Le sénateur Agnelli était régulièrement assis à une table avec son infirmière. Le fondateur de Fiat écoutait la musique en silence, regardant danser les jeunes. Il était toujours le dernier à s'en aller. Il mourut quelques mois plus tard.

Un après-midi, entra un groupe de garçons élégants que nous n'avions jamais vus auparavant. L'un d'eux s'approcha de la blonde la plus jolie de la salle et l'invita à danser un tango. Il dit qu'il s'appelait Gianni. Ce ne fut qu'après son départ que nous découvrîmes que c'était Gianni Agnelli, le petit-fils du sénateur. Les autres filles entourèrent la petite blonde : « Qu'est-ce qu'il t'a dit ? » Mais elle ne s'en souvenait pas. Peut-être seulement « merci ».

Ta mère ne savait pas qu'elle avait dansé le tango avec son

patron.

À vingt ans, elle attrapa une pneumonie. On ne trouvait pas encore d'antibiotiques dans le commerce et on la soigna avec des sulfamides et des cataplasmes, mais sa température était montée très haut. Elle avait du mal à respirer, et s'étouffait tellement avec ses sécrétions qu'elle n'arrivait même pas à boire. Le docteur qui la soignait... espérait en Dieu, comme nous.

Tous les soirs, à la sortie du bureau, je courais la voir. Ma mère craignait que la maladie ne fût contagieuse, mais elle n'osait ni ne voulait m'empêcher de rester auprès d'elle. Elle s'était convaincue que la fumée balayait les microbes et à ma grande stupeur – elle me les avait toujours interdites – elle m'acheta des cigarettes.

Comme la pneumonie empirait, je trouvai le culot de frapper à la porte de mon chef de bureau. Un homme bourru, mais bon. Il appela un gros bonnet de chez Fiat. Le lendemain, les antibiotiques arrivèrent et ta maman fut sauvée.



Elle était tellement gourmande. En été, elle m'emmenait dans une pâtisserie proche de la maison pour manger une glace. Un jour arriva un jeune garçon en bleu de travail. Il avait une bicyclette déginglée et surchargée de marchandises. Il demanda le cornet le plus petit, mais même pour celui-là, il n'avait pas assez d'argent et la vendeuse le lui refusa.

Il remonta sur sa bicyclette, tout déconfit. Ta maman le rappela. J'entends encore sa voix : « Petitiit ! »

Après avoir foudroyé la vendeuse du regard, elle commanda un cornet géant et le donna au petit ouvrier. À compter de ce jour, elle ne voulut plus remettre les pieds dans cette boutique.



À la Pagode, elle avait connu un certain Carlo. C'était un beau garçon. Ou plutôt un homme, parce qu'il devait avoir dans les trente ans et en ce temps-là, à trente ans, on était un homme.

Carlo a été son premier amour. Il venait de la province d'Asti et possédait une voiture. Dans un monde de bicyclettes, ça faisait son petit effet.

Un dimanche, son frère et lui nous emmenèrent à la fête patronale de leur village. Le bal sur la place devait commencer au crépuscule, après les vêpres : trop tard pour deux filles venant

de la ville et qui devaient être rentrées pour l'heure du dîner. Mais pour pouvoir danser avec ta maman, Carlo convainquit les musiciens de commencer à jouer plus tôt que prévu, suscitant un beau scandale parmi ses concitoyens.

Ce Carlo ne pensait qu'à s'amuser et ne voulait jamais s'engager. Il disparut avant que les choses ne deviennent sérieuses. Ta mère en souffrit, mais ça lui passa. Ensuite, il y eut Vanni, qui pour elle en avait quitté une autre, avec laquelle il s'est marié si je ne me trompe, après que ta mère l'eut congédié... En somme, elle le planta là. Elle n'en avait jamais été vraiment amoureuse.

Ce fut au mariage de nos collègues Giorgio et Ginetta qu'elle connut ton père. Vanni était timide. Lui, au contraire... Même si cela te semble étrange, lorsqu'il était en compagnie il avait un comportement extraverti.

Le reste, tu devrais le savoir à peu près. L'hostilité de grand-mère Emma, la cohabitation forcée sous le même toit, le déménagement dans la nouvelle maison et ta naissance.



Ta mère avait peur de la douleur physique. Je vais te raconter maintenant l'odyssée de ses dents de sagesse. Elles la gênaient pour manger, mais elle préférait les garder plutôt que d'aller chez le dentiste.

Je lui avais proposé de l'accompagner, mais trois fois de suite, elle ne vint pas au rendez-vous. À la quatrième, je suis allée la chercher chez elle et je l'ai escortée jusqu'à la porte du cabinet.

Je sonne à la porte, salue l'infirmière (nous étions désormais de vieilles connaissances) et lui dis : « J'ai enfin convaincu mon amie. » Et l'infirmière : « Quelle amie ? » Je me retourne, ta mère avait disparu.

Je l'ai rattrapée au bas de l'escalier. Une fois l'extraction terminée, elle voulut voir les dents qu'on lui avait arrachées. Elle n'arrivait pas à réaliser qu'elle n'avait rien senti, grâce à l'anesthésie.



Pourquoi t'ai-je raconté cette histoire ? De temps en temps, la vieillesse me fait perdre le fil de mes pensées... Ah oui. Ta mère avait peur de la douleur physique. Une peur folle.

La seule occasion où je ne l'ai pas vue dominée par elle,

c'était à la veille de ta naissance. Là, la joie surpassait tout, même la crainte. C'est moi qui t'ai ramené de la clinique, dans mes bras. Oncle Nevio conduisait avec prudence, parce que le chargement était précieux.

Tous les dimanches après-midi, on allait chez vous et on finissait par rester dîner, parfois seulement du pain et du jambon. Pendant que ta mère rangeait, je te mettais au lit et je te parlais. Tu aimais bien ma voix, tu me souriais et tu protestais si je me taisais. On s'est dit beaucoup de belles choses.

Une fois, tu devais avoir deux ans, j'étais passée te dire bonjour en sortant du bureau et tu m'avais jeté les bras autour du cou en pleurant : tu ne voulais pas que je m'en aille. Je me suis demandé si ce n'était pas surtout la douceur du col de fourrure de mon manteau qui te plaisait.

Quelques années plus tard, tu t'en souviens ? nous avons fait ensemble une croisière aux Canaries. Maman avait le mal de mer et restait étendue sur sa couchette ou dans la chaise-longue sur le pont avec moi, à me demander ce que tu étais en train de faire. Mais tu te trouvais toujours quelque part ailleurs. Tu étais curieux de tout. À l'époque, tu avais la passion des capitales étrangères. Tu arrêtais un passager et lui demandais : quelle est la capitale du Pérou ? Et s'il ne le savait pas, tu le grondais.

Lorsque nous sommes descendus à Cadix, le guide qui devait nous accompagner pour visiter une fabrique de liqueurs se présenta en retard. Il ne connaissait pas bien l'italien et dit qu'il était très « triste » à cause de ce contretemps. Tu fus impressionné par cette confession, que confirmait son aspect mélancolique.

En remontant dans le car qui devait nous ramener au port, nous avons trouvé sur chaque siège une bouteille de liqueur. Tu n'as pas hésité un instant : tu as saisi ta bouteille et l'as offerte au guide. « Comme ça, il ne sera plus triste. » De fait, tu réussis à le faire sourire.



Ça a été une belle période. Et puis tout s'est terminé avec la maladie de ta maman. Je ne sais pas ce qu'on t'a raconté sur elle. Mais il était impossible de ne pas l'aimer. Elle était sympathique, voilà. Elle possédait une énergie spéciale.

Après sa mort, ton père a commencé à me dire que le dimanche, nous ne pourrions plus nous voir parce que vous deviez suivre le Toro, même en déplacement.

Mais les autres jours, je travaillais. Je le priai de me faciliter

les choses. Il me répondit qu'il n'était pas dans ses habitudes de demander l'aumône : si je n'avais pas de temps à vous consacrer pendant la semaine, vous apprendriez à vous passer de moi.

À la veille de Noël, je suis venue te chercher avec oncle Nevio pour aller acheter ton cadeau et nous t'avons trouvé déjà au bas de la maison. Ton père n'avait même pas voulu nous faire monter.

Je crois qu'il était jaloux de mon mari, qui était professeur et savait te captiver par ses discours. Et puis ma présence lui rappelait ta mère, alors qu'il voulait clore ce chapitre de sa vie.

J'ai essayé et réessayé de revenir dans la tienne. Inutilement. Je ne pleure jamais, mais un soir oncle Nevio me trouva en larmes près du téléphone. Il se mit vraiment en colère et m'interdit d'appeler ton père à nouveau.

Je t'ai suivi de loin, grâce aux nouvelles que me donnaient Giorgio et Ginetta. J'ai commencé à acheter Il Giorno en cachette, quand tu y écrivais. Puis tu es passé à La Stampa, notre journal, et je pouvais donc t'observer sans recourir à des subterfuges. Pendant de nombreuses années, te lire a été ma façon d'être avec toi.

Nous nous sommes retrouvés trop tard. Mon mari n'est plus là et je m'aperçois qu'avec le passage des mois, sans parler des années, mes forces déclinent et les ennuis augmentent. En tout cas, c'est un grand réconfort pour moi de savoir que tu es là et de te savoir casé avec Elisa. Elle m'a plu tout de suite et aurait plu aussi à ta mère.

Je vous aime vraiment beaucoup, mes enfants, à présent vous êtes ce que j'ai de plus beau.

Marraine

29.

Malgré les ombres de la dernière page, je refermai le cahier avec un sentiment de gratitude. Je connaissais maintenant la jeune fille qui devait devenir ma mère. Et la puissance de l'amitié. Maman et Marraine avaient été plus que des sœurs. Elles n'étaient pas tombées l'une sur l'autre par hasard, elles s'étaient choisies.

J'étais également impressionné par les exploits de ce bambin effronté et plein d'élan. J'étais vraiment comme ça, avant de perdre l'amour qui me propulsait ?

Le petit jeu des *si* recommença.

Si maman avait vécu plus longtemps, comme une maman quelconque, j'aurais grandi à l'ombre de deux femmes penchées sur moi : elle et Marraine. Au lieu de tournicoter gauchement autour des filles qui me plaisaient, je les aurais abordées avec désinvolture, en leur demandant quelle est la capitale du Pérou. Et au lieu de consacrer ma jeunesse à contempler mon nombril, j'aurais fait cadeau de bouteilles de liqueur à tous les déprimés, quitte à me faire arrêter pour incitation à l'ivrognerie.

Mais cela aurait été trop facile. Et une vie de ce genre ne m'aurait servi à rien. Somme toute, je me préférais avec une écharde plantée dans le cœur. J'avais passé la première partie de mon existence à en regretter une autre que je n'aurais pas voulu vivre.

Cette adolescente blonde, aux mains tachées de papier carbone et les yeux fixés sur un monde qui l'effrayait, continuait à me manquer horriblement. Mais d'une manière différente. Maintenant, ce qui me manquait, c'était la possibilité de la protéger.

Je me remariai à Rome, au Capitole, par un matin de printemps à neuf heures, trinquant avec du jus de myrtille. Tandis que je souriais au photographe qui nous

immortalisait dans des poses artistiques sur un fond éternel de Forums, je ne me sentis plus, l'espace d'un instant, un orphelin mais un homme.

Avec Elisa, je fréquentais de nouveaux milieux et de nouveaux livres, je découvrais qu'on peut cultiver la spiritualité sans appartenir à une religion de masse, je comprenais des secrets que nous nous obstinons à ignorer, même s'ils se trouvent à l'intérieur de nous-mêmes. Ou peut-être justement à cause de cela.

J'apprenais à ne pas subir les événements, mais à les interpréter comme des signaux. Je découvrais que l'amour pouvait être un bâton sur lequel s'appuyer, mais qu'il restait avant tout une épée servant à prendre conscience de ses propres potentialités. Pendant des années, je l'avais vécu comme quelque chose qu'on reçoit, alors que c'est une chose que l'on offre à une autre personne.

J'avais entamé avec mes lecteurs un dialogue sur ces sujets grâce à une rubrique de courrier du cœur. C'était Elisa qui m'y avait poussé, m'exhortant à me moquer de ces hommes qui considèrent l'éducation sentimentale comme une perte de temps et le récit des tourments de l'âme comme un aveu de faiblesse.

Un jour de mars, une lettre spéciale me parvint à la rédaction. Dès les premières lignes, je compris que la vie m'offrait là l'occasion de révéler enfin aux autres qui j'étais. J'en rapporte le texte, suivi de ma réponse, tels qu'ils parurent dans le journal.

J'ai trente-neuf ans et suis heureux en ménage. Ce n'est donc pas pour des problèmes conjugaux que je vous écris, mais parce que j'avais une mère magnifique, qui avait à peine vingt ans de plus que moi. Un cancer du sein me l'a enlevée pendant les vacances de Noël, et depuis lors, ma vie est un film en noir et blanc.

Grâce à ma mère, j'ai appris à aimer les Rolling Stones (un peu moins les Beatles), Lucio Battisti et mon prochain. Elle m'a enseigné à bien m'entendre avec les gens, à respecter les plus faibles et à ne pas souffrir de la surdité et de la cécité du monde à l'égard des romantiques comme nous.

Elle a travaillé toute sa vie en usine, elle a profondément aimé mon père, elle s'est occupée de mon grand-père et,

alors que son propre cancer était déjà en phase terminale, elle a soigné sa mère jusqu'au bout. Après le décès de grand-mère, elle s'est penchée sur son corps et lui a murmuré à l'oreille : « Merci pour tout. »

Trois mois plus tard elle est partie, elle aussi. C'était un matin ensoleillé et elle m'a dit avec un filet de voix : « Ne cède jamais, tu es fort et ça a été un honneur pour moi de t'avoir comme fils. »

Je pleure en vous écrivant, mais j'ai le cœur brisé et je n'arrive pas à me ressaisir. C'est trop dur à avaler. Je veux m'adresser à vous dans ce moment extrêmement douloureux, afin que votre sagesse et votre compétence réussissent peut-être à combler partiellement cet énorme vide.

Gabriel

Je ne suis ni sage ni compétent, Gabriel. Mais je suis orphelin de mère, moi aussi. Depuis l'âge de neuf ans. Et les lettres comme la vôtre ont encore le pouvoir de me troubler, même à une époque comme celle où nous vivons, qui a transformé les émotions en un genre télévisuel.

Il y a dix ans, lorsque j'en avais déjà trente, je ne parlais jamais de ma mère à personne, même pas à moi-même. Jeune garçon, je niais inconsciemment qu'elle fût morte, cachant sa photo dans un tiroir. Si maintenant j'en arrive à écrire à son sujet dans un journal, c'est parce que j'ai accepté ma souffrance et que j'ai pardonné à tout le monde. À elle, de s'en être allée et à l'univers, de l'avoir prise : à quarante-trois ans, après une vie qui ne fut pas très différente de celle de votre mère.

La mienne était orpheline de père et pendant la guerre, à l'âge où les adolescentes d'aujourd'hui racontent dans cette rubrique leurs premiers coups de froid sentimentaux, elle travaillait en usine sous les bombes pour aider ma grand-mère à nourrir ses quatre frères cadets.

Elle était blonde, étourdie, émotive comme moi. Elle était altruiste et disponible pour tous, un radiateur toujours allumé à température constante, comme je voudrais l'être et que je ne suis pas.

Si elle avait survécu à la maladie qui l'a emportée pendant les vacances de Noël, exactement comme la vôtre, aujourd'hui je serais probablement avocat (c'était ce qu'elle prévoyait : « avec ce bagout ! »), parce que le journalisme est un métier trop aléatoire et je ne sais pas si j'aurais eu le

courage de lui causer pareil souci.

Je vous envie, Gabriel, parce que dans votre lettre, vous n'avez pas prononcé la plus évidente des récriminations : comment est-ce possible qu'une femme aussi bonne s'en soit allée si tôt ? Elle n'a pas abandonné dans le nid un poussin apeuré, mais un adulte, auquel elle avait eu le temps d'apprendre à aimer son prochain, Lucio Battisti et les Rolling Stones : l'essentiel, en somme.

Toutefois, la perte précoce d'une mère reste une injustice inconcevable. Ce qui nous sauve, c'est la conscience que cette vie n'est qu'une période d'entraînement. À affronter si possible le sourire aux lèvres. Mais la vraie joie doit être ailleurs.

Nous sommes ici pour nous y préparer. Mais nous ne sommes pas tous au même niveau. Certains sont plus avancés dans leur programme de vie et ont besoin de moins de temps pour faire leurs preuves et prendre leur envol. Pour ceux qui sont déjà des anges dans leur jeunesse, il ne sert à rien de vieillir. Pas toujours, évidemment, sinon on devrait en conclure que seuls les méchants prennent de l'âge et ce n'est pas vrai.

Disons les choses comme ça : chacun, dans cette vie, a un projet à réaliser et nos mères ont accompli leur tâche plus rapidement que d'autres. Parce qu'elle était plus brève. Ou parce qu'elles étaient plus douées. Nous, leurs enfants, restons avec une cargaison de souvenirs qui, dans votre cas, heureusement, est supérieure aux regrets.

On m'a dit que le dernier geste que fit ma mère, la nuit où elle perdit définitivement connaissance, fut de venir me border dans ma chambre. La vôtre vous a murmuré à l'oreille ces mots merveilleux.

Rappelons-nous-les ainsi, en train de nous aimer et de nous bénir pour la dernière fois. Et essayons d'en être dignes, Gabriel. Sans rhétorique et sans peur.

*

* *

Je n'avais pas pensé aux conséquences. Je fus submergé par un flot de lettres, comme si, pendant un instant, mes paroles s'étaient mises en harmonie avec l'âme du monde.

Une dame m'écrivit qu'après avoir lu ma rubrique, elle était allée trouver sa mère dans le seul but de l'embrasser. Elle ne le faisait plus depuis longtemps, mais en pensant à

ceux qui, durant toute leur vie, avaient quêté en vain des gestes tendres, elle s'était sentie pour la première fois une privilégiée. Au contraire d'une autre lectrice, qui avait perdu sa mère à deux ans et me considérait, moi, comme un privilégié, parce que je conservais au moins le souvenir de la mienne.

Au journal, la révélation provoqua des réactions diverses selon la position géographique de chacun. Les guerriers de l'information, massés autour du salon appelé « Tienanmen », accrochèrent la lettre au tableau d'affichage. Un garçon de courses me présenta même ses condoléances.

À « Capalbio », la pièce des intellectuels et des fantaisistes que je fréquentais moi aussi, personne ne donna l'impression de l'avoir lue, sauf une collaboratrice, inutilement charmante, qui voulut savoir de quel film français je m'étais inspiré. Seule une éditorialiste sexagénaire, aux manières généralement revêches, laissa sur mon bureau deux chocolats et un billet : « Imagine que ce sont des caresses. »

Un journaliste de télévision très connu exprima au téléphone sa déception face à mon virage sentimental : d'un censeur des mœurs tel que moi, il se serait attendu à moins de miel et plus de piment.

Il me confia qu'il était sur le point de partir pour un safari en compagnie d'une troupe de banquiers. Je souhaitai bon appétit aux lions.

Combien de temps avait passé

Combien de temps avait passé depuis ma confession publique ?

Un soupir, neuf ans.

Billie était devenue encore plus blanche et Elisa encore plus jeune : elle a une peau de bébé.

Je travaillais de nouveau à Turin, comme au temps d'Orso Chef. Sauf que maintenant, j'étais l'un des chefs.

Belphégor avait continué à sommeiller dans ma tête et au cours des derniers mois avait repris à plein son activité de volcan, que j'avais trop vite cru éteint.

Ce qui l'avait réveillé, c'était la rédaction de mon premier récit, affectueusement rebaptisé petit roman. Après avoir commencé et interrompu des dizaines d'histoires, j'avais enfin réussi à en terminer une. Mais les fouilles auxquelles se livre l'écrivain et qui le rendent semblable à un archéologue avaient redonné de la force à mon monstre intérieur.

Tous ces livres, abandonnés en plein milieu, prouvaient combien le réveil de Belphégor me faisait peur. Toutefois, si je voulais changer ma vie, il m'était indispensable de le provoquer et de le forcer à sortir de l'ombre pour la bataille finale.

Le jour de vérité a commencé par la cafetière qui grommelait tout excitée, sans se décider à dénouer la tension dans un ruissellement libérateur.

Il se peut que j'aie oublié d'y ajouter de l'eau, mais j'avais mes raisons. Les doigts tatoués de scotch, j'étais en train d'essayer de restaurer l'exemplaire pilote du petit roman, qui s'était décollé pendant le périple des présentations. Et nous, les hommes, n'arrivons pas à faire deux choses à la fois. C'est pour cela que nous avons bâti une société qui nous permet d'en faire une seule, laissant le reste du fardeau à nos compagnes.

Dans le petit roman, j'avais imaginé un orphelin de mère qui me ressemblait, mais pas trop. Je l'avais plongé dans les bassins d'un centre de relaxation très particulier, les Thermes de l'Âme, pour le forcer à entreprendre un parcours initiatique que je n'aurais jamais eu le courage d'affronter.

Je l'avais entouré de médecins de l'esprit, qui connaissaient par cœur les maximes du père Nico. Je lui avais montré comment distinguer le bruissement changeant des émotions du langage éternel des sentiments. Je lui avais communiqué une bonne part de souffrances et d'obstacles, mais aussi l'énergie pour les surmonter et reprendre contact avec l'intuition : la partie atrophiée du cerveau qui est reliée au cœur et nous permet d'écouter ce que Jung appelle « la voix des dieux ».

Tandis que j'écrivais, je l'avais entendue, moi aussi. Elle m'avait révélé des choses qu'aucun raisonnement logique n'aurait pu me confirmer, mais qui s'étaient imposées à mon âme avec la force d'une vérité connue depuis toujours : nous avons tous une épreuve à affronter dans cette vie, la mienne consistait à sublimer mon expérience d'orphelin. Suppléer à l'absence d'énergie féminine en la retrouvant en moi-même.

Après avoir replâtré l'exemplaire du petit roman à l'aide d'un bandage provisoire, je l'ai mis en sécurité dans le tiroir le plus secret de mon bureau, à côté de la boîte de biscuits danois. Puis j'ai préparé un café serré et je me le suis expédié dans la gorge sans même tourner le sucre : Elisa venait d'apparaître sur le pas de la porte, des clés de voiture à la main.

C'était le dernier jour de l'année et comme chaque année depuis que nous nous étions retrouvés, il fallait passer chercher Marraine pour l'accompagner chez maman. Au cimetière.

Elle est venue nous ouvrir avec son sac déjà accroché au bras, mais pendant que je l'aidais à enfiler son manteau, elle a amené la conversation sur mon petit roman.

Je lui en avais fait cadeau à Noël, bien qu'il fût sorti au printemps. La raison de ce retard était une petite intervention des yeux qu'elle venait de subir, et qui l'avait privée pendant quelques mois du plaisir de dévorer ses romans policiers. J'aurais pu le lui lire, mais la voix des dieux m'avait suggéré d'attendre le moment où Marraine aurait recouvré la vue, à un moment où tout aurait été juste

et parfait.

Je lui ai demandé si elle avait apprécié les pages consacrées à la mère du héros. J'avais pris le parti d'en faire le seul passage autobiographique de toute l'histoire, même si, au moment de décrire la scène de sa mort, je m'étais accordé quelques libertés.

Elle se traîne vers la fenêtre... elle l'ouvre grand et s'agrippe au rebord... mais ses ongles ont déjà quitté la vie... ils se cassent... et elle glisse dans le vide la tête haute et les membres écartés... elle atterrit sur un tas de neige... sans une entaille ni une meurtrissure... elle est morte d'un infarctus pendant sa chute...

La fantaisie du cadavre volant avait pris forme inconsciemment sur le clavier de l'ordinateur, comme si je l'avais tirée d'un songe.

Marraine a laissé entendre que les faits s'étaient déroulés autrement. Cela, je le savais moi aussi. Mais je n'imaginais pas encore combien.

« Mon chéri, j'ai quelque chose à te donner.

— Il est tard. Nous devons aller au cimetière avant qu'il ne ferme. Tu me le donneras après. »

Je suis le spécialiste de l'Après et connais tous les trucs pour le transformer en Jamais.

« Il n'y a pas d'après ! Maintenant ! » a intimé Elisa.

La femme des points d'exclamation ne fuit pas devant les problèmes. Elle va à leur rencontre, sabre au clair.

Confortée par ce soutien moral, Marraine s'est affairée avec des clés de gnome devant les tiroirs de la commode. Une enveloppe marron est apparue entre ses belles mains pleines de nodosités.

« Au bout de quarante ans, il serait temps que quelqu'un te dise la vérité. »

Elle a ouvert l'enveloppe avec des gestes nerveux et une vieille coupure de journal a fait son apparition.

De mon journal.

C'était l'édition de l'après-midi et elle portait la date du 31 décembre, mais de quarante ans auparavant.

Une mère se jette du cinquième étage

La tragédie à l'aube corso Agnelli — morte sur le coup,
elle avait 43 ans — elle avait été récemment opérée

Tragédie, ce matin à l'aube, corso Agnelli : une femme, mère d'un enfant, désespérée parce qu'elle était atteinte d'une maladie grave s'est tuée en se jetant par la fenêtre de son habitation. Elle est morte aussitôt.

Elle s'appelait Giuseppina Pastore et avait 43 ans. Elle

habitait au cinquième étage de l'immeuble situé au n° 32 de corso Agnelli, avec son mari, monsieur Raoul Gramellini et son fils Massimo, de 9 ans. Le 20 septembre, elle avait été opérée d'un cancer : depuis lors elle vivait dans l'angoisse.

Ce matin, bouleversée par une crise soudaine, elle s'est levée tandis que son mari et son fils dormaient encore. Il était à peine 6 heures, la neige tombait dru. Giuseppina Pastore a ouvert la fenêtre du salon, est montée sur le rebord et s'est lancée dans le vide. Son corps a été trouvé dans la neige, couvert de sang, par les premiers passants du matin. L'un d'eux a alerté la police.

Les agents, sur l'indication d'un locataire, sont montés au cinquième étage. Ils ont longuement sonné, pour réveiller le mari de la suicidée. Il ne s'était aperçu de rien : ce sont les policiers qui lui ont communiqué la nouvelle du geste tragique de sa femme. Il est resté pétrifié, puis a éclaté en sanglots. Le petit Massimo s'est réveillé lui aussi ; mais personne n'a eu le courage de dire que sa mère était morte.

31.

Dans le jargon des journalistes, lorsque quelqu'un publie une nouvelle que vous n'avez pas, on appelle ça dissimulation d'info. Mon journal m'avait toute ma vie dissimulé une info.

Marraine a aussitôt dit que l'article contenait une imprécision. Maman ne s'était pas jetée par la fenêtre du salon, mais par celle, plus à l'écart, du bureau de mon père. Elle voulait être sûre que personne ne viendrait déranger son rendez-vous secret avec la mort.

C'était sous cette fenêtre que papa avait déplacé ma table de travail pendant les années où j'avais dû céder ma chambre à Mita et partager avec lui non seulement la chambre à coucher, mais aussi le bureau. Combien de fois a-t-il dû s'approcher du rebord d'où maman avait pris son envol. Et combien de fois l'ai-je fait, moi aussi, sans savoir où j'étais ni, par conséquent, qui j'étais.

J'avais besoin de me sentir vivant, donc je suis sorti sur le balcon de la cuisine pour prendre un peu d'air frais.

L'article n'était pas signé et trop de temps avait passé pour qu'on puisse retrouver son auteur. Peut-être un chroniqueur à ses débuts, obligé de travailler même le 31 décembre.

Je l'ai imaginé arrivant sous la neige devant l'immeuble du malheur, conversant avec les policiers, sonnant chez les voisins en essayant d'instaurer un canal de communication avec Tiglio et remettant en ordre sur son carnet les fragments d'une histoire que je devais lire avec quarante ans de retard.

Peut-être était-ce une femme. Ou un homme avec une part de féminité. Il y avait de la délicatesse dans ses paroles, bien qu'il rapportât des détails que par la suite il n'a plus été possible de publier : l'adresse de la suicidée, sa maladie, le

nom d'un mineur. Moi.

En sonnant simplement à l'interphone, n'importe qui aurait pu venir fureter dans ma douleur. Mais le journal était sorti dans les kiosques le dernier après-midi de l'année. La ville était à moitié vide et il neigeait beaucoup. Peu de gens l'avaient lu.

Revenu à la cuisine, j'ai posé la coupure de journal sur la table et me suis assis en face de Marraine.

Elisa m'a effleuré les mains pour me donner du courage. J'étais sur le point de commencer l'interview la plus difficile de ma carrière.

« Marraine, pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ?

— Je pensais que tu le savais et que tu ne voulais pas en parler. Mais quand j'ai lu le roman, j'ai compris que personne ne t'avait jamais rien dit. Et alors, j'ai senti que je ne devais plus me taire. »

Au bout de quarante ans, cela ressemblait à une boutade.

« Comment est-ce arrivé ?

— Elle n'est pas tombée. Elle a voulu tomber.

— Pas d'infarctus ?

— Ta maman avait un grand cœur, dans tous les sens du mot.

— Et alors pourquoi ?

— Au début de l'été, ils lui avaient fait des radiographies et ils avaient vu une ombre... »

La voix de Marraine s'est tarie. Elle a dû boire de l'eau pour l'arroser un peu.

« Le médecin avait insisté pour qu'elle se fasse opérer. Et enfin, à la mi-septembre, nous avons réussi à la faire hospitaliser.

— Elle m'avait expliqué : "Je vais faire des courses."

— Après l'intervention, elle était contente. Seulement un peu fâchée contre ton père qui s'était éloigné de Turin pour des raisons professionnelles.

— Ça, c'est bien lui.

— C'était un mensonge. Le chirurgien lui avait dit que la tumeur excisée était maligne et ton père avait pris l'avion pour aller dans les Pouilles voir un guérisseur dont parlaient les journaux.

— Maman risquait de mourir ?

— L'ennemi avait été vaincu. Et pour les médecins, il y avait d'excellentes probabilités pour qu'il ne se représente plus.

— Alors pourquoi papa était-il parti à la recherche de charlatans ?

— À l'époque, cancer valait sentence de mort. Ton père avait perdu la tête.

— Mon père qui perd la tête ?

— Cela arrive quand on aime, a répondu Elisa.

— Je ne comprends pas, Marraine : si la tumeur n'était plus là, comment se fait-il que maman...

— Les ennuis ont commencé dès que les médecins lui ont dit qu'elle devait suivre un programme thérapeutique. C'était l'usage, mais elle a commencé à les presser de questions. Elle était persuadée qu'ils lui mentaient.

— Elle ne te croyait pas, ni toi ni papa ?

— Pour elle, nous faisions partie du complot.

— Son organisme ne tolérait pas le traitement ?

— Au contraire, il le supportait très bien. C'était la tête qui ne fonctionnait plus. Tous les dimanches, oncle Nevio et moi passions vous voir. Je m'enfermais à la cuisine avec elle et elle me soumettait à un interrogatoire. La thérapie signifiait-elle qu'elle avait encore ce cancer ? Pourquoi personne ne lui disait qu'elle était destinée à mourir dans des souffrances atroces ? Si vraiment j'étais sa meilleure amie – et elle soulignait le si –, j'avais le devoir de lui dire la vérité.

— Et toi ?

— Je la rassurais, je la cajolais, je la grondais. Je la suppliais de lutter contre ses fantasmes. Je lui disais : "Mais tu ne penses pas à ton fils ?"

— Et elle ?

— "Mais il vous a, vous..."

Voilà. J'étais arrivé à la question qui les contenait toutes :

« Marraine... est-ce que maman m'aimait ?

— Pendant neuf ans, tu as été sa première pensée au réveil et la dernière avant de s'endormir. Ensuite, la peur a pris possession de son cœur.

— Est-ce qu'elle avait mal ?

— Non, mais elle était sûre que bientôt elle allait commencer à souffrir.

— T'a-t-elle jamais parlé de suicide ?

— Ceux qui se suicident n'en parlent pas. Si je lui disais de se cramponner, au sens figuré évidemment, elle se limitait à me fixer en silence.

— Tu aurais dû l'emmener quelque part !

— Et où cela ? À Noël, je l'ai invitée à venir chez moi à

Sanremo. Elle m'a répondu en souriant amèrement qu'elle n'avait pas envie d'égayer mes vacances. Quelques jours plus tard, j'ai reçu le coup de téléphone de ton père... Que de fois je l'ai imaginée debout sur ce rebord ! Il en faut du courage, pour se jeter du cinquième étage, tu sais ? Un grand courage et un grand désespoir... Elle a dû se laisser convaincre par la neige.

— La neige ?

— Je suis sûre que l'atmosphère féerique l'a poussée. Elle a dû penser que l'impact serait moins douloureux, avec tout ce blanc autour...

— Et la robe de chambre sur mon lit ? C'est papa qui l'a mise là ?

— Je ne crois pas. Il m'a dit qu'il s'était réveillé en sursaut et qu'il avait trouvé ta maman dans ta chambre. Elle lui avait demandé de retourner dormir, parce qu'elle voulait rester un peu seule avec toi. Ton père ne pouvait pas le savoir, mais elle était venue te dire adieu... »

Marraine s'est passé une main sur les yeux.

« Tu veux un mouchoir ?

— Non, merci. Tu sais que je ne pleure jamais. Mais quarante ans après, je suis encore en colère contre elle. Elle n'avait pas le droit de te laisser seul. Je le lui rappelle toujours, quand je lui parle. Et je lui parle tous les jours. »

32.

À présent, il était tard pour le cimetière. Nous avons dit au revoir à Marraine et sommes sortis sous un ciel couleur café au lait qui promettait de la neige.

Tandis qu'Elisa conduisait en silence, manipulant la radio à la recherche d'une station de musique rock, je tourmentais ma ceinture de sécurité autant que moi-même.

Ma mère n'avait pas cru à la vérité et s'était tuée. Je m'étais fié à un mensonge et j'étais resté vivant, mais à quel prix ?

J'ai demandé à Elisa de me laisser devant la maison de mon enfance, vendue depuis longtemps.

J'ai grimpé avec les yeux à la fenêtre du bureau de papa et j'ai évoqué une silhouette de femme sur le rebord, mais je n'ai pas eu la force de la regarder. Bien que je fusse gêné par mes gants, j'ai sorti la coupure de journal pour relire les dernières lignes.

«Le petit Massimo s'est réveillé lui aussi ; mais personne n'a eu le courage de dire que sa mère était morte. »

Il y avait une petite faute d'impression. *Dire* au lieu de *lui dire*. Et il y en avait une autre, beaucoup plus grave : personne n'avait eu le courage de me dire *comment* elle était morte.

Le secret avait persisté pendant quarante ans. Ceux qui savaient ne m'avaient rien dit. Et par la suite, ils avaient continué à se taire, pensant peut-être qu'entre-temps je l'aurais appris par quelqu'un d'autre.

Papa et Marraine, Tiglio et Palmira, Giorgio et Ginetta, Baloo et Mon Oncle, P'tite dame, la Maîtresse et combien d'autres encore. Je devais leur adresser tous mes compliments pour ce complot parfaitement réussi.

De même que Belphégor, eux aussi avaient agi pour mon bien. Qu'aurais-je pensé, à neuf ans, si on m'avait dit que maman s'était jetée par une fenêtre du cinquième étage ?

Qu'elle ne voulait plus de moi.

Que je devais valoir bien peu de chose.

Le problème, c'est que je l'avais pensé quand même, durant toute ma vie.

Et alors, quel aurait pu être le moment propice pour faire face à la vérité ?

J'ai tourné le dos à la maison de mes parents et j'ai commencé à marcher vers la mienne, cherchant en moi une douleur qui n'y était plus ou peut-être qui n'était pas encore là.

Le petit Massimo s'est réveillé lui aussi.

Ici, le journaliste s'était vraiment trompé. Je ne m'étais pas réveillé du tout.

J'avais dû atteindre quarante ans pour démasquer les incohérences d'une histoire absurde. Une cancéreuse en phase terminale qui meurt d'un infarctus après avoir fumé une cigarette. Néanmoins, j'avais fait semblant d'y croire, bien que mon intuition m'indiquât la vérité, au point de me l'extraire des entrailles au moment où j'écrivais le petit roman.

Pendant un très long moment j'ai reparcouru ma vie, à la recherche des signaux que j'avais refusé de saisir.

Les deux inconnus qui soutenaient mon père sous les aisselles à côté de l'arbre de Noël n'étaient pas des médecins du service d'urgence, mais des policiers en civil venus lui annoncer la nouvelle.

Le hurlement de grand-mère Giulia – « Qu'est-ce qu'on a fait à ma fille ? » – ne pouvait pas se référer à un simple infarctus.

Et encore : les allusions continuelles au « malheur », certains silences humides de Mon Oncle, la haine pour la maison « maudite » que Ginetta avait manifestée devant le cercueil de papa.

Papa. Même sur son lit de mort, il ne s'était pas trahi. Mais j'aurais dû le forcer à en parler bien avant, au lieu d'éviter le sujet avec lui, et surtout avec moi.

J'avais passé des soirées entières aux archives du journal, à explorer des faits et des personnages publics. Est-il possible que je n'aie jamais éprouvé le désir d'étendre mes recherches à l'événement privé qui avait marqué toute mon existence ? De feuilleter la mémoire de papier de ces journées, ne serait-ce que pour jeter un coup d'œil sur l'avis de décès de maman ?

Je me suis arrêté au milieu de la rue pour regarder un gamin qui courait, et la réponse a jailli avec netteté.

Je savais depuis toujours comment elle était morte, mais j'avais décidé dès le début que je ne voulais pas le savoir.

Ça aurait été trop. Et peut-être l'était-ce encore maintenant.

Au cours des années, le refus de la vérité s'était étendu à tout le reste. Il avait pris possession de mes pensées comme une seconde peau, devenant ma façon d'habiter la vie sans la vivre.

C'est ce qui nous arrive, à nous qui hébergeons Belphégor dans notre estomac. Plutôt que d'avoir affaire avec la réalité, nous préférons cohabiter avec la fiction, présentant comme authentiques les reconstructions retouchées ou déformées sur lesquelles nous basons notre vision du monde.

Beaucoup de phrases attribuées aux personnages historiques ont été inventées par leurs biographes. Toutefois, nous les citons avec conviction. Pour nous conforter dans nos préjugés, nous lisons et écoutons uniquement ceux qui pensent déjà comme nous. Et nous permettons à notre esprit d'être bercé par des versions faussement tranquilisantes, interprétant la réalité sous forme de mythes et les mythes au pied de la lettre.

L'intuition nous révèle continuellement qui nous sommes. Mais nous restons insensibles à la voix des dieux, la couvrant du cliquetis de nos pensées et du vacarme de nos émotions. Nous préférons l'ignorer, la vérité. Pour ne pas souffrir. Pour ne pas guérir. Parce qu'autrement, nous deviendrions ce que nous avons peur d'être. Totalemt vivants.

33.

La nuit était tombée. Les rues se vidaient et les premières explosions de pétards saluaient avec un peu d'avance la fin de l'année.

J'avais marché pendant des heures sans manger, sans parler, sans sentir autre chose que le poids de mes pieds enfin posés sur la terre.

Tandis que j'affrontais la dernière montée vers la maison, je me suis souvenu du conseil de Mon Oncle et j'ai levé le menton comme si je devais tendre un fil de là jusqu'à mon nombril.

Pendant tout ce temps, je pensais à mon père. Il s'était cru investi de la mission de me protéger de la vérité. L'homme des blagues avait inventé l'histoire la plus triste du monde et me l'avait racontée toute sa vie.

Pour la première fois, je me suis plongé dans papa. J'ai senti son amour pour maman et ça a été comme une secousse qui m'a fait trembler. Je l'ai vu faire la queue sous le soleil devant la porte de ce guérisseur qu'il méprisait sûrement. J'ai suivi sa quête angoissée d'un médecin à l'autre. J'ai espéré et désespéré avec lui. Jusqu'à la dernière aube. Lorsqu'il s'était laissé convaincre de retourner se coucher et avait cédé à un sommeil qu'il ne devait plus jamais se pardonner.

Il s'était retrouvé pire que seul : avec un enfant à ses côtés et un désert à l'intérieur. À sa place, je me serais effondré. Lui, au contraire, m'avait hissé sur ses épaules et avait repris la route. Trébuchant sur trop de trous et se trompant d'itinéraires, de chaussures, de compagnons de voyage. Mais d'une manière ou d'une autre, il avait réussi à me mettre en sûreté.

Il m'avait aimé. Plus que maman. Parce que lui était resté. Et il y a toujours davantage d'amour chez celui qui reste que chez celui qui s'en va.

Son chef-d'œuvre avait été la construction du mythe de la mère disparue. Il me l'avait inculqué pour que je ne me mette pas à la détester, quitte à ce que cette femme imaginaire bénéficie de toute l'affection qu'il aurait méritée, lui.

La pensée de maman me procurait des frémissements de colère, mêlés de tendresse et de chagrin.

Elle avait fait preuve de faiblesse. Et il ne peut y avoir de gloire pour ceux qui fuient leurs responsabilités.

Le titre du journal continuait à défiler devant moi.

UNE MÈRE SE JETTE DU CINQUIÈME ÉTAGE

Un titre cherche toujours à extraire le suc d'une nouvelle. Ici, on signalait que la suicidée n'était pas une femme quelconque, mais une mère.

Voilà ce qui avait troublé le journaliste qui l'avait composé à la typographie, entre des pyramides de panettoni recyclés et des vœux hâtifs de bonne et heureuse année. Qu'une mère ait été égoïste au point de condamner son enfant à vivre sans elle.

À l'hôpital de Sarajevo, j'avais vu des femmes blessées lutter avec fierté contre la mort et tendre les mains vers un enfant qui n'était plus là, animées par l'espoir absurde de pouvoir l'embrasser encore une fois.

Moi, j'étais dans la pièce à côté. Vivant. Mais maman s'en était bien fichue. Elle n'avait pensé qu'à elle-même.

Je suis entré dans la maison, Billie évitait de s'approcher de moi. Lorsque j'ai essayé de la caresser, elle est allée se réfugier dans le débarras, la queue entre les jambes.

J'ai enlevé mes chaussures et je suis resté pieds nus sur le tapis du salon. J'ai intercepté sur l'étagère la photographie de maman qu'enfant je cachais dans le tiroir et qui m'avait accompagné dans tous mes déménagements. Ce sourire de sainte sur lequel j'avais construit sa légende.

Je me suis tourné de l'autre côté. Et de l'autre côté, il y avait Elisa. Pieds nus, elle aussi. Elle était arrivée dans mon dos sans que je m'en aperçoive.

« Comment te sens-tu ? » m'a-t-elle demandé. Et ce point d'interrogation, insolite sur ses lèvres, en disait plus long que bien des choses.

« Ce n'était pas la mère que j'avais construite.

— Moi, je l'ai toujours imaginée comme ça. Un écrin plein d'enthousiasmes et de peurs.

— Tu te rends compte ? Se tuer quand on a un enfant.

— Oh, ça arrive. Tu es journaliste. Tu ne lis pas les journaux ?

— Pas ces nouvelles-là. Elles m'ont toujours repoussé. Maintenant, je comprends pourquoi.

— Si l'enfant est très petit, il est fréquent que la mère l'entraîne avec elle.

— Je comptais si peu pour elle qu'elle ne voulait pas m'avoir dans les pattes.

— Elle savait que tu t'en tirerais seul.

— Ne disons pas d'absurdités ! Elle m'a refusé, c'est tout.

— Ce n'est pas toi qu'elle a refusé, mais la vie.

— C'est moi qui étais sa vie ! »

Elisa m'a effleuré les mains comme elle seule sait le faire.

« La vie, oui, c'est vrai. Mais ta mère s'était séparée de la réalité. Elle vivait au milieu de ses fantasmes.

— On ne pouvait pas la sauver ?

— Peut-être. Il fallait la décrocher de ce monde-là et la raccrocher à celui-ci.

— Avec l'aide de quoi, de qui ?

— Cela ne sert à rien de se le demander maintenant. Ce que j'essaye de te dire, c'est que la peur tue toujours l'amour. Même l'amour d'une mère. »

Nous nous sommes tus pendant un certain temps, en regardant la pointe de nos pieds. Puis elle a remarqué quelque chose.

« Tes talons !

— Eh bien ?

— Ils sont collés au tapis. »

Je les ai détachés aussitôt.

« D'habitude, je les tiens comment, d'après toi ?

— Tu le sais très bien : soulevés.

— Voudrais-tu dire que je ne suis plus un elfe ?

— Peut-être que tu es en train de devenir un elfe évolué.

— En évolution ? En régression oui, plutôt. Tant que je vivais dans le mensonge, je croyais avoir réussi à lui pardonner. Maintenant que je connais la vérité, je m'aperçois au contraire que je ne lui ai rien pardonné du tout. »

La voix d'Elisa s'est durcie, comme si elle élevait une digue pour empêcher l'émotion de tout envahir.

« Arrête de te prendre pour une victime et de jouer le rôle du fils offensé !

— Ce n'est pas un rôle ! Il y a des souvenirs qui ne peuvent pas s'effacer.

— Mais tu peux te décharger de la souffrance qu'ils contiennent !

— Et comment ?

— Justement, grâce au pardon !

— Tu en es sûre ?

— Seul le pardon te remet en contact avec l'énergie de l'amour. Je l'ai expérimenté à de nombreuses reprises. Et je l'ai lu dans de nombreux livres. Dans le tien aussi.

— Mais comment fait-on pour pardonner à une mère qui a déserté ?

— À l'évidence, tu n'as jamais souffert au point d'avoir eu envie de mourir. Il faut une force d'âme extraordinaire pour se lever chaque matin avec l'idée que la vie est une épreuve et qu'il faut continuer à l'affronter, même quand on est certain d'avoir subi une terrible injustice et qu'on a peur de ne pas pouvoir y arriver.

— Tu vas me dire peut-être que la vie est un choix héroïque ?

— Bien sûr qu'elle l'est ! Un choix héroïque qui se renouvelle à chaque instant. Ta mère a décidé de capituler. Et toi aussi, dans un certain sens. Par ton refus de voir la réalité des choses.

— Que veux-tu dire ?

— Depuis que tu es petit, tu cohabites avec un monstre semblable à celui qui l'a tuée. Mais maintenant, tu dois le vaincre, sinon son sacrifice aura été inutile. »

Un profond silence est descendu dans la chambre, absorbant les explosions de plus en plus rapprochées des pétards. Puis, d'un tréfonds mystérieux, j'ai entendu réémerger le son de ma voix.

« À quoi pensait-elle pendant qu'elle éteignait sa cigarette, enlevait ses pantoufles et grimpait sur le rebord ? Pendant qu'elle se tenait en équilibre et respirait la neige avant de sauter ? Au moins pendant sa chute, est-ce qu'elle pensait à moi ?

— C'est si important ? »

Je me suis tourné vers la photo de maman et l'ai regardée comme si c'était la première fois.

« Non. Plus maintenant.

— Libère-toi du poids qui te plombe le cœur, Massimo. Cela fait une éternité que tu te tortures et tortures ta mère, et que je la sens peser sur nous. Ça suffit ! Envoie-lui tout ton amour et laisse-la enfin partir... »

Dehors, il commençait à neiger. Les mains d'Elisa ont

parcouru des trajectoires insondables autour de ma tête et sa voix a prononcé des mots que je n'ai pas réussi à comprendre. Mais quelqu'un en moi les avait très bien compris.

Belphégor.

Je l'ai senti se rabougrir comme une vieille éponge, avant de se désintégrer en une pluie de fragments, aussitôt engloutis par l'obscurité.

J'ai fermé les yeux et j'ai vu ma mère entrer dans la chambre d'un bambin endormi.

Elle s'est assise au bord du lit et m'a longuement regardé en silence. Elle a tendu la main pour me caresser, mais l'a ramenée aussitôt en arrière pour ne pas me réveiller.

Elle m'a bordé, s'est penchée sur moi et a murmuré quelque chose.

Fais de beaux rêves, mon enfant.

À cet instant, j'ai senti le parfum de ses cheveux et toute l'énergie sortir de son corps pour pénétrer dans mon cœur.

Maman s'est levée, a ôté sa robe de chambre, l'a repliée avec soin et l'a posée au pied du lit. Puis elle s'est dirigée vers la lumière.

Je lui ai souhaité bon voyage, j'ai rouvert les yeux et j'ai enlacé Elisa.

Je ne sais combien de temps nous sommes restés ainsi. Mais tout à coup, la vie s'est remise à couler, comme un courant d'air frais autour de mes chevilles.

J'ai baissé les yeux. À nos pieds il y avait Billie qui remuait la queue.

Légère.

*À Giuseppina Pastore,
ma mère*



Remerciements

Les noms sont presque tous vrais, je n'ai changé que ceux des jeunes filles. Sauf Elisa, qui est Elisa.

Mon premier merci, comme toujours, est pour elle. Mais cette fois-ci, la liste est longue et commence par Giuseppe : c'est dans son bureau que l'idée du récit a pris forme.

J'étais allé chez Longanesi pour discuter de ce qui aurait dû être mon prochain livre : un essai sur la façon de sortir de l'aboulie et de la résignation, filles de la peur, avec lesquelles les gens semblent affronter cette période historique. Titre : *Nessun dorma*¹.

Pour rendre crédible l'auteur, qui se mêlait de faire de la morale, j'avais pensé faire précéder mon essai d'une page autobiographique dans laquelle j'aurais raconté comment j'avais refoulé la mort de ma mère.

Tandis que je racontais les événements, la pièce de Giuseppe a commencé à se remplir de rédacteurs : Alessia, Fabrizio, Guglielmo, et tous, à la fin, avaient les larmes aux yeux. En voyant leur réaction, j'ai compris qu'il ne pouvait s'agir simplement de la préface d'un essai, mais de l'histoire que j'avais gardée en moi pendant quarante ans.

Le moment était venu de l'affronter et de la porter au jour. Pour en faire un livre, un roman tissé de faits réellement survenus.

J'ai écrit le plan pendant la nuit et la rédaction du texte a été, elle aussi, exceptionnellement rapide. Trois semaines à plein temps pour l'extraire de mes entrailles (ce que j'appelle le « débobinage ») et six mois pour le relire : cent, deux cents, peut-être trois cents fois, et à chaque fois pour y enlever ou y ajouter quelque chose.

Pour mener à bien ce travail de création psychanalytique les comprimés de vitamine C à sucer m'ont apporté une aide précieuse (pendant que j'écrivais sur ma mère, j'avais continuellement mal à la gorge) ainsi que les concertos pour

piano de Mozart interprétés par Daniel Barenboïm et la brillante équipe avec laquelle j'ai le plaisir de travailler depuis des années : Stefano, Cristina, Luigi, Valentina, Alessia, Elena et naturellement Giuseppe et Guglielmo, ce dernier courtois mais implacable. Je conserve les textos qu'ils m'ont envoyés après avoir lu la première version de *Fais de beaux rêves, mon enfant* : ils porteront chance à ce livre.

Aux personnes citées dans cette histoire qui m'ont fait du mal et auxquelles j'ai aussi fait du mal vont mon pardon et mes excuses, où qu'elles se trouvent.

Un remerciement spécial à Marraine, la *dea ex machina* du récit. S'il est tel que vous l'avez lu, le mérite (ou le démérite) doit être équitablement partagé entre elle et moi, et entre l'équipe Longanesi, et parallèlement, celle des amis qui en ont accompagné la progression par leurs conseils.

Piula, Arianna et Arnaldo, qui m'ont convaincu de réécrire un ou deux chapitres.

Fede, qui m'a conseillé d'enlever quelques fioritures.

Marco, qui tenait à ce que j'allonge les scènes concernant le Toro et papa.

Annalaura, qui habite dans la boîte aux biscuits.

Gabriele, qui s'est ému.

Irene, qui s'est étonnée.

Francesca, qui aurait voulu davantage de titres de chansons.

Duilio, qui aurait voulu pour titre « La photo dans le tiroir ».

Mirella, qui, lorsqu'elle m'appelle, est vraiment persuadée qu'elle parle avec un écrivain.

Alexandra, qui l'a lu au milieu des nuages.

Fabio, qui l'a lu pendant que dehors il neigeait.

Annalena et Mattia, qui l'ont lu et ensemble ont pénétré jusqu'au cœur.

Douze, mon nouveau nombre préféré.

Turin, janvier 2012.

1. *Que personne ne dorme*, célèbre aria de l'opéra *Turandot* de Giacomo Puccini.